

8e Année - No 4

Avril 1915

NOTRE ROMAN :

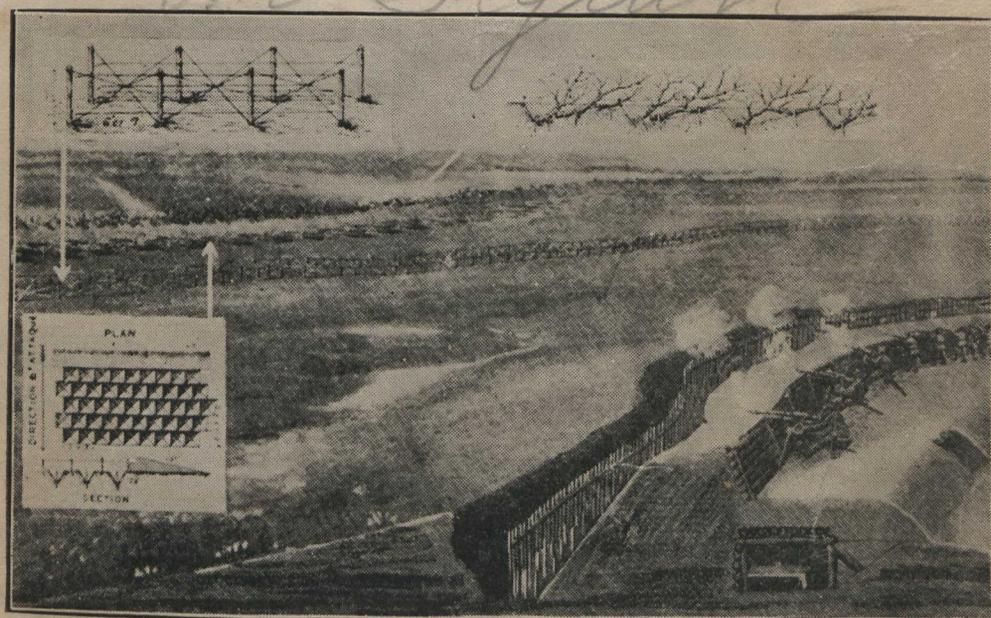
MIEUX QUE L'AMOUR

par Victor Favet

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Une ligne de tranchées. (Voir article page 105)

Dans ce numéro: Articles de saison et d'actualité. Nombreux épisodes et documents illustrés sur la guerre. Sensationnels récits d'aventures et de voyages, soit une cinquantaine d'articles superbes plus un beau roman complet.

Voir le sommaire à la page 2.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE MARS 1915

	Pages
Cloches de Pâques	3
Sur le pont du New-Zealand	4
Les armées modernes	5
Le Tir sur les ballons ou les aéroplanes	11
La Politesse en Orient	12
Poissons d'Avril	13
Le Roi d'Espagne lave les pieds de ses sujets	15
Les péons mexicains	17
Le dompteur de Scorpions	18
Les armes des barbares. Balles dum-dum et baïonnettes dentelées	19
La Tsarine et le Tsarevich	21
Un moyen facile d'empêcher les enfants d'être brûlés	22
Le Travail des métaux	24
La journée d'un Empereur	25
Les Contrées inexplorees	26
La maladie du sommeil	27
Curieuses blessures	28
Pour diminuer le compte du boucher	30
Au fond de la mine. L'oiseau-sauveur. Traits d'héroïsme	31
Mieux que l'ancur. Roman par Victor Favet	35
L'Influence de la guerre sur la mode	96
Camps militaires demontables et portatifs	97
A l'ambulance	98
Guerre et Finance	101
Avec Avril vous êtes née (poésie)	102
Les Cigognes de Strasbourg	103
Un fait d'armes extraordinaire	104
Dans les tranchées. La guerre souterraine	105
Les Poilus	112
La navrante histoire du meunier de Pellenberg	113
Mort héroïque d'un prêtre russe	114
Un français sur un aéroplane allemand	114
Dans le pays des Indiens Chanés et Chiriguano	115
Deux contes des Indiens du Chaco	119
Deux places de plus dans les automobiles	121
Au Monténégro. Funérailles	122
Le jeu et la guerre	124
La grande armée de l'Angleterre	125
Humour britannique	126
Récit d'un prisonnier évadé	127
Le Calvaire d'une femme	127
Une industrie payante. Les jouets de verre	129
Un héros anglais	136
L'Image de la France	138
Une relique qui a sauvé la vie de Cortez	140
Duels d'étudiants	141
Ce qu'on appelle la mobilisation turque	142
A l'Institut de France. La cathédrale de Reims	144
Les croiseurs de l'avenir	145
Plaintes de soldats allemands	145

La Revue Populaire

Vol. 8, No 4

Montréal, Avril 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Parait tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200., Bouly. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Cloches de Pâques

UNE fois de plus les cloches de nos églises égrenent joyeusement dans l'air la chanson pascale; une fois de plus nous célébrons la résurrection du Divin Maître et le triomphal alleluia qui vibre sous les voûtes de nos temples répand l'allégresse dans nos coeurs.

Mais cette joie est marquée d'une ombre; alors que d'un bout à l'autre de notre immense pays ce ne sont que chants de paix et d'amour qui s'élèvent vers les cieux, nous ne pouvons nous empêcher de penser à ceux qui, de l'autre côté de l'Océan, s'acharnent dans une lutte fratricide et font retentir les nues du bruit de leurs canons meurtriers.

Déjà Noël a été célébré là-bas dans le sang et la mitraille. Comme ce fut le Noël rouge, ce sont les Pâques rouges.

L'année dernière à pareille époque, la jeunesse européenne, confiante dans sa vigueur et sans souci du lendemain, escomptait sans doute de nombreuses années de vie heureuse.

Combien de milliers parmi ces jeunes gens étaient marqués du sceau brutal de la mort violente et prochaine qui ne s'en doutaient pas! Ils sont aujourd'hui couchés pour toujours sous quelques pieds de terre âprement disputés ou défendus; ils

sont maintenant sourds au formidable bruit de la bataille comme au son argentin des cloches pascales qu'ils n'entendront plus jamais!

Ils sont tombés pour la plupart inaperçus dans la grande hécatombe et leurs noms trop nombreux ne conserveront aucune parcelle de cette gloire dont on se plaît à parer les héros morts sur le champ de bataille.

Seront-ils oubliés pour cela?

Ici-bas peut-être! Les morts vont vite, a-t-on dit, et les vieux qui resteront pour pleurer les jeunes que la guerre aura pris disparaîtront bientôt à leur tour.

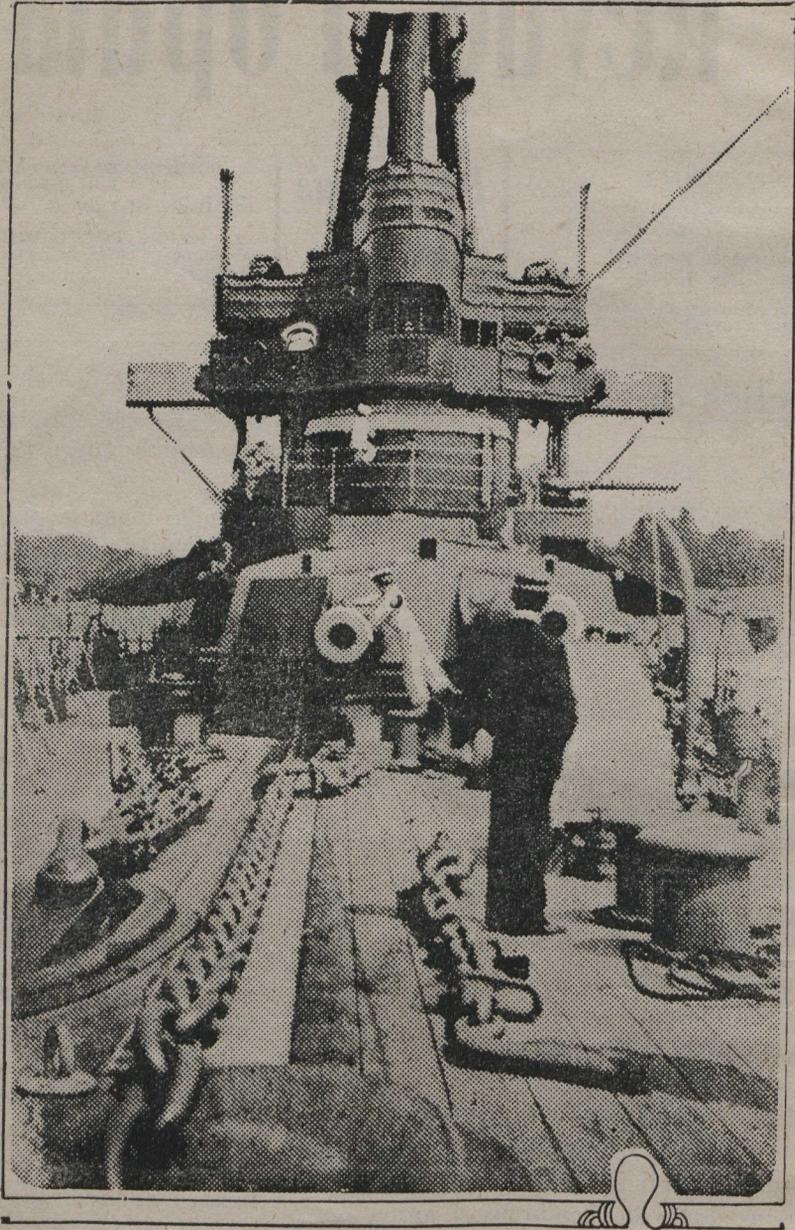
Après s'être passionnée quelque temps, la foule redeviendra indifférente, le souci matériel de l'existence et les plaisirs trompeurs achèveront de semer la poussière de l'oubli sur ceux qui sont disparus.

Ils seront bien morts au monde!

Mais sur leurs pauvres tombes, brûlées l'été par l'ardeur du soleil et enfouies l'hiver sous un glacial manteau de neige, sur ces tombes anonymes et délaissées passera chaque année un frémissement d'amour quand sonneront les cloches de Pâques. L'Hymne de résurrection vibrera jusque dans les champs lointains transformés en cimetières.

Si le monde oublie, Dieu n'oublie pas.

Roger Francoeur.

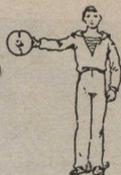


SUR LE PONT DU NEW-ZELAND

Ce splendide navire, offert par la Nouvelle-Zélande à l'Angleterre, a déjà infligé de sanglantes leçons à la flotte allemande; au combat d'Héligoland il s'est particulièrement distingué. La photo ci-dessus a été prise en 1913 à Victoria (B. C.) au cours d'un voyage effectué par ce splendide croiseur.



LES ARMÉES MODERNES



Leur origine ; leur composition actuelle dans les principales nations européennes

L'idée de tuer son voisin est aussi vieille que le monde. Caïn en a donné le premier exemple en assassinant Abel et ce penchant inné à la révolte et à la bataille remonte à plus loin encore si l'on en veut prendre à témoin les récits bibliques qui nous dépeignent la lutte insensée des mauvais anges contre leur Créateur.

L'homme actuel suit la tradition, mais il a trouvé le moyen de perfectionner ses moyens d'action de manière à faire, de la guerre, le plus épouvantable des fléaux qui puissent ravager l'humanité.

Suivant les anciens documents, les armées de jadis ne ressemblaient guère à celles d'aujourd'hui. On faisait la guerre avec des multitudes d'hommes rassemblés à la hâte, équipés et armés plus ou moins bien et pour lesquels le courage personnel et la vigueur physique tenaient lieu de stratégie et d'instruction militaire.

Les anciens Romains eurent toutefois une armée organisée d'après des bases sérieuses et qui ressemblent sur

beaucoup de points aux armées modernes. Tous les citoyens dont l'aptitude était reconnue devaient faire le service militaire jusqu'à l'âge de soixante ans.

L'armée romaine, d'abord organisée en centuries, contingents alliés et troupes auxiliaires était divisée en légions. On y voyait des troupes du génie et de services spéciaux comme de nos jours et si, faute

d'explosifs, ils ignoraient l'art de faire sauter les tranchées, ils connaissaient néanmoins celui d'en construire de fort solides qu'ils agrémentaient d'obstacles, de chausse-trapes, pieux pointus, barrières diverses, exactement comme de nos jours.

Cette armée romaine, admirablement instruite, fit rapidement la conquête de la Gaule mais celle-ci se modela bien vite à l'image de la nation victorieuse et, de concert avec elle, infligea aux Huns en 451 une effroyable défaite qui n'aura de comparable que celle des Huns modernes, les Teutons leurs dignes descendants.

Pendant les siècles qui sui-



Soldat de la légion étrangère (France)



Volontaire du contin-
gent Canadien



Un type bien connu: le
Highlander

vent la conquête romaine les armées subissent diverses modifications mais, toujours composées de volontaires satisfaits de faire la guerre pour se livrer au pillage elles commettent parfois d'effroyables excès.

Le régime féodal commence à instituer les armées permanentes et enfin, après de longues modifications, on arrive aux véritables armées de métier, au tirage au sort et enfin, pour la majeure partie des armées européennes, au service obligatoire.

Depuis un demi-siècle surtout, l'organisation militaire s'est poursuivie avec une formidable intensité en Europe. Jadis, une armée de 40,000 hommes représentait une force importante; aujourd'hui ce n'est qu'un corps d'armée simplement et la guerre actuelle en a jeté plus de trois cents comprenant ce nombre d'hommes les uns contre les autres!

L'équipement et l'armement des soldats modernes a été l'objet de longues études spéciales et la valeur qu'ils représentent en argent atteint des sommes presque impossibles à évaluer en totalité pour les nations belligérantes.

Nous passerons rapidement en revue quelques-uns de ceux qui font tant parler d'eux à l'heure actuelle.

Un type bien connu ici, c'est le Highlander dont l'original costume est peut-être le plus intéressant de tous. Bien qu'en temps de guerre le légendaire "jupon" aux gaies couleurs soit remplacé par l'étoffe khaki plus pratique, ces braves soldats n'en ont pas moins obtenu un large succès de curiosité lors de leur débarquement sur le sol français.

Ce sont des hommes vigoureux et doués des plus belles qualités militaires; les faits d'armes qu'ils accomplissent ne se comp-



Soldat de l'infanterie
française



Un prêtre-soldat en cos-
tume de guerre



Soldat d'infanterie russe

tent plus. On cite, entre mille autres, le cas d'un de ces soldats, véritable géant, qui transporta lui seul une mitrailleuse devant un pont qu'il défendit contre les troupes allemandes; son feu rapide et précis détruisit quantité d'ennemis et permit aux renforts alliés d'arriver à temps.

Quand ces renforts arrivèrent, le héros mitrailleur tombait à son tour pour ne plus se relever. On compta ses blessures: il n'avait pas moins de trente balles dans le corps!

La plus grande partie des soldats d'infanterie anglaise portent l'uniforme khaki composé d'une tunique avec poches pratiques, culottes et jambières de même couleur et la casquette à fond plat. C'est également la tenue de combat revêtue par les volontaires canadiens qui prennent part actuellement à la lutte.

La cavalerie possède une assez grande variété d'uniformes différant selon les régiments. Dragons, hussards ou lanciers sont habillés plus luxueusement que dans toute autre armée d'Europe; en temps de paix lorsqu'il y a lieu d'organiser des cortèges officiels, ces cavaliers contribuent à leur donner l'effet le plus imposant et en temps de guerre, ils ont fait leurs preuves comme soldats valeureux accomplissant des charges héroïques qui rappellent celles des jours les plus glorieux de l'histoire.

Dans les rangs anglais, combattent les fameux Hindous; dans de précédents numéros de la "Revue Populaire" nous leur avons consacré des articles spéciaux auxquels nos lecteurs pourront se reporter. Ce sont en effet de véritables guerriers de légende et dont les hauts faits laisseront de terribles souvenirs aux soldats de Guillaume qui auront pu échapper à leur poignard large et bien affilé.



Un troupière du roi Albert de Belgique



Fantassin anglais en costume Khaki



Soldat d'infanterie autrichienne



Soldat Hindou en petite tenue



Cavalier français (régiment de cuirassiers)

La gravure a popularisé depuis longtemps le type du troupiér de France, soit à pied, soit à cheval, et la guerre actuelle l'a rendu familier à nos lecteurs.

Le type le mieux connu du soldat français, c'est le fantassin à la capote bleue et au pantalon rouge; désigné dans ce pays sous les sobriquets les plus bizarres, il s'intitule volontiers lui-même: pousse-cailloux, mille-pattes, troufion et autres élégances du même genre ce qui ne l'empêche pas d'y aller hardiment à la baïonnette dans les charges furieuses où il excelle.

Les chasseurs à pied, revêtus du même uniforme mais de couleur bleu-sombre sont des fantassins particulièrement robustes et qui inspirent une telle crainte aux boches que ceux-ci les ont surnommés les "diables bleus" ainsi que leurs frères de la montagne, les vifs chasseurs alpins.

Dans les rangs de l'infanterie française de combat, on voit aussi les troupes algériennes aux larges culottes bouffantes, au sac lourdement chargé et à la coiffure spéciale dénommée "chéchia". Les zouaves ont également la chéchia et ils ont une manière de la porter crânement sur l'oreille qui fait penser à un véritable prodige d'équilibre; les zouaves, eux, affirment le plus sérieusement du monde "qu'elle ne tient que par la force du raisonnement..."

Dans la cavalerie, il y a les cuirassiers, les dragons, les chasseurs à cheval et les hussards. Les premiers, en ce qui concerne une douzaine de régiments seulement, ont conservé la cuirasse métallique qui n'est d'ailleurs d'aucune protection contre une balle tirée à bonne portée. Cuirassiers et dragons ont également le casque en métal et à longue crinière de cheval destinée à amortir les coups de sabre



Un cosaque russe et son fameux fouet



Le soldat pillard et assassin: le Boche

sur la nuque.

A cette cavalerie ont été ad- joints également des soldats d'A- frique au long manteau arabe tels que les spahis algériens ou maro- cains.

Le concours des turcos et des spahis comme celui des Hindous a fait dire aux boches que la Fran- ce et l'Angleterre employaient des barbares contre des soldats civi- lisés.

Le contraire eût été plus juste...

*
* *

En Russie, l'uniforme militaire est presque généralement vert sombre; souple et pratique il est bien accommodé aux conditions du climat et n'est pas beaucoup visi- ble à partir d'une certaine dis- tance, chose très importante dans une guerre moderne.



Troupes françaises: tirailleur algérien

Les Cosaques forment l'élite de la cavalerie. Ces cavaliers d'une har- diesse et d'une habileté extrême ne portent pas d'éperons; un fouet long et simple leur semble préférable pour activer leur monture.

Les Belges qui se sont signalés d'une manière admirable par leur hé- roïque résistance et leur courageuse façon de combattre ont, dans l'in- fanterie un costume qui rappelle beaucoup celui des français.

Quelques régiments de



Cavalerie anglaise, un dragon

grenadiers ont toujours le "bon- net à poil" des troupes de Napo- léon; les dragons ont le casque de métal et parfois le shako tandis que les lanciers sont coiffés d'une "czapka" un peu analogue à celle des uhlands.

Quels que soient leurs uniformes, ces vaillants soldats ont justifié une fois de plus la parole de Cé- sar qui avait déjà su les apprécier et disait volontiers "brave comme un belge".

*
* *

Passons maintenant dans le camp adverse, celui de l'armée bo- che suivant le terme définitive- ment consacré.

L'infanterie allemande est vê- tue d'un gris spécial qui se con- fond facilement avec la couleur du ter-

rain; de lourdes bot- tes contribuent enco- re à donner à ces sol- dats l'allure massive que leur vaut déjà leur régime de bière, de saucisse et de choucroute à outran- ce.

Certains régiments de cavalerie ont des costumes d'une gran- de richesse et l'en- semble des troupes, il serait puéril de le nier, représente une force militaire énor- me, bien équipée et bien armée.



Troupes françaises: un spahi d'Afrique

C'est cette force que le Kaiser croyait invincible qui a été cause du plus grand malaise depuis un demi-siècle en Europe; c'est elle qui a obligé les nations à faire les plus grands sacrifices afin de se mettre en mesure de pouvoir résister victorieusement à la brusque inévitable un jour ou l'autre. C'est cette force enfin qui va disparaître pour le plus grand soulagement du monde et la venue, enfin possible, d'une paix durable.

Citons enfin le soldat autrichien. Vêtu, sauf en ce qui concerne la coiffure, un peu comme le soldat allemand, il n'a pas la discipline de celui-ci mais il l'égalé en cruauté. Sa rage, comme celle de son allié ne le sauvera pas de la catastrophe finale mais contribuera, au contraire, à lui rendre plus dures les conditions de paix qui

lui seront imposées.

L'échéance sera lourde.

Comme on dit au Palais: "Et ce sera justice!"

Terminons enfin cette rapide étude par une revue de quelques chaussures. La botte allemande est supérieure pour l'exécution du "pas d'oie"; elle pèse 4 livres et 1 once. Ensuite les chaussures anglaise et française, confortables et solides; la première pèse 3 livres et 9 onces et la deuxième 3 livres et 12 onces. Vient ensuite la chaussure serbe, la plus légère de toutes: 2 livres et 12 onces. Enfin la botte autrichienne pesant 4 livres, d'une élégance semblable à celle de la botte allemande mais qui, malgré son poids n'aura, pas plus que son amie, réussi à écraser le monde.

— 0 —

POURQUOI?

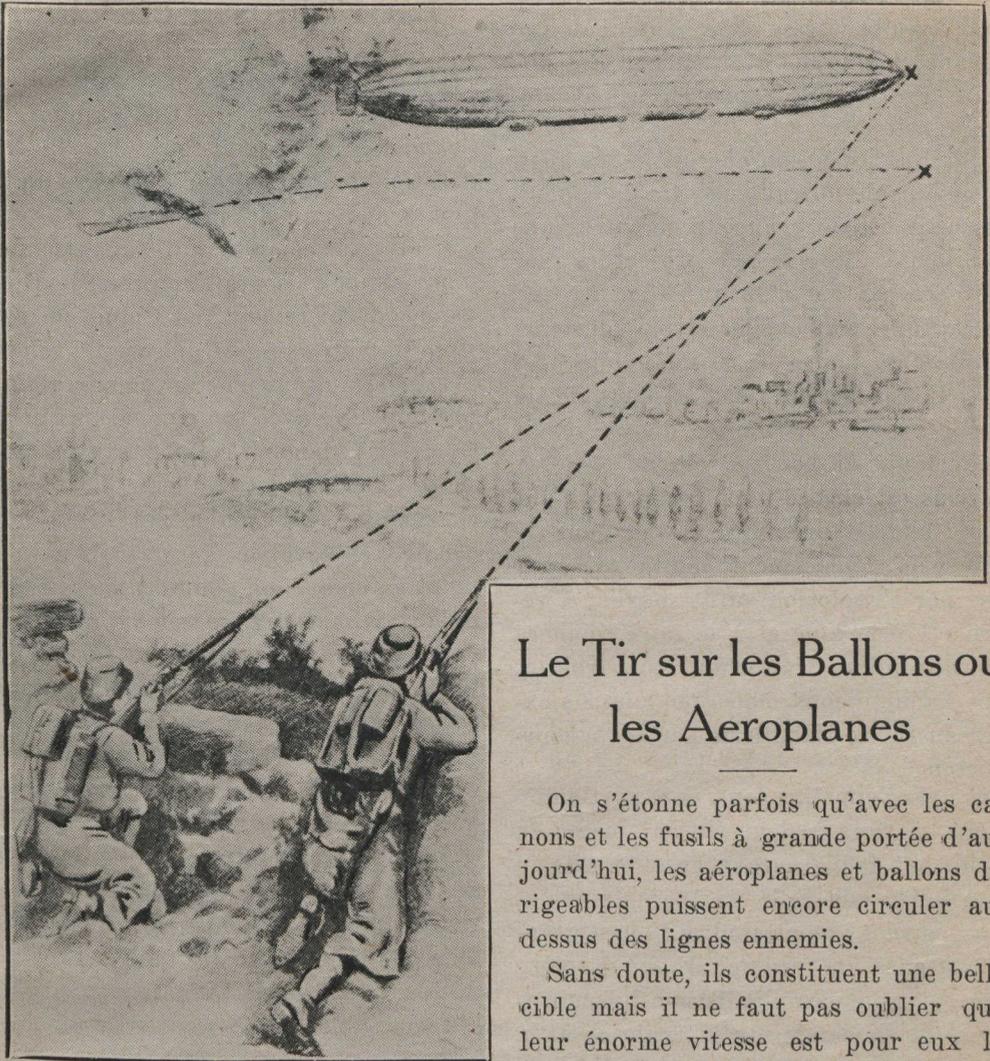
Pourquoi votre regard de fervente tendresse,
Chère amie, sur mes yeux venait-il se poser?
J'aimais, d'un fol amour, cette lente caresse,
Au charme étrange et doux, prenant comme un baiser.

Pourquoi vos doigts tendus parlaient-ils de promesse,
Quand à mes doigts tremblants ils venaient s'enlacer?
Pourquoi votre sourire, à la troublante ivresse,
Comme un philtre amoureux voulait-il me griser?

Pourquoi repassiez-vous, chaque jour, à toute heure,
O mon ami si cher, tout près de ma demeure?
Mon être frémissait au seul bruit de vos pas...

Et pourquoi, ce matin, ma porte encore close,
Avez-vous, sur mon seuil, mis cette rouge rose.
Pourquoi, dites pourquoi, si vous ne m'aimiez pas?

Mme CREPIN-LEBLOND.



Le Tir sur les Ballons ou les Aeroplanes

On s'étonne parfois qu'avec les canons et les fusils à grande portée d'aujourd'hui, les aéroplanes et ballons dirigeables puissent encore circuler au-dessus des lignes ennemies.

Sans doute, ils constituent une belle cible mais il ne faut pas oublier que leur énorme vitesse est pour eux la meilleure des sauvegardes.

Les aéroplanes surtout, qui peuvent filer à l'allure de 60 milles à l'heure et plus sont très difficiles à atteindre quand ils sont à une grande hauteur et celui qui les viserait en plein placerait son projectile bien loin derrière eux.

Un calcul très simple démontrera la vérité de ceci.

Supposons des tireurs ayant pris pour but un aéroplane volant à la hauteur de trois mille pieds; il faut à la balle du fusil environ une seconde, un peu plus même, pour parcourir cette distance en hauteur. Pendant cette seconde, l'aéroplane aura avancé d'à peu près 27 verges; s'il a été visé dans le milieu, la balle ira donc passer à 80 pieds en arrière, ce qui revient à dire que, pour avoir une chance de le toucher, il faut viser à 80 pieds en avant.

Ce chiffre n'est pas invariable; il augmente avec la vitesse et la hauteur de l'aéroplane et diminue avec elles. C'est une affaire d'estimation rapide de la part des tireurs.

Toutefois lorsqu'on cherche à les abatre à coups de mitrailleuses ou de canons, la besogne est de beaucoup facilitée; une mitrailleuse disperse ses projectiles sur un espace assez étendu qu'elle "arrose" en réalité. Comme elle envoie plusieurs centaines de balles dans un temps très court, il y a beaucoup de risques de la part de l'oiseau mécanique d'en recevoir au moins une au bon endroit.

L'obus est encore plus dangereux pour lui; il éclate à proximité, même sans le toucher, le déplacement énorme de l'air causé par l'explosion suffit souvent à retourner l'aéroplane et à le faire tomber. Il faut un pilote d'un grand sang-froid et d'une habileté consommée pour oser s'exposer au tir de l'artillerie surtout à courte distance.

Les gros Zeppelins sont, eux, particulièrement en danger; leur énorme masse en fait un but facile à toucher, leur vitesse est moindre que celle des aéroplanes et ils ne peuvent pas atteindre d'aussi grandes hauteurs que ceux-ci. Enfin dernière raison: ils sont remplis de gaz inflammable qui ne demande qu'à exploser à la moindre flamme.

Toutes ces considérations prouvent amplement que les flottes aériennes ne peuvent pas jouer un rôle aussi efficace que celui qu'on attendait d'elles. Sans doute elles rendent de grands services au point de vue de l'information mais comme combattants actifs, leur rôle paraît être très limité, tout au moins en ce qui concerne les avions et ballons allemands qui ont déjà subi de rudes échecs dans leurs tentatives.

La Politesse en Orient

On a cité souvent les règles du culte des morts chez les Fils du Ciel et on a rapporté d'édifiantes histoires sur la considération dont on entoure, au pays du Dragon, le souvenir des aïeux.

C'est dans ce culte qu'il faut sans doute trouver une raison à l'empressement avec lequel, dernièrement, en Chine, un assassin qui, pour assouvir une vieille rancune, avait tué nuitamment un homme dont la ressemblance avec son ennemi l'avait abusé, écrivit, dans sa cellule, aux mânes de sa victime, une lettre pleine de formules charmantes, lui souhaitant "un repos complet et le calme éternel". Il ne s'agit point là, comme on pourrait le croire, d'une facétie macabre ou même d'un remords causé par la frayeur d'une sévère punition.. L'élan qui détermina l'assassin à écrire sa missive et ses vœux prend sa source dans la séculaire coutume qui veut que les morts soient respectés, plus encore que les vivants.

Mais voilà un autre exemple de politesse... in extremis. Celui-là est plus curieux et il est franchement humoristique, bien que l'épistolier dût être peu désireux de faire de l'esprit au détriment d'un de ses semblables. Le fait se passa aux Indes, à Bombay.

Le geôlier qui devait transmettre à un condamné la sentence du juge le fit par lettre, et son style ne manque pas, comme vous pouvez le constater, de courtoisie. "Je présente, écrit ce brave geôlier, mes compliments à M. X. et je désire savoir s'il ne voit pas d'inconvénient à être pendu à dix heures du matin au lieu de deux heures de l'après-midi."

C'est peut-être pousser la correction un peu loin. Quelles peuvent être les pensées d'un condamné en lisant une lettre d'une politesse aussi singulière?



POISSONS D'AVRIL

Le mois d'avril est, selon la tradition, un mois gai et plein de fantaisie. C'est l'époque rêvée de tous les mystificateurs, le moment béni des farces drôles et des joyeux envois de poissons-surprises.

Il y a mille et une farces célèbres dans les annales de la mystification. Lemice-Terrieux, Romieu-Sapeck en sont les plus illustres représentants d'hier en France.

Le premier fit longtemps le désespoir des braves concierges de la capitale parisienne. Il excellait surtout à faire livrer aux locataires ahuris les objets les plus abracadabrants et l'un d'eux vit un jour arriver chez lui presque tous les marchands de couronnes mortuaires de la capitale avec, naturellement, les plus beaux spécimens de leur magasin.

Pour un 1er avril le non moins illustre Romieu s'enquit du mieux qu'il put des noms et adresses des bossus de Paris. Puis, sous prétexte d'une importante communication à leur faire, il les convoqua tous passage des Panoramas. Je vous laisse à penser l'éclat de rire général qui salua la bizarre réunion et aussi la fureur des mystifiés.

Avec un de ses amis pour complice, Ro-

mieu aimait aussi faire la farce suivante :

Il arrêtait un fiacre. L'un des deux montait dans la voiture. L'autre, resté sur la chaussée, refermait la porte et affectait d'achever une conversation commencée. Pendant ce temps, le premier s'enfuyait par la portière opposée. L'ami donnait l'adresse et choisissait de préférence une rue très fréquentée.

La même manoeuvre était recommencée une centaine de fois et toujours l'adresse donnée était la même. Rien n'était plus drôle que de se rendre ensuite à cette adresse et d'y voir l'étonnement, le désappointement des braves cochers et l'embarras produit par ces nombreux fiacres arrivant successivement au même point.

Humoriste averti et pince-sans-rire infatigable, Sapeck fit aussi bien longtemps la joie de ses contemporains.

Une nuit qu'il sortait d'un de ces endroits où l'on s'amuse... trop, un de ses compagnons, qui titubait, finit par se laisser tomber sur un banc de la rue Royale.

Impossible de l'en faire démarrer. A toutes les instances il répond, avec l'entêtement des ivrognes, que c'est là qu'il

veut finir ses jours. Finalement il s'endort et il ne faut plus songer à lui faire entendre raison.

Sapeck courut alors réveiller le plus prochain épiciier et achète un nombre respectable de lampions avec autant de bougies. Il les allume, les place autour du dormeur comme s'il se fût agi d'un dépôt sur la voie publique, puis il s'en va tranquillement...



Un farceur du 1er avril.

Les Allemands étaient sans doute jaloux de ce privilège de fantaisie exclusivement réservé à la race française, car depuis un certain temps ils se sont offert, avant même l'époque traditionnelle, plusieurs aventures gaies et nombre de mystifications joyeuses dont on parlera sans doute longtemps outre-Rhin.

L'histoire du cordonnier Voigt, devenu capitaine de Koepenick, est encore présente à toutes les mémoires, mais les exploits du sous-officier Wolter, mettant par une fausse dépêche toute la garnison de Strasbourg sur pied, ne sont pas moins joyeux.

Plus récente et cependant moins connue,

l'aventure du gendarme d'Heilbronn est aussi bien savoureuse.

Un audacieux filou avait revêtu l'uniforme de gendarme. Casqué, botté, le fusil sur l'épaule, il arrive sur le coup de midi au village de Bilensbach, se rend chez le greffier, déclare à brûle-pourpoint qu'il est envoyé par le procureur royal d'Heilbronn afin de procéder à une revision de la caisse communale. Le greffier lui confie les livres et la caisse. Le gendarme jette un coup d'oeil sur la comptabilité, empêche 100 dollars et dit au greffier :

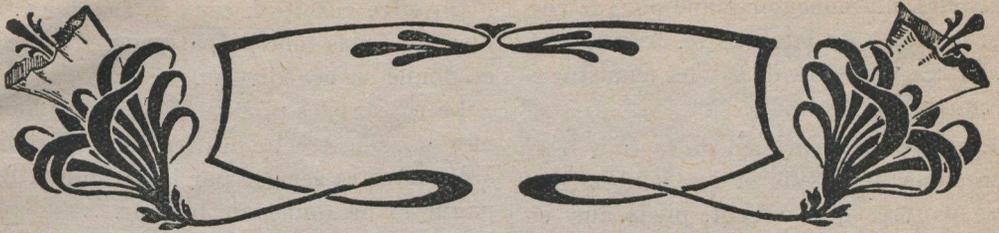
— En somme, je devrais vous arrêter, car vos livres ne sont pas en règle; mais je tiens à éviter le scandale. Veuillez toutefois vous présenter demain au Parquet.

A Gagerberg, il procède également à l'inspection de la caisse, prend 100 dollars et veut prélever un dépôt spécial de 320 dollars, mais le greffier déclare qu'il faut, avant de toucher à cet argent, en aviser le bourgmestre. Pendant qu'il court le prévenir, le gendarme, qui ne tient pas à se rencontrer avec le maire, prend la poudre d'escampette.

Un paysan des environs de Leipzig s'en fut dernièrement prévenir le bourgmestre que la grande forêt voisine était en feu. Le brave magistrat constata, en effet, par une immense lueur rougeâtre, que le bois flambait.

Il fit sonner le tocsin et avertir la garnison de la ville la plus rapprochée, tandis que les pompiers et nombre d'habitants prenaient en hâte la direction de l'incendie. Quand on arriva dans la forêt, on se rendit compte que rien ne brûlait; une superbe pleine lune avait fait croire à un incendie formidable.

Pendant ce temps, le madré paysan se tenait les côtes mais le bourgmestre l'ignore encore.



Une Fois par An, le Roi d'Espagne Lave les Pieds de ses Sujets

On sait le pittoresque et l'archaïsme des fêtes et cérémonies qui se déroulent chaque année en Espagne, au cours de la semaine sainte, et nombreux sont les touristes du monde entier qui, à cette occasion, passent les Pyrénées et vont dans les différentes villes de la Péninsule assister à ces manifestations où la vieille Espagne semble revivre.

Mais, comme toujours, le voyageur ne voit que ce qu'on veut bien lui montrer, et nombre de manifestations parmi les plus caractéristiques, sont cachées à ses yeux.

Il est notamment une cérémonie extrêmement curieuse qui a lieu le jeudi saint à la cour d'Alphonse XIII et à laquelle assistent seulement un petit nombre de personnages privilégiés: nonce du pape, hauts dignitaires du clergé, grands d'Espagne, ambassadeurs des grandes puissances, etc.

C'est le lavement des pieds auquel le roi procède lui-même sur la personne de douze mendiants.

Il faut ajouter, pour rassurer les personnes délicates qui pourraient s'émouvoir d'une telle politesse, qu'il ne s'agit guère que d'un simulacre et que la partie

la plus désagréable de l'opération revient aux dignitaires de la cour qui ont l'honneur, si l'on peut dire toutefois, de mettre ces loqueteux en état de paraître devant Sa Majesté.

Toutes les précautions d'hygiène et les mesures de propreté les plus rigoureuses sont d'ailleurs prises à l'avance par les domestiques du palais—ce qui n'est pas superflu pour quiconque connaît la saleté dans laquelle se complaisent les miséreux espagnols.

Douze pauvres sont donc choisis chaque année dans certaines conditions. Ils doivent être âgés de plus de soixante ans et n'avoir aucune maladie contagieuse. Ils passent un très sérieux examen médical, puis on procède à leur nettoyage et à leur toilette.

Ils sont habillés des pieds à la tête aux frais de la cour. On leur passe une chemise de toile blanche, des bas blancs. Les hommes reçoivent un veston et un gilet de couleur café sombre, une grande cape de même teinte, un pantalon de toile, un chapeau melon et une cravate.

Les femmes, elles aussi, font toilette: elles revêtent un costume d'étamine noire, une mantille de flanelle noire avec frange

de velours, un mouchoir blanc pour le cou et un manteau de laine noire. Aux uns et aux autres, on donne de solides chaussures de veau mégis.

Le premier pharmacien de la cour lave et parfume les pieds et les jambes des douze pauvres qui entrent, pieds nus et jambes nues, dans le grand salon des Co-



Le roi d'Espagne sert les pauvres.

lonnes, où sont dressées les tribunes dans lesquelles ont pris place, par ordre de préséance, les membres de la famille royale, le gouvernement et le corps diplomatique.

Un prêtre entonne les cantiques. Le roi, en grand costume, descend alors de sa tribune.

Il passe à l'un des officiers de sa maison son chapeau, son épée et ses gants puis dépose un linge devant le premier pauvre.

Le nonce verse l'eau sur les pieds nus que le roi fait semblant d'essuyer et de porter à ses lèvres. Les grands d'Espagne achèvent d'essuyer les pieds et, avec les dames de la cour, chaussent les pauvres.

On offre ensuite à ceux-ci, sur deux tables, un repas tout préparé auquel le nonce donne sa bénédiction.

Le roi sert les plats à la table des hommes, la reine à celle des femmes et ils sont aidés dans ce service par les grands d'Espagne et les dames de la cour.

Bien que maigre, le repas est fort copieux et ce n'est pas une pénitence que d'y assister ainsi que vous allez pouvoir vous en rendre compte par la simple énumération qui va suivre.

Le menu ne comporte pas moins de sept espèces de poissons, sans compter une omelette au poisson et un vol-au-vent aux sardines, trois légumes, neuf espèces de fruits, du fromage, force gâteaux, le tout arrosé d'excellent vin de Mudela.

On assure d'ailleurs que les indigents sont beaucoup plus sensibles à ce petit festin qu'au lavement de leurs extrémités inférieures auquel procéda leur souverain et dont, si on les avait consultés, ils eussent sans doute déclaré sans ambage qu'ils n'en voyaient aucunement la nécessité.

— o —

Dans un tramway à Liège, une dame porte, épinglé sur son vêtement, un petit ruban tricolore.

Un officier allemand lui intime l'ordre d'avoir à enlever immédiatement cet emblème séditionnel. Par trois fois il réitère son ordre sans recevoir la moindre réponse. Exaspéré, il se lève et arrache le petit ruban. Alors la dame, toujours calme, le regarde bien en face et lui dit: "N'est-ce pas que c'est plus facile à prendre que Paris?"

L'officier à son tour demeura muet et il descendit aussitôt.



LES PEONS MEXICAINS

Ce sont des hommes auxquels la politique importe peu et qui sont toujours prêts à s'engager dans l'armée du premier général venu et à se faire casser la tête moyennant un dollar par jour.

Vêtus d'uniformes en loques et dépareillés, ils sont la majorité et l'élément le plus pittoresque de l'armée mexicaine. Ils vont souvent à la guerre suivis d'une femme, la "rabona," créature forte et pleine de courage qui, pour quelques sous par jour, porte le sac pendant les marches, avec le fusil et le matériel de cuisine de son maître. Lorsque celui-ci tombe, la rabona n'hésite pas à faire le coup de feu.

Quand un péon est trop pauvre pour payer une rabona, il s'associe avec deux ou trois camarades qui louent entre eux leur faiseuse de popote.

Le mot 'péon' est d'origine espagnole. Dans l'Inde, il signifie soldat à pied.

Au Mexique, on appelle "péonage" une sorte d'esclavage imposé aux indigènes et qui résulte de ce que le propriétaire peut les retenir et les obliger à travailler gratuitement pour l'acquit des dettes que ces travailleurs ont contractés sur leurs propriétés.

Les péons sont de sang mêlé. Une mixture des premiers conquérants espagnols avec une forte proportion de l'élément aborigène. Ils travaillent la terre mais sont plus volontiers gardiens de troupeaux

dans les ranchs. Ils sont généralement paresseux et ivrognes ; c'est pour cela qu'ils trouvent le métier des armes plus souriant et plus lucratif.

Leur amour des jeux de hasard est extraordinaire, à tel point qu'ils ont toujours des cartes dans leurs poches. On les voit à tout instant étendre leur manteau à terre, pour jouer sur ce tapis improvisé.

Lorsqu'ils ont perdu toutes leurs économies, ils jouent leurs armes, leur couteau et jusqu'à leurs habits. On a vu des péons victimes de la déveine, se retirer du jeu sans honte, entièrement dépouillés de leurs hardes.

Une justice à leur rendre, c'est qu'ils sont d'étonnants cavaliers. C'est à ce titre que les compagnies cinématographiques américaines les engagent toujours très volontiers pour les films dits du 'Far West.'

Aucune description ne saurait rendre leur adresse et leur agilité dans la chasse qu'ils font aux bestiaux à l'aide du "lazzo". A pied ou à cheval, immobiles ou courant au galop, ils lancent leur noeud coulant sur la tête de l'animal qu'ils veulent saisir et ils atteignent leur but avec une rare précision.

Leurs chevaux sont d'ailleurs parfaitement dressés à cet exercice et accomplissent des courses d'une prodigieuse durée. Lorsque le péon a lancé son lazzo sur un

boeuf et qu'il en a fixé l'extrémité sur sa selle, il peut mettre pied à terre, le cheval saura de lui-même maintenir le lazzo dans un état de tension convenable pour retenir l'animal garrotté.

Leurs bottes sont des plus originales. Elles sont faites de la peau de jeunes chevaux tués uniquement à cette intention.

Le procédé d'opération consiste à couper la peau de la cuisse à environ un pied au-dessus de la jambe. On fait ensuite subir à cette peau un apprêt qui lui enlève tous les poils. La partie qui couvrait la jointure de la jambe du cheval forme le talon de la botte et l'extrémité est liée en sac, de façon à recevoir le pied.

Pour terminer, arrêtons-nous un instant sur un péon favorisé par la chance. On pourra ainsi se rendre compte du caractère à la fois enfantin et vaniteux de cette race primitive.

Le premier soin d'un péon qui a gagné une poignée de dollars au jeu est de courir à la ville la plus proche pour s'habiller tout à neuf au "store" flamboyant, plein de marchandises clinquantes, tenu par un mercanti yankee ou allemand.

Dans ce voyage, le fier péon, est toujours suivi par un camarade moins heureux qui sera satisfait, une fois que son ami aura fait ses emplettes, de revêtir sa vieille défroque.

Le Dompteur de Scorpions

Si l'on prête foi, et rien nous autorise à ne pas le faire, au récit que M. Charles Lumholtz nous fait de son voyage au Mex-

ique, il y a enfin sur le globe, un homme qui peut se vanter de savoir dompter, non pas les fauves, mais des animaux à la fois plus terribles et moins faciles à apprivoiser: les scorpions.

Cet homme n'est ni un Américain ni un Européen, mais tout simplement un Indien du haut plateau mexicain.

Le brave homme, sans employer aucun mystère préservatif, gants, brassières, etc., déniché les scorpions de leur trou, les attrape délicatement avec deux doigts et les pose sur la paume de sa main, les laissant ensuite libres de courir à leur gré le long du bras ou des épaules, de remonter le cou ou de descendre sur la poitrine ou le dos.

Quand l'insecte s'est promené ainsi de long en large, l'Indien s'amuse à le faire sauter sur sa main, à le presser entre ses doigts sans que le scorpion fasse aucune tentative pour piquer son dompteur avec ses pinces aiguës et empoisonnées.

M. Lumholtz, qui pensa d'abord avoir affaire à un charlatan, lui proposa de renouveler ces expériences avec d'autres scorpions, dénichés, cette fois, en sa présence. L'Indien accepta, et il se rendit avec M. Lumholtz dans un endroit hanté par ces insectes, en choisit plusieurs et recommença ses jeux avec le même résultat surprenant.

Un Indien qui assistait cette fois à l'expérience voulut tenter à son tour l'épreuve.

Le malheureux mourait quelques heures plus tard, à la suite des nombreuses et terribles piqûres des scorpions, qui s'étaient promenés tranquillement sur le visage, les mains et les jambes de son compatriote, dompteur unique jusqu'à maintenant de ces féroces arachnides.



LES ARMES DES BARBARES

Balles Dum-Dum et baïonnettes dentelées

Les armes d'aujourd'hui causent d'effroyables blessures; les obus chargés de mélinite ou d'explosifs divers font des ravages affreux où ils tombent et les bals des fusils traversent facilement, même à longue portée, plusieurs hommes les uns derrière les autres, mais messieurs les Boches n'ont pas trouvé que c'était suffisant.

Au mépris de toutes les lois de la guerre, ces lâches combattants ont mis en service des armes et des projectiles formellement interdits par les conventions internationales. Cela d'ailleurs ne peut pas surprendre de la part de bandits pillards qui incendient et détruisent ce qu'ils ne peuvent pas emporter.

M. le docteur Tuffier, qui a été au front, a fait, à l'Académie de médecine, une communication sensationnelle. Il a révélé que les Allemands transforment, par une opération très simple, leurs balles ordinaires en "balles dum-dum", il leur suffit pour cela de les retourner.

Ainsi disposées, elles se présentent par la base cylindrique, tandis que leur pointe se trouve

enfoncee dans la douille de la cartouche. Les blessures produites par ces balles sont identiques à celles des balles dum-dum et cela à cause de la composition même de la balle allemande.

Or, cette enveloppe ne va pas tout à fait jusqu'à la base de la balle; elle laisse dépasser à la base un peu de la partie molle intérieure; il en résulte que la balle retournée s'épanouit et même éclate en frappant l'adversaire et qu'elle provoque de dangereuses déchirures.

M. Tuffier a donné des précisions formelles au sujet de l'emploi de ces balles "dum-dumisées".

Le 18 novembre dernier, au lieudit la Maison-Blanche, à Aubigny-en-Artois, près d'Arras, dans les cartouchières de 150 Allemands, tués, blessés ou prisonniers, on a trouvé des char-



Une cartouche allemande système dum-dum.

geurs avec balles retournées. L'un des prisonniers, interrogé à ce sujet, a déclaré que les cartouches leur sont toujours livrées avec les balles normalement placées la pointe en avant et que ce sont les soldats eux-mêmes qui, sur le front, en effectuent le retournement en dessertissant la balle.

Cette opération aurait été faite au début, "par ordre", mais à présent les soldats allemands la font en quelque sorte par habitude.

Cette pratique est d'autant plus odieuse que les Allemands peuvent soutenir que ces balles sont celles de leur modèle



Une baïonnette dentelée.

courant, et qu'elles échappent, par conséquent, aux interdictions formulées dans les conférences de la Haye au sujet des balles explosibles ou extensibles, dites *duin-dum*?"

M. Tuffier ajoute que l'usage des balles retournées est heureusement restreint. L'action de la charge se produisant sur leur pointe la vitesse du projectile se trouve diminuée et sa portée sensiblement réduite.

Elles ne peuvent donc être employées que pour des tirs à faible distance comme ceux d'ailleurs qui s'effectuent sur le front de tranchée à tranchée.

Mais les allemands ne se sont pas bornés à cela. Afin de pouvoir tirer à longue distance avec des projectiles exception-

nellement meurtriers, ils ont fait subir à leurs balles diverses opérations qui leur rendent dangereuses au suprême degré.

Une incision en croix est faite à la pointe; ceci n'en diminue aucunement la vitesse et lorsque la balle touche un obstacle résistant, un os par exemple, elle s'épanouit et déchire affreusement l'endroit atteint.

Cela ne leur suffisait pas de "perfectionner" ainsi leurs cartouches; ils ont également fait subir à leurs baïonnettes, une modification destinée à produire de cruelles et inguérissables blessures.

Tout un côté en a été dentelé à la machine de façon à en faire une véritable scie. Mais c'était là un travail à peu près inutile car on sait que les Teutons ne se distinguent guère dans les attaques à l'arme blanche et qu'ils ont au contraire une peur intense des baïonnettes de leurs adversaires.

Si le Kaiser a cru, en armant ses soldats de scies, leur donner du courage et de l'ardeur au combat, il s'est bien trompé!

Dernière canaillerie enfin. Les Boches empoisonnent maintenant leurs obus au phosphore afin que chaque blessure faite par les éclats devienne rapidement mortelle. Sous l'influence du phosphore, les os sont atteints de "nécrose" c'est-à-dire qu'ils pourrissent littéralement.

Et voilà le genre d'ennemis—ou plutôt de bêtes fauves—que les Alliés ont à combattre. Ils auraient tort d'éprouver la moindre pitié pour de tels adversaires; les lois d'humanité n'ont plus rien à voir avec de tels êtres qui se sont classés eux-mêmes en dehors de l'humanité.

— o —



La Tsarine et le Tsarevitch

L'impératrice, âgée aujourd'hui de quarante-trois ans, est d'une belle et élégante stature. Son joli visage est éclairé par de grands yeux bleus très expressifs et encadré par une merveilleuse chevelure blond cendré. Son charme lui a valu le surnom de 'sunshine' (lever de soleil) dont ses proches la saluent toujours familièrement.

Mais elle s'est fait surtout aimer en Russie par sa beauté morale, c'est-à-dire par sa bonté et son dévouement à l'égard des plus modestes de ses sujets.

Familiarisée avec tous les travaux manuels de la femme, l'impératrice sait broder et coudre avec une grande dextérité.

Dès le début de la guerre russo-japonaise, elle a organisé, au Palais d'Hiver, un important ouvroir où, chaque jour, un millier de dames de la Cour, de bourgeoises et d'ouvrières travaillent fiévreusement, sous sa direction, pour coudre des vêtements ou préparer des pansements pour les soldats.

Et c'est un spectacle touchant de voir cette impératrice, sobrement vêtue de noir, sans bijoux, travaillant à la machine à coudre, à côté des femmes du peuple, dans les salons mêmes où tant de fois elle a présidé, rayonnante sous le diadème, en toilette de Cour, aux féériques réceptions impériales.

tsarine est, en effet, d'une grande simplicité habituelle dans sa toilette. Au cours des réunions familiales ou intimes, elle se montre généralement en robe de velours, dont la couleur sombre n'est égayée que par un seul bijou. Sa chevelure, qui frise naturellement, ne porte ni diadème, ni peigne en brillants; elle y pique simplement une rose dont elle aime le parfum. Au poignet, nul bracelet. Aux doigts, outre l'alliance, jamais plus de deux bagues.

Très bonne musicienne, elle joue du piano avec un véritable talent. (Son professeur de musique, M. de Haan, était maître de chapelle à la Cour.) Elle possède aussi une fort belle voix, qu'elle a appris à faire valoir, grâce aux leçons de la femme du pasteur Knispel et du professeur Herborn, de Francfort.

La tsarine parle et écrit couramment le français et l'italien. On la dit écuyère excellente, nageuse émérite et de première force au tennis.

Elle manie également le crayon avec une habileté que lui envieraient, paraît-il, bon nombre d'artistes. Elle exerce tout particulièrement son talent dans la caricature, et les pages de son album contiennent de piquantes satires des travers des personnages de la Cour.

Enfin, l'impératrice adore la photographie. Elle y est, dit-on, fort habile, pres-

Sauf pour les cérémonies protocolaires, la

que autant qu'un professionnel. Elle a, depuis longtemps, percé tous les mystères des temps de pose et sait, de façon remarquable, tirer le meilleur parti des éclairages. Le portrait, le paysage, les groupes, n'ont plus de secrets pour elle. Elle réussit superbement les clichés et fait l'admiration des profanes... Elle ne répugne même pas à la tâche, parfois désagréable, du développement.

De plus, comme elle sait aussi retoucher les épreuves, Sa Majesté profite de cette connaissance pour faire des superpositions de tête et des épreuves grotesques qui ont le don d'exciter l'hilarité.

Mais—ce qui vaut mieux que tout cela—Alexandra Féodorovna a été la plus dévouée, la plus intelligente des mères.

On sait par quelles cruelles épreuves elle passa lors de la maladie du tsarévitch, aujourd'hui heureusement rétabli.

On a raconté bien des choses inexactes,

naguère, au sujet du futur héritier de l'empire des tsars: qu'il avait été victime d'un attentat, qu'à bord du yacht impérial on l'avait cruellement blessé, qu'il était condamné à une vie d'invalides, etc. Or, nous tenons d'un hôte intime de la famille impériale, que si le tsarévitch a été, en effet, un moment, très souffrant et que si sa constitution, un peu frêle, exigea longtemps des soins particuliers, il est, maintenant, hors de tout danger et qu'il charme son entourage par son exubérance, sa vivacité, voire son espièglerie.

Cinquième enfant des souverains russes, Alexis Nicolaïevitch, l'héritier du trône, est, aujourd'hui, âgé de onze ans. A cet âge, il ne peut encore avoir d'histoire. On sait seulement qu'il est très intelligent, très studieux, et qu'au point de vue militaire surtout, il se prépare avec zèle à sa future et lourde tâche.

— o —

Un Moyen Facile d'Empêcher vos Enfants d'Être Brûlés a Mort

— ◆ —

Rarement un jour se passe sans qu'au moins un enfant brûle à mort ou qu'il ait à souffrir des blessures graves causées par le feu. Soit en jouant avec des allumettes ou des feux de joie, ce sont les causes fréquentes dans toutes les classes de la société, parmi les riches aussi bien que les pauvres. Le nombre a augmenté considérablement depuis qu'il est devenu si populaire d'habiller les enfants en costumes d'indiens et de cowboys, parce que la frange avec laquelle ces costumes sont garnis est facile à enflammer.

Il y a un moyen sûr, facile et efficace de rendre les habits et plusieurs autres choses incombustibles, que chacun devrait savoir. En employant ce procédé pour rendre les habits des enfants, les rideaux, les tapis de table et plusieurs autres choses inflammables et incapables de prendre feu, des tragédies sans nombre peuvent ainsi être évitées.

Une solution de phosphate d'ammonium est la chose à employer pour rendre ces tissus incombustibles. Faites dissoudre une livre de phosphate d'ammonium dans un

gallon d'eau froide. Dans cette solution trempez le tissu que vous voulez rendre incombustible pendant cinq minutes. Quand il sera sec, il sera devenu complètement inflammable.



Mettez à l'épreuve du feu les habits de vos enfants

La solution ne détériore aucunement le matériel pas plus que la même quantité d'eau ordinaire. Elle la conservera indéfiniment, ne contient pas de poison et peut être employée plusieurs fois avant que sa force soit épuisée.

Le phosphate d'ammonium est une simple poudre blanche cristalline, qui n'est pas brevetée en aucune manière, et qui se vend environ vingt-cinq cents la livre, à n'importe quelle pharmacie. Tous les tissus trempés dans cette solution et séchés ensuite resteront incombustibles jusqu'à ce qu'ils soient lavés ou mouillés entièrement par la pluie.

L'emploi de cette solution incombustible devrait être requise par la loi dans les parades, les carnivals et les réceptions, où des draperies de papier jouent un rôle important dans le système de décoration. Elle devrait aussi être employée pour les décors et les accessoires des productions

théâtrales, et comme une sauvegarde pour tous les amateurs de Santa Claus.

Les parents sont souvent blâmés lorsque des mortalités causées par le feu arrivent à leurs enfants. Plusieurs personnes disent que les parents devraient empêcher leurs enfants de jouer avec des allumettes et de faire des feux de joie. Ceci est bien vrai, mais, d'un autre côté, nous devons nous rappeler qu'il y en a très peu parmi nous qui n'aient jamais joué avec des allumettes ou qui n'aient jamais risqué un feu de joie.

Nous sommes tous trop enclins à qualifier les parents de négligents quand un de leurs enfants est gravement blessé, tandis que nous appelons cela un "triste et inévitable accident" quand un de nos enfants est brûlé à mort.

Nous ne pouvons jamais être trop de précaution pour ces petits, et les parents



Et empêchez des tragédies comme celle-ci

qui ne peuvent surveiller leurs enfants constamment, peuvent éviter une tragédie possible en mettant à l'épreuve du feu les habits de jeu de leurs petits. Empêcher les enfants de jouer avec le feu et les allumettes c'est certainement un bon

moyen, mais comme des récits authentiques prouvent qu'il est impossible de surveiller continuellement tous les enfants, la protection des habits de ceux qui peuvent tromper la vigilance de leurs parents est une nouvelle précaution qui sauvera un grand nombre de vies.

— o —

Le Travail des Métaux

C'est une formidable activité qui se déploie actuellement dans les usines métallurgiques d'Europe pour arriver à fournir aux troupes de combat le matériel nécessaire.

Des milliers d'ouvriers, jour et nuit, manoeuvrent la lime, le marteau et les machines-outils. Ce labeur opiniâtre et fiévreux transforme les lingots d'acier en obus, en canons, en fusils et en armes diverses qu'il faut remplacer ou réparer continuellement.

Ce travail est grandement facilité par les machines-outils diverses et les modèles les plus compliqués de raboteuses, perceuses, tours et marteaux mécaniques divers fonctionnent sans interruption dans les ateliers des nations alliées ou ennemies.

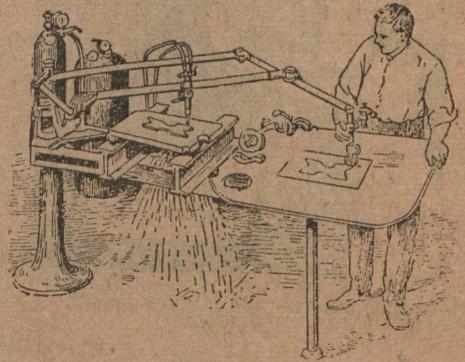
Un curieux appareil est le pantographe découpeur de métaux dont nous donnons la gravure ci-contre.

Le pantographe est cet instrument qui permet de reproduire un dessin, soit aux mêmes dimensions, soit à une échelle quelconque, en suivant simplement avec un style les traits du modèle.

Un ingénieur a eu l'heureuse idée de faire servir cet appareil au découpage ra-

pide des métaux. A cet effet, tout en conservant les dispositions générales du pantographe, il a simplement remplacé le crayon reproducteur du dessin par un chalumeau oxyhydrique, ou, mieux, à gaz oxyacétylène.

Comme on le voit sur la figure, un tube d'oxygène comprimé et un réservoir d'acétylène servent à alimenter le chalumeau.



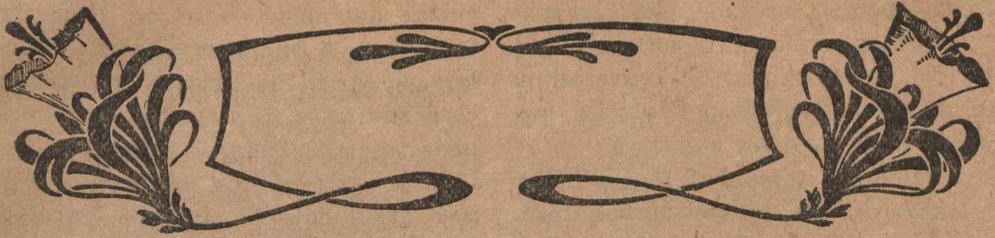
Le découpage des métaux.

Le jet de flamme, d'une chaleur intense, ainsi produit, découpe, dans une épaisse plaque d'acier, une pièce semblable à celle dont l'opérateur suit le contour à l'aide de la molette du pantographe.

Ce nouveau et ingénieux système de découpage rapide des métaux, paraît susceptible de nombreuses applications.

— o —

Le canal Kiel qui est appelé avec raison le canal du Kaiser Guillaume, a soixante-un milles de longueur — un peu plus long que le canal de Panama. Il a coûté à son origine \$30,000,000, mais il fut récemment reconstruit pour un prix de \$44,000,000. Il est capable de faire flotter le plus gros Dreadnought qui existe.



La Journée d'Un Empereur

L'Empereur de Russie est un homme très laborieux. Voici le détail d'une de ses journées en temps de paix. Inutile de dire qu'actuellement l'emploi de son temps est changé et qu'un énorme surcroît de travail lui incombe.

Levé toujours à huit heures, souvent à sept, plus tôt encore quand il le faut, il a terminé, à neuf heures au plus tard, son petit déjeuner, si frugal, du matin, et, sans perdre une minute, il passe dans son cabinet de travail. Il parcourt les journaux, prend connaissance des télégrammes et des notes diverses qui l'attendent. Il inscrit lui-même, au fur et à mesure (car il n'a pas de secrétaire), tout ce qui lui paraît intéressant ou utile à retenir sur son agenda, dont il ne se sépare jamais et où il combine l'emploi exact et complet de sa journée.

Vers dix heures et demie, il prend un moment de repos en faisant un tour de promenade dans les allées de son parc, avec ses chiens écossais favoris.

A onze heures précises, le tsar regagne le palais.

Alors, commence sans retard la série des audiences aux ministres ou aux personnes convoquées. Interrompue à une heure par le déjeuner, elle reprend toujours à deux heures et ne se termine ja-

mais avant trois heures, même quatre, d'ordinaire. Le tsar écoute avec attention soutenue les exposés du commencement à la fin. Il saisit les questions avec une rapidité extrême, et sa mémoire, étonnante, lui permet de les rattacher immédiatement aux précédents qui peuvent les éclairer.

Il prend toujours connaissance personnellement, et tout au long, des rapports adressés par les gouverneurs, et, même, il en lit les passages saillants à l'impératrice, pendant le thé. Il aime, par-dessus tout, la clarté et la vérité. Il témoigne toujours à ses interlocuteurs la plus grande, même la plus affectueuse bienveillance ; mais il veut qu'ils s'en montrent dignes et il ne pardonne pas la déloyauté ou l'inexactitude dans le service. Il sait distinguer très vite la personnalité de ceux à qui il a affaire et subordonner la durée de l'audience à son degré d'intérêt. En moyenne, cette durée est de trois à quatre minutes. Mais, pour les ministres, les hauts fonctionnaires, les ambassadeurs, elle se prolonge souvent très longtemps.

Les audiences que le tsar accorde aux ambassadeurs et aux ministres étrangers sont empreintes d'un remarquable sang-froid, d'une grande dignité et, aussi, de la plus extrême courtoisie. L'empereur

possède merveilleusement les langues étrangères, et, au cours de ces audiences, il dirige constamment la conversation avec autant de facilité et d'autorité que lorsqu'il parle avec ses ministres.

Les audiences terminées, en général vers quatre heures, le tsar fait une promenade d'environ une heure, à pied ou à cheval (et l'été, à Péterhof, assez souvent en canot);—presque toujours, alors, le tsarévitch accompagne son père.

Au retour, c'est le thé, à cinq heures. A six heures, l'empereur regagne son cabinet, où, pendant deux heures, il travaille seul, ou, très fréquemment, reçoit

encore des ministres ou des hauts fonctionnaires. A huit heures, c'est le dîner. L'empereur ne lui consacre qu'une heure et demie; puis, il se retire de nouveau pour travailler jusqu'à minuit et demi. Il n'est pas rare qu'il prolonge sa veillée plus avant dans la nuit, ne fournissant ainsi jamais moins de dix heures, et souvent douze heures et plus de travail, dans une seule journée.

Jamais le tsar ne se couche avant d'avoir résumé sur son "Journal", ne fût-ce qu'en quelques mots, ses impressions du jour. Même en voyage, il ne déroge jamais à cette chère habitude.

— 0 —

Les Contrées Inexplorées

—◆—

C'est une faute assez commune que d'assurer qu'il n'est plus de champ ouvert aux explorateurs et que notre globe est connu dans toutes ses parties.

En vérité, il y a beaucoup à faire encore. En Afrique, le Sahara contient les hauts plateaux du Tibesti et ceux d'Ahagar, qui sont encore inconnus.

La vallée du Sobat et la région du Ouadaï, toujours en Afrique, n'ont été que sommairement parcourues par très peu de voyageurs. Quoiqu'il soit très probablement fort difficile de pénétrer dans l'Ouadaï, tous les géographes attendent avec impatience qu'un effort soit tenté de ce côté-là, car ils considèrent cette partie du monde comme excessivement intéressante. Le territoire compris entre le lac Rodolphe et l'Abyssinie n'a jamais été parcouru de part en part.

Indépendamment de ces contrées sau-

vages, on peut dire que l'on possède à l'heure actuelle des notions géographiques générales sur toute l'Afrique. Mais bien des détails et des recoins n'ont pas encore été pénétrés et il y a là, pour les explorateurs de l'avenir, beaucoup de gloire à gagner.

En Asie, on rencontre, dans de nombreuses directions, de nombreuses parties inexplorées. En dépit des récents voyages à travers l'Oman et l'Hadremaut, il y a encore en Arabie une région inconnue de plus de 312 milles carrés de superficie. En Persé, des portions du Luristan et du Kurdistan perse sont demeurées en dehors de l'atteinte des civilisés. Plus loin, vers l'Est, pour remarquables qu'aient été les voyages de Sven Hedin et de quelques autres, il y a encore énormément à faire. Il y a des passes du Thibet au Népal, des provinces du Sud-Ouest du Thibet et les

hautes montagnes qui bordent la vallée du Tsanpu, au Nord, qui attendent encore leur explorateur.

En fait, le grand fleuve Tsanpu, du 94e degré est à la vallée d'Assam, où il prend le nom de Di-Hong, est encore inconnu. Et toute la région montagneuse qui sépare l'Inde et la Chine offre encore un immense champ à l'activité des géographes.

La Nouvelle-Guinée et quelques îles environnantes ne sont que partiellement connues. De nombreux îlots du Pacifique ne sont même pas portés sur les cartes.

Si l'exploration de l'Amérique du Nord est presque entièrement achevée, il n'en est pas de même du continent Sud. Quoique plus riche que l'Afrique, il a été certainement moins exploré — et voilà une constatation assez curieuse.

De nombreuses parties des Cordillères de Colombie, aussi bien que les bassins de plusieurs affluents Nord de l'Amazone n'ont été que très peu parcourus, tandis que vers l'Est, on ne sait presque rien sur une région immense.

C'est cette vaste superficie continentale, couverte de forêts vierges, qui fut, au seizième siècle, le théâtre de la plus aventureuse des recherches, celle de l'El Dorado, une sorte de Paradis terrestre auquel nos ancêtres croyaient.

Plus au Sud, quoique la région de Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, retienne actuellement l'attention des savants, ethnologues et géographes, presque tout reste pour ainsi dire à faire.

On en dirait autant de nombreuses parties des Andes Péruviennes, spécialement du district très peu connu qui entoure le lac Parinacochas. On ne connaît pas la hauteur des montagnes altières qui s'élèvent au-dessus de Tarapaca, non plus celle des montagnes Sajama et Pallahuari.

En fait, on peut dire que l'Amérique du Sud est, sans doute, une des contrées les moins connues du globe, dans son ensemble.

— o —

La Maladie du Sommeil

C'est un mal étrange que celui-là! L'être qui en est atteint sent un invincible besoin de dormir, la force disparaît de ses membres qui maigrissent affreusement,



Indigènes atteints de la maladie du sommeil.

la volonté même de manger n'existe plus et la mort survient infailliblement dans un délai plus ou moins long.

C'est ainsi que les "Annales de la Propagation de la Foi" signalent, en une année, 70,000 morts de sommeil sur les bords du lac Tanganyika. Un village de pêcheurs Lolo, décimé par cette terrible maladie est tombé de 3,000 habitants à 200!

Curieuses Blessures

La cause de ce terrible mal est due à la piqure d'une mouche d'un aspect bien inoffensif, la mouche "tsé-tsé"; les ravages qu'elle occasionne sont néanmoins fort à redouter d'autant plus que la guérison de la maladie du sommeil est encore une chose difficile sinon impossible.

Les indigènes succombent aussi à l'excès de travail. Les colonies européennes seraient-elles, pour les noirs, des bagnes, des géhennes, des territoires entiers consacrés à un abominable hard-labour? Non.

Il est vrai que 70 d'entre eux désertèrent un jour une colonne de portage et s'enfuirent au milieu des marais. Cernés par les troupes blanches, ils levèrent les bras et clamèrent: "Nous préférer mourir que faire porteurs!" C'est là un fait isolé, et cette image tragique illustre fâcheusement l'une des pages du livre des conquêtes européennes.

Mais il est constant que le noir, habitué à la paresse depuis de longs siècles, supporte mal le labeur auquel l'astreignent les vainqueurs; le noir n'a point notre entraînement, notre endurance; et les plaintives mélodées des chansons locales de là-bas sont faites pour bercer la torpeur des peuplades oisives, au bord des fleuves profonds, dans la tiédeur humide des forêts équatoriales.

La maladie du sommeil trouve donc un terrain tout préparé et la difficulté de sa guérison est imputable souvent à la mauvaise volonté des noirs eux-mêmes de réagir et de se faire soigner.

— o —

En Alsace les combats entre soldats dans les régions de Thann et Cernay ont été plus mortels pendant la gelée du terrain. Des hommes ont même été tués par des morceaux de terre gelée.

Dans les hôpitaux de Londres, il y a deux cas où des soldats ayant été atteints à la tête par des balles ont pu survivre. Ils donnent tout espoir de guérison et désirent même rejoindre leur drapeau. Dans l'un des cas, le projectile entra par la mâchoire inférieure et sortit en arrière de l'oreille, affectant temporairement les nerfs, mais n'infligeant aucune blessure dangereuse. Le patient peut très bien parler. L'autre cas est celui dans lequel une balle au vol, atteignit un homme pendant qu'il bâillait, entra dans sa bouche ouverte, passa entre ses dents et à travers sa joue sans même toucher ni sa mâchoire ni sa langue.

Mais quoique ces deux hommes aient été atteints à la tête, ils ne l'ont cependant pas été à travers la cervelle. Mais de tels cas se sont présentés. Dans le Musée Médical de l'Armée, il y a un crâne qui a été conservé et qui contient une balle qui est entrée par l'oeil droit et qui s'est logée à la base de la cervelle. La balle s'est incrustée dans l'os en arrière de l'oeil, et c'est une merveille que l'homme qui ait été atteint de cette manière, ait pu survivre un moment. C'est ce qui est arrivé cependant. Il a même vécu pendant deux mois, et puis il est mort subitement un jour que les chirurgiens avaient tout espoir de le sauver.

Quelques années auparavant une balle atteignit un soldat au crâne, et, soit à cause de la dureté ou de l'épaisseur de son crâne, elle sillonna le cuir chevelu. Il mourut neuf jours après, à la surprise des chirurgiens qui avaient toujours pensé qu'il vivrait. Une enquête démontra que

quoique le dehors du crâne eût résisté au choc, la "table inférieure", comme les anatomistes l'appellent, avait été fracturée, et c'est ce qui avait endommagé la cervelle.

Mais de si grands pas ont été faits dans la chirurgie, et un si haut degré d'élévation atteint, que si nos soldats pouvaient seulement entrer dans les hôpitaux, ils auraient cinquante chances sur une d'en sortir plus ou moins guéris. Les récents triomphes de la chirurgie touchent au miraculeux.

Il y a peu d'années encore où une blessure au coeur était considérée fatale. De nos jours le coeur est manié et cousu comme n'importe quel autre organe qui aurait été blessé. Il y a des personnes qui vivent dont l'estomac entier a été coupé par le couteau du chirurgien. Quand, il y a peu de temps, une fille tomba la tête la première sur des rails de chemin de fer, un morceau cassa dans sa cervelle, les chirurgiens coupèrent l'os fracassé, et après avoir extrait le fer, ils enlevèrent la partie endommagée de la cervelle; c'est alors que Tommy Atkins a dit: il n'est pas nécessaire de dire que la personne est morte jusqu'à ce qu'elle soit morte.

A l'hôpital de Cambrai se trouvent de nombreux blessés, dont quelques-uns ont échappé à la mort de façon presque miraculeuse.

Ainsi, un homme fut atteint, en pleine poitrine, par un énorme éclat d'obus. Normalement, il aurait dû avoir la poitrine entièrement défoncee, tandis qu'il en a été quitte pour une contusion. Un autre reçut un petit éclat d'obus qui vint lui traverser les deux joues, lui brisant toutes les dents; il s'en tira avec une figure enflée, sans que sa langue eût souffert en quoi que ce soit.

Un autre homme fut atteint d'une balle qui lui traversa tout le corps, passant juste au-dessus du coeur sans léser aucun organe essentiel. Il put, malgré sa blessure, marcher trois kilomètres avec son équipement jusqu'à l'ambulance. Là, une infirmière lui fit un pansement antiseptique et, le lendemain, il retournait au front.

Un autre a reçu dans le corps onze balles et, non seulement il vit, mais il a pu écrire à sa femme des détails sur ses blessures.

L'on peut bien dire avec l'adage qu'il y a des hommes qui ne sont pas nés pour être tués.

— o —

Par un avis officiel, le général commandant les troupes de Berlin et dans la province de Brandebourg, vient d'interdire à tous les diseurs ou diseuses de bonne aventure d'exercer leur "métier prophétique" sous peine d'une forte amende et d'emprisonnement.

Des centaines de charlatans commençaient, paraît-il, à accaparer de façon inquiétante l'esprit du public.

Deux astrologues dont les prophéties prenaient une tournure pessimiste se sont vus arrêtés et condamnés par un conseil de guerre à trois mois de prison.

Les personnes qui les avait consultés avaient été tellement alarmées par les prédictions qu'elles n'avaient pu retenir leur langue. Leurs bavardages furent rapportés à la police qui, après enquête, mit les deux augures en état d'arrestation.

—

On affirme que le gouvernement allemand a l'intention d'employer tous les prisonniers de guerre pour ensemenecer la terre au printemps.



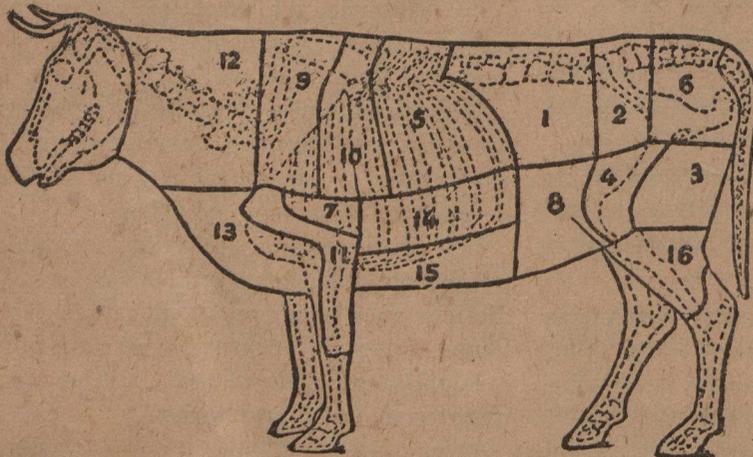
POUR VOUS AIDER A DIMINUER LE COMPTE DE VOTRE BOUCHER

C'est vrai qu'il y aurait beaucoup moins de plaintes au sujet du coût de la vie, si le public était plus renseigné sur les différentes coupes de la viande et leur valeur relative. Comparativement peu de clients comprennent que les parties les moins tendres sont souvent les plus nourrissantes, et quand elles sont très bien cuites et assaisonnées, elles font un aussi bon mets que les parties les plus coûteuses.

Une compagnie américaine qui est à faire des recherches attentives concernant

les manières de vivre dans la ville de New-York, recommande le paleron rôti qui coûte moins cher que la côte, et qui est tout aussi appétissant quand l'os est enlevé et la viande roulée avant d'être rôtie.

Le cou est encore un autre morceau succulent et savoureux qui n'est pas vendu aussi souvent qu'il le mérite. Il se vend rarement plus que 16 cents la livre, et fait un excellent plat lorsqu'il est rôti, ou encore d'excellente étuvée et de la bonne soupe.



Les différents morceaux de boeuf: Les morceaux les plus dispendieux (20 cents la livre et plus)—1, Filet; 2, surlonge; 3, Gîte à la noix; 4, Tranche; 5, Faux filet; 6, Culotte; 7, Entrecôtes.

Les morceaux à plus bas prix (moins que 20 cents la livre)—8, Flanchet; 9, Paleron; 10, Côtes couvertes; 11, Epaule; 12, Collier; 13, Poitrine; 14, Plates côtes; 15, Poitrine; 16, Gîte.

L'os de la jambe de boeuf, le moins cher de tous les morceaux, fait la plus nourrissante soupe et le plus délicieux "Boeuf à la Mode". Quand votre soupe est faite, la viande peut ensuite être retirée de la marmite et servie avec une sauce de raifort.

Les parties les moins dispendieuses du boeuf peuvent être attendries en passant rapidement sur ces morceaux un

mélange de deux cuillerées à soupe d'huile et une cuillerée à soupe de vinaigre, et les laissant ainsi une demi-heure avant de les faire cuire.

Si vous achetez une côtelette de boeuf pour faire rôtir, demandez à votre boucher de couper le bout de la côte et vous vous en servirez pour faire de la soupe. Si vous la laissez et si vous la faites rôtir avec le reste de la viande, elle est en partie perdue.

Pour le boeuf salé, le flanc, la poitrine et les côtes plates sont les morceaux qui coûtent le moins cher. Ces morceaux sont plus succulents et beaucoup plus agréables au goût que la croupe; et les parties qui restent peuvent être employées pour faire un hachis splendide.

Soyez certain que le boeuf que vous achèterez soit rouge, d'une couleur de rose; qu'il soit bien rayé de gras, que le gras soit d'un blanc crème; que le maigre soit ferme et élastique et presque pas humide quand vous le touchez avec le doigt.

N'achetez pas du boeuf qui est mouillé ou humide ou qui a une couleur d'un rouge tendre ou pourpre comme nous en voyons quelquefois sur les comptoirs.

— o —

Une dépêche de Berlin (par voie d'Amsterdam) dit que l'empereur Guillaume est enchanté des résultats du raid des ballons dirigeables type Zeppelin sur les côtes d'Angleterre. Le kaiser a l'enchantement facile. En effet, ses ballons ont lancé une vingtaine de bombes sur sept ou huit localités. Quatre personnes y ont été tuées, et les dégâts matériels sont de peu d'importance. A ce compte, il faudrait bien des raids comme celui-là pour affecter sensiblement la population et la richesse de l'Angleterre...

AU FOND DE LA MINE

L'oiseau sauveur.—Traits d'héroïsme

S'il est un métier dangereux entre tous, c'est bien celui de mineur surtout quand le travail doit s'effectuer dans des galeries souterraines où les éboulements, l'inondation et le gaz mortel sont toujours à craindre.

Parmi les divers procédés en usage pour préserver la vie des mineurs, il en est un très curieux: celui qui consiste à placer un canari en cage à l'endroit où l'on soupçonne qu'il existe des gaz dangereux. Le canari étant beaucoup plus sensible que l'homme à leur effet ne tarde pas à être asphyxié et il importe alors de renouveler abondamment l'air de la mine avant d'y laisser les hommes travailler.

Hâtons-nous d'ajouter, pour ceux qui ayant le coeur sensible, plaindraient le sort des pauvres canaris qu'on leur rend très facilement la santé en les maintenant pendant quelques instants dans un appareil spécial rempli d'oxygène.

Tout est donc pour le mieux et il est à espérer que ceci contribuera à éviter les lamentables catastrophes minières où tant d'ouvriers ont déjà trouvé la mort malgré le dévouement extraordinaire de nombre de leurs braves compagnons.

Au premier rang de ces braves, il faut citer George Stephenson, le grand ingénieur anglais, un modeste entre tous, et qui, avant même Davy, dota les mineurs d'une lampe de sûreté.

Stephenson travaillait aux mines de Durham et de Northumberland lorsque, en 1806, une explosion fit dix victimes; en 1809, nouveau sinistre où douze personnes trouvèrent la mort, et en 1812, enfin, se produisit ce terrible coup de grisou à la

fonde et se jura de vaincre le fléau.

Il avait déjà commencé ses recherches lorsque, en 1814, un mineur accourut lui annoncer qu'une explosion venait de se produire à Killingworth.

Stephenson s'y rendit en hâte. Autour de l'ouverture du puits, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants s'agitaient et pleuraient:

—Six hommes avec moi, demanda tranquillement George Stephenson, et je vous ramène vos amis!

Son courage raffermi les coeurs. La benne l'emporta avec quelques autres énergiques et les matériaux nécessaires à étouffer l'incendie. Ce fut une lutte tragique de six heures, mais la victoire resta à Stephenson.

Quelques jours après, il achevait la construction de sa lampe, et la façon héroïque dont il l'expérimenta vaut la peine d'être contée.

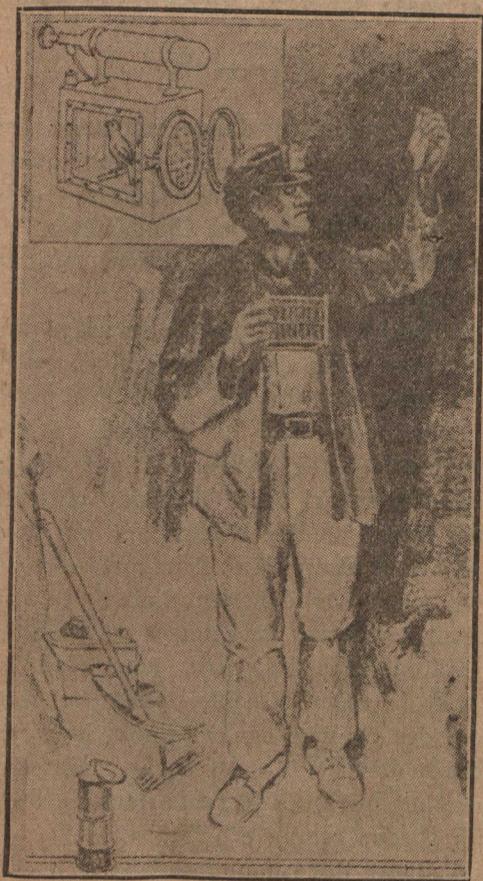
Le 21 octobre 1815—Davy ne déposa son modèle à la Société royale de Londres que le 11 janvier 1816—Stephenson descendit dans la mine de Killingworth, accompagné de Nicolas Wood, inspecteur de la houillère et du sous-inspecteur Moodie.

A l'entrée du puits, le héros prit congé de son fils Robert, le futur inventeur de la locomotive, et résolument s'engagea dans les galeries désertes.

Il était onze heures du soir. Les trois braves se dirigèrent vers une galerie en laquelle le gaz s'échappait abondamment par une crevasse.

Stephenson voulait une expérience concluante; il l'eut!

Il fit élever, dans l'ombre, autour de ce coin dangereux et que signalait l'odeur si caractéristique du grisou, une barricade de planches destinée à amasser sur ce point le plus possible de gaz inflammable.



On fait revivre les canaris asphyxiés au moyen de l'appareil figuré en haut de notre gravure.

mine de Failing, resté sinistrement célèbre dans les annales du travail.

Plus de cent mineurs furent tués, asphyxiés, brûlés, écrasés dans l'éboulement général des galeries. Stephenson conçut de ces désastres une douleur pro-

Après quoi, les deux compagnons et lui s'éloignèrent..

Une heure passa. Stephenson jugea le moment venu... L'odeur du grisou était tellement violente que l'air paraissait irrespirable.

Wood et Moodie supplièrent leur ami de renoncer à cette héroïque folie. Mais celui-ci leur répondit qu'il avait confiance dans sa lampe et qu'il était "de son devoir de l'expérimenter".

Il les pria de s'éloigner, puis, résolument, alluma sa lampe et s'avança. Il pénétra dans l'enceinte dangereuse et froidement approcha son fanal de la crevasse d'où le gaz sortait en sifflant. La flamme augmenta, emplît la lampe, puis vacilla et s'éteignit. L'expérience avait réussi!

Un autre s'en fût tenu là. Mais Stephenson était difficile. Il revint sur ses pas, alluma de nouveau sa lampe et par trois fois renouvela sa tentative.

Quand il revint trouver Wood et Moodie, qui, de loin, l'avaient vu jouer ainsi avec sa vie, il les trouva pleurant comme des enfants.

Il y a dans ce mépris de la mort quelque chose de la grandeur antique.

En 1856, aux mines de Limmer, un coup de grisou tua 101 hommes sur 117 qui travaillaient dans une galerie. Un des "rescapés", nommé Arthur Flametton, redescendit le premier dans le gouffre encore brûlant et ramena à lui seul 22 cadavres. Il descendit une vingt-troisième fois et ne remonta plus.

A Cardiff, en 1901, soixante-trois mineurs sont ensevelis. Un des sauveteurs pénètre dans la fournaise, muni d'un appareil respiratoire. Il trouve un malheureux—un inconnu—râlant dans les premières affres de l'asphyxie. Il enlève son casque et le donne à l'infortuné. Quand

on le remonta lui-même, il était à demi mort.

L'extraordinaire odyssée des emmurés de Courrières tient de l'épopée. On sait quelle fut leur vie durant vingt jours.

Sans vivres, sans boisson, réduits à manger crue de la viande de cheval corrompue et de l'écorce de boisage, se croyant oubliés à jamais, ils eurent la force de ne point se tuer.

Deux hommes et un enfant les menaient, Henri Nény, Charles Provost et son fils, un gamin de dix-huit ans. Ce furent eux qui leur imposèrent l'effort pour le salut commun, la foi en une délivrance certaine, et qui, par la persuasion, par le mépris, par les sarcasmes, les détournèrent de s'abandonner.

Rien de nouveau sous le soleil. Ce drame souterrain de 1906 avait eu un précédent cent ans plus tôt.

Le 21 février 1812, à la houillère de Beaujone, près de Liège (alors département français de l'Ourthe) une inondation subite envahit la mine. Le maître mineur belge, Hubert Goffin, fait aussitôt sonner la cloche d'alarme pour rappeler les cent vingt-deux ouvriers qui travaillaient dans la tranchée menacée.

Vingt-neuf arrivent à temps pour s'entasser dans la benne avant que l'eau en interdise l'accès, Goffin et son fils refusent de partir: "Je veux les sauver tous, dit le père, ou mourir avec eux".

Deux autres mineurs, Nicolas Bertrand et Mathieu Labbé, suivent leur exemple, et, tandis que la benne remonte emportant vers la lumière et la vie les vingt-sept "rescapés", les trois hommes et le petit Mathieu Goffin, âgé de douze ans, se mettent à la recherche des autres mineurs. Ils en trouvèrent soixante-quatorze. Dix-neuf manquaient.

Durant deux jours on tenta de se frayer un chemin à travers la roche pour fuir l'inondation grandissante.

Le troisième jour, le courage abandonne les plus braves. Hubert Goffin lui-même désespère du salut.

Alors, sublime d'héroïsme, le gamin de douze ans saisit une pioche et, sifflant un refrain, attaque à grands coups le rocher. "Puisque vous pleurez comme des enfants, dit-il, il faut bien que je travaille comme un homme". Ce mot fouette l'énergie des plus abattus. On se remet à l'oeuvre.

Cinq jours on lutte de la sorte. Le der-

nier matin, un ouvrier tire son couteau pour s'ouvrir la poitrine. Goffin entre en lutte avec lui, le désarme en se faisant blesser.

L'état de prostration est tel que nul autre n'intervient. Enfin le cinquième soir on entendit des coups de pioche dans le toit de cette prison sinistre. C'était le salut pour les malheureux, et, lorsque la benne les eut ramenés au jour, la plupart pleuraient ou riaient comme des fous.

Stephenson, Goffin, Flametton et tant d'autres n'ont-ils pas droit à un hommage éternel d'admiration?

LA SAISON PREFEREE

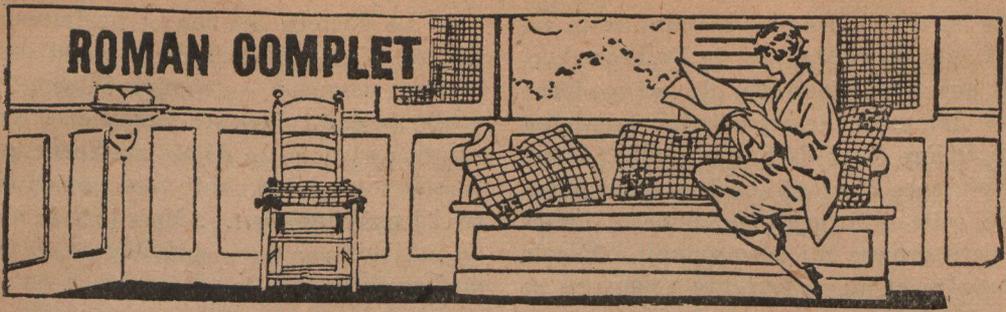
Les matins de printemps ont des douceurs légères
 Qui font que, si l'on aime, on croit qu'on est aimé,
 Car on entend chanter, parmi les primevères,
 Les fontaines d'avril et les oiseaux de mai.

J'aime les jours d'été dont l'aurore est si belle
 Que la fleur s'illumine et que la feuille luit,
 Et qu'on pense, tant leur clarté semble éternelle,
 Qu'ils n'auront pas de fin et qu'ils seront sans nuit;

Mais je préfère encor les rouges soirs d'automne
 Dont la pourpre flamboie à l'horizon en feu,
 Parce que notre coeur en sa cendre s'étonne
 D'avoir été pareil à leur ardent adieu!

HENRI DE REGNIER,

de l'Académie française.



MIEUX QUE L'AMOUR

Par Victor Favet

“La ressemblance qui attire : la dissemblance qui retient...”

I

— Ma Soeur, s'il vous plaît, ce jupon est-il bien raccommodé ?

Soeur Lucie prit le jupon de laine grise que lui présentait madame de Valbré et le considéra sous toutes ses faces. Un amusement se joua sur les traits fatigués de la fille de saint Vincent de Paul.

— Hélas ! Madame... Il faut que vous fassiez encore beaucoup, beaucoup de reprises !...

— Oh ! ma Soeur, est-ce que c'est tout à fait mal ? ou y a-t-il déjà quelques progrès ? J'espérais tant que ce serait mieux !

— Ce n'est pas tout à fait mal, mais les progrès sont lents. Pour les reprises surtout. Les morceaux s'améliorent.

— Vraiment ils s'améliorent ?... Ah ! ça me console un peu ! — Ma Soeur, assurément pas que pour arriver à cet

affreux résultat, je m'applique de toutes mes forces !... Mais le raccommodage est une chose cruellement difficile. Les reprises surtout !

Toutes deux rirent.

Soeur Lucie se remit à classer des piles d'humbles vêtements disséminés sur une longue table.

Gilberte de Valbré enleva son tablier de toile blanche et se prépara à s'en aller.

Dans la salle nue de l'école ménagère, la vieille religieuse et sa compagne formaient une antithèse savoureuse.

A côté des vastes plis de la bure monastique, une forme menue, mais parfaite, habillée d'une très moderne robe, simple et précise. Près des tons de cire de la figure lasse, un teint de rose de mai illuminant un visage enfantin. Non loin des yeux calmes et décolorés, de larges prunelles noires où la vie étincelait.

Madame de Valbré et Soeur Lucie se devouaient ensemble à la tâche d'initier les fillettes du peuple à la science du foyer.

Raccommodage, cuisine, tenue du ménage, elles entraient avec leurs écolières

dans les détails les plus obscurs de la vie de chaque jour. Madame de Valbré subvenait aux frais matériels de ce moderne apostolat, mais elle représentait en réalité la première élève de Soeur Lucie. Avec l'expérience de vingt ans de contact populaire, celle-ci dirigeait les bonnes volontés du petit groupe qui se consacrait à l'école ménagère et au dispensaire voisin, où se complétait l'apprentissage de dévouement.

Sur ses cheveux châtains quelconques de nuance, mais mousseux, moirés, encombrants, Gilberte épinglait son chapeau, lorsque la porte s'ouvrit. Une jeune fille entra, dont le visage était singulièrement pâle.

— Vous avez l'air fatiguée, ce matin, mademoiselle Berthe, fit madame de Valbré après les bonjours. Vous vous surmenez trop.

— Je sors du dispensaire, expliqua la nouvelle venue.

— Et vous avez lutté pour ne pas vous évanouir devant un pansement délicat, acheva Soeur Lucie en souriant. J'ai connu cela, jadis, il y a très longtemps !

— Oui, ma Soeur, je l'avoue. — Hélas, je ne suis pas très brave encore, mais je m'entraîne. D'ailleurs, je serais morte de honte si j'avais dû montrer ma pusillanimité ce matin : le docteur Fontenoy était là !

— Oh ! mademoiselle Berthe, de quel ton tragique vous dites cela !... s'exclama madame de Valbré : — Le docteur Fontenoy était là !

Il est si intimidant ! soupira Berthe de la Régnière, vous ne trouvez pas ?

— Oui... peut-être... mais je le connais beaucoup, alors je m'en aperçois moins.

— Il est si froid, si moqueur...

— Moqueur, le docteur Fontenoy ! protesta Soeur Lucie, lui si bon, si parfaitement dévoué !...

— Le docteur est bon et parfaitement dévoué, c'est vrai, mais il est aussi extrêmement moqueur. — appuya Gilberte, un éclair de gaîté dans ses yeux noirs. Vous n'avez pas perçu ce détail, ma Soeur, parce que votre saint habit vous assure contre l'ironie humaine... Mais tout le monde ne jouit pas de ce privilège !... finit mademoiselle de la Régnière avec une conviction qui réjouit ses compagnes.

Gilberte regagnait l'habitation de son oncle, le docteur d'Arbarin, à travers les rues mortes d'Aix-en-Provence, Aix, bijou merveilleux et oublié, enchantement de l'artiste et du rêveur ; Aix où le Temps s'est immobilisé depuis deux siècles ; Aix où l'on respire, presque intact, l'air qui ravissait Mme de Sévigné entre un séjour à Grignan et une halte à Simiane...

Deux vieilles dames — dentelles noires et cheveux blancs — l'arrêtèrent. L'une d'elles, madame de Gramber, était une très ancienne amie.

Après les menues banalités, elles causèrent des oeuvres de zèle qui les occupaient toutes trois, à des degrés divers.

Gilberte loin, madame Blayne dit à madame de Gramber :

— Cette jeune femme, que je connais peu, en somme, m'est fort sympathique.

— Et moi, qui la connais depuis toujours, je l'adore !

— La connaissez-vous vraiment depuis si longtemps ?

— Sa mère était ma meilleure amie.

Au milieu de la rue déserte, madame Blayne s'immobilisa pour dire :

— Avez-vous connaissance du bruit malveillant qui court sur madame de Valbré ?

— Je crois que je m'en doute.

— Il est absolument invraisemblable !

— Dites-le toujours...

— On prétend que madame de Valbré n'est pas veuve... on assure qu'elle est... divorcée.

— C'est très vrai, fit gravement madame de Gramber.

— Vous dites : "C'est très vrai" ?...

— Voyons, Amélie, ce n'est pas possible !

— Hélas...

— Madame de Valbré mène une vie de zèle chrétien très rare chez une jeune femme, elle est d'une piété admirable... et vous m'assurez qu'elle est divorcée... C'est incompatible, voyons !

— Je vais vous dire l'histoire de Gilberte de Valbré, soupira madame de Gramber. C'est très simple et très triste. Elevée à Paris par un père excellent, mais d'un incurable enfantillage, elle a épousé à dix-sept ans un de ces fêtards, redoutables par leur inconscience et par leur nullité. Un de ceux qui, vers la quarantaine, font une fin en épousant une enfant que leur allure de conquérant fascine... Un an après son mariage, le mari de Gilberte retournait à la vie de débauche menée si longtemps.

Gilberte n'avait pas été la plus forte : honnête était synonyme de fade pour le libertin irréductible !...

— Un an après...

— Révoltée, Gilberte, sur le conseil de son père, demande la séparation. On lui répond par une instance de divorce — à son avantage naturellement... Exaspérée, la pauvre petite appuie. (Elle n'avait pas été élevée dans des principes très stricts, sa mère étant morte trop tôt). Et quelques mois plus tard elle recouvre sa liberté — à vingt ans ! — Peu après, son père meurt d'avoir trop joui de l'existence, et Gilberte, dégoûtée de Paris (et de pas mal de choses avec, j'imagine), vient habiter avec son oncle, le docteur d'Arbarin. Il est, je crois bien, son seul parent au monde. Elle aime notre bon vieil Aix, berceau de la famille de sa mère. Elle sait qu'on lui est sympathique ici, en général. Pour ne pas attirer l'attention sur elle et

sur ses malheurs, il a été décidé qu'on parlerait de veuvage et non de divorce. Voilà.

Très émue, madame Blayne avait écouté sans mot dire le récit de son amie. D'un mot elle résuma son souci :

— Et son mari ?

— Il est remarié, ma chère !... Une ancienne Tendresse. Que sais-je !... Gilberte n'avait pas prévu cela... Malgré elle, la voilà complice d'une situation absolument fautive et criminelle aux yeux de l'Église.

— Mais comment se fait-il que, très pieuse, cette jeune femme, en dépit de son inexpérience, ait consenti au divorce ? C'est tout à fait incompréhensible, objecta madame Blayne qui paraissait affectionner la précision et refusait de se payer de mots.

— Quel juge d'instruction vous faites, ma bonne amie ! Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, Gilberte de Valbré (c'est son nom de jeune fille) n'a pas toujours été "si pieuse". Elevée dans la frivolité, je vous l'ai laissé pressentir, elle avait jadis tout juste cette religiosité de forme qui suffit à pas mal de gens bien élevés. Mais il y a quatre ou cinq ans de cela ! Et Dieu n'a pas besoin de si longtemps pour opérer le travail d'une âme. Que s'est-il passé exactement, je l'ignore. Le malheur a sans doute mûri Gilberte. Elle est devenue la jeune zélée que vous admirerez. Mais cela n'empêche pas, vous voyez, qu'elle ne soit en même temps la pauvre petite divorcée dont vous avez entendu conter l'infortune sous le manteau. Le grand inquisiteur est-il satisfait ? Avouez que cette situation est cruelle !

Et, continuant leur lente promenade, les deux vieilles dames philosophèrent à l'en-
vi sur le cas.

Madame Blayne était la tante de la Régnière, la jeune fille qui redoutait si ofrt

le dispensaire. Comme chacun à Aix, cette bonne dame s'intéressait aux faits et gestes de la nièce du docteur d'Arbarin, célébrité de la ville et de la région tout entière.

Ainsi qu'elle l'avait affirmé au début de la conversation, madame de Valbré lui était sympathique. Chose assez rare pour être notée, cette sympathie persistait. Elle survivait au récit d'une infortune un peu exceptionnelle, qui heurtait la prudence de cette bourgeoise cossue et provinciale, dont les principes s'ordonnaient comme un jardin à la Française.

Il fallait que le charme de Gilberte fût de la plus solide espèce.

Il l'était.

Fait de simplicité, de bonté irrésistible et d'entrain ingénu, ce charme opérait sur les plus petits. Il les prenait à leur insu sans éclat, et tenait bon.

II

En rentrant, Gilberte s'en fut frapper chez son oncle. Elle ne l'avait pas vu de toute la matinée.

Celui-ci classait des documents et donnait des indications à son secrétaire.

Le docteur d'Arbarin était le grand homme d'Aix et du midi-est, l'un des trois ou quatre grands médecins de province dont on parle. Appelé perpétuellement en consultation dans toutes les villes du Midi, de Lyon à Toulouse, il souhaitait se dérober de plus en plus à la clientèle pour se consacrer aux recherches qui faisaient sa gloire et la passion de ses jours : la sérothérapie. Inventeur d'un système de régénération de la moëlle épinière, il s'acharnait à des expériences qui devaient l'amener à la découverte du sérum définitif de la méningite cérébro-spinale.

Petit, ridé, tout blanc, avec des yeux in-

génus dans un visage consumé, le docteur d'Arbarin passait à travers la vie le regard fixé sur son rêve. Hors celui-ci, il ne voyait plus rien.

La science avait si bien accaparé toutes ses pensées qu'il en avait oublié d'aimer.

Quant à se marier, où en aurait-il pris le temps !

Certes il chérissait Gilberte, la fille de son unique soeur, il l'avait installée avec joie chez lui, mais il omettait bien souvent, pourtant de penser à elle ! Gilberte partageait le sort du bouquet qu'elle déposait chaque jour sur le coin du bureau de son oncle : en le regardant, ce dernier se souvenait tout à coup de sa tendresse pour les roses, mais — de lui-même — il n'eût jamais songé à leur coloris, à leur parfum.

Son affection pour Gilberte était une de ces affections latentes qui se manifestent seulement dans les cas exceptionnels.

Madame de Valbré savait que, malade, son oncle ne quitterait pas son chevet. Bien portante, elle ne pesait pas une once dans la balance de ses préoccupations.

Aucune illusion n'était possible à la jeune femme sur ce point. Toutefois elle se contentait de l'imprécision de cette tendresse. C'en était une, tout de même. Et elle n'avait vraiment pas le droit de se montrer difficile, la pauvre Gilberte dont personne, ici-bas, ne s'était jamais beaucoup soucié !

Après avoir récolté un bonjour distrait et un baiser affectueux, elle s'en allait attendre le dîner dans la bibliothèque, lorsqu'elle croisa dans le vestibule le docteur Fontenoy, des livres sous le bras.

Celui-ci s'informa :

— Suis-je en retard, Madame ?

— En retard, docteur, pourquoi donc ?

— Mais pour déjeuner...

— Ah, vous déjeunez, docteur ? fit-elle contente. Je n'en savais rien du tout.

Tous deux sourirent.

Le docteur Fontenoy, collaborateur continu du docteur d'Arbarin, était le commensal intermittent, mais l'intime, de l'hôtel de la rue... Seulement les trois-quarts du temps, l'oncle de Gilberte oubliait de prévenir sa nièce, où même les domestiques. Chacun était fait aux distractions de l'amphitryon et personne ne s'en troublait.

— Nous allons à Toulon cet après-midi votre oncle et moi, expliqua le docteur.

Juste à ce moment, on sonnait le 3ème coup dans la cage monumentale de l'escalier.

L'hôtel était immense. Le rez-de-chaussée représentait le Domaine médical. L'appartement du docteur prenait tout le premier, et au second étage Gilberte était chez elle.

A table, Gilberte s'assit en face de son oncle, le docteur Fontenoy à sa droite et le secrétaire à sa gauche.

Ce secrétaire était un jeune étudiant, myope, vorace et muet, qui mangeait et écoutait avec une égale avidité.

Dès qu'on fut installé, le docteur d'Arbarin, sans plus s'inquiéter de sa nièce que si elle n'eût pas existé, commença à esquisser au docteur Fontenoy le schéma d'une théorie très neuve, basée sur certains rapports encore inobservés et très significatifs, de la pie-mère et du bulbe rachidien.

Intéressé, Philippe Fontenoy questionnait, objectait, et Gilberte se taisait.

Hérissée de termes techniques, la conversation des deux hommes lui était intelligible par intervalle seulement. Et c'était pour elle, une fois de plus, la sensation bizarre qu'on éprouve à l'audition d'une langue imparfaitement connue, dont quelques paroles viennent, par éclair, impressionner le cerveau.

Madame de Valbré était maintenant rési-

gnée à ne pas prononcer une syllabe durant un repas entier. Pour tromper l'ennui émané des interminables discussions, elle s'amusait parfois à analyser le chant mécanique des mots.

Son oncle parlait d'une petite voix grêle, saccadée, avec un débit précipité et haché.

De timbre grave, la voix brève et mordante du docteur Fontenoy s'accordait avec son visage aisément altier et presque toujours ironique : visage expressif où l'intelligence et l'énergie étaient clairement écrites.

Front lumineux sous des cheveux noirs et drus, larges yeux gris trop profondément enchâssés dans l'orbite, profil net, menton volontaire, lèvres un peu fortes des bons : cet ensemble — olivâtre et strictement rasé — restait singulièrement attirant pour un physionomiste.

Philippe Fontenoy avait quarante ans. Il en paraissait davantage lorsqu'on écoutait son verbe assuré ou qu'on s'arrêtait à observer les traces de fatigue que le labeur inscrivait au coin de ses yeux et au milieu de son front.

Mais il n'avait plus que trente ans dès qu'il était debout dans la sveltesse un peu raide de son grand corps élégant.

...Chacun mangeait vite, le déjeuner fut rapide. Le docteur Fontenoy offrit le bras à Gilberte pour quitter la salle à manger. Et madame de Valbré, de taille moyenne cependant, parut soudain très petite et encore plus menue.

— Vous êtes-vous beaucoup ennuyée, madame ? demanda Philippe, lorsqu'ils se trouvèrent tous les trois, le secrétaire éclipsé.

— Mais... assez, docteur, merci bien ! sourit Gilberte qui servait le café.

Plongé dans le courrier qu'on venait d'apporter, le docteur d'Arbarin était parti, très loin.

Alors Philippe quitta subitement le ton de banale courtoisie et interrogea avec gravité :

— Sérieusement, vous vous ennuyez beaucoup à table ?

— Sérieusement non. Je suis habituée à présent, et je pense très bien à autre chose pendant qu'on agite des questions inabordables. D'ailleurs, maintenant j'ai toujours cinquante sujets dans la tête. Ce n'est pas comme "avant".

Le regard froid de Philippe Fontenoy se posa sur les prunelles veloutées levées vers lui :

— Vous voyez, . . . fit-il seulement, comme allusion à quelque mystérieux sujet.

— Oui, c'est vrai. . . Je vois, reedit-elle sur le même ton.

— Vous ne vous ennuyez plus jamais ?

— Plus jamais.

— Alors, c'est très bien.

— Vous êtes content ? demanda-t-elle avec une bizarre timidité de petite fille qui la fit paraître plus jeune encore.

— Assez. . . oui, jeta-t-il brièvement.

Sans paraître étonnée de cette sèche-resse, elle sentit l'intention de couper court.

Docile, elle vint vers la table.

Avec des gestes silencieux et adroits elle rassembla le ménage compliqué du plateau et des liqueurs, sans plus s'occuper de son compagnon.

Le docteur d'Arbarin dissertait maintenant sur des brochures fraîchement venues. Et Philippe écoutait, les yeux sur la forme mince qui se penchait vers la table.

Les deux médecins partirent.

Restée seule, madame de Valbré monta chez elle et s'habilla pour sortir.

III

— Monsieur le Chanoine est chez lui ?

— Oui, madame. Si madame veut en-

trer.

A travers de grands corridors luisants et sonores, le vieux domestique précéda Madame de Valbré jusqu'au cabinet de travail du chanoine de Libergrand.

La porte refermée, le visage singulièrement vif d'un grand vieillard à cheveux gris s'éclaira d'un sourire.

— Ah ! c'est bien. . . Vous êtes très exacte, mon enfant.

Gilberte s'assit dans un fauteuil de paille à gauche du vaste bureau derrière lequel le chanoine s'était réinstallé.

— Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? Parlons d'abord de la chère Ecole ménagère. Tout va bien de ce côté ?

— Oui, mon Père, très bien. Depuis ma dernière visite, nous avons dix nouvelles tranfuges.

— Bien ça !

— Et deux bonnes volontés nouvelles aussi. De sorte que nous pouvons faire face à ce surcroît d'élèves.

— Apprenez-vous à faire des reprises ? taquina le chanoine.

— Je progresse ! Soeur Lucie me prodigue ses éloges, ou ses encouragements, je ne sais pas au juste. Et je commence à très bien faire la cuisine. J'excelle au pot-au-feu.

— Et vos mains ? Vous résignez-vous à abîmer vos mains joyeusement pour le service du bon Dieu ?

— Je ne me résigne pas. . . joyeusement. Mais je les abîme tout de même.

— C'est l'essentiel. Et le catéchisme ?

— Le catéchisme me passionne. Je ne comprends pas comment j'ai pu trouver ça ennuyeux, jadis. J'étais une païenne obtuse.

Le chanoine de Libergrand sourit :

— Absolument. Vos élèves ne vous intimident plus ?

Le souvenir du temps où l'idée d'évangéliser une douzaine de petits garçons la

terrifiait, amusa Gilberte :

— Je suis la dignité, l'autorité même !

— Avez-vous lu des livres très sérieux ?

Et combien ?

— Trois livres très sérieux, mon Père ; c'est le docteur Fontenoy qui me les a apportés.

Elle cita, puis conclut :

— Et je ne trouve plus jamais la vie morne et assommante.

— Voilà ce que c'est que de ne plus penser à soi. C'est le remède par excellence. Certes, votre vie n'est pas spécialement gaie, et cependant, grâce à ce procédé infaillible, vous êtes parvenue à la rendre sinon douce, du moins féconde et attachante.

— Oui, le bonheur c'est de sortir de soi, acheva Mme de Valbré d'une voix pensive. Je me rappelle l'époque où Chamfort était pour moi la Loi et les Prophètes : "Le bonheur n'est pas chose aisée..."

— ...Il est très difficile de le trouver en soi, et impossible de le trouver ailleurs", finit le chanoine. Oui, c'est d'un altruisme très relevé. Et, dites-moi, fit-il sans transition, en regardant Gilberte par-dessus ses lunettes d'or, il y a longtemps que vous n'avez pas vu le docteur Fontenoy ?

— Il a déjeuné à la maison aujourd'hui. Il déjeune ou il dîne plusieurs fois par semaine. Et je le vois aussi au dispensaire, expliqua la jeune femme l'air ravi.

— Ah ! il va au dispensaire, occupé comme il l'est ?...

— Oui, n'est-ce pas, comme c'est bon à lui ? Il n'y a pas très longtemps qu'il a commenté : deux mois à peu près. Il nous donne une heure, trois matinées par semaine. Et vous pensez, mon Père, qu'avec son nom, son autorité, il est un appui moral immense pour tout le monde, là-bas !

— Evidemment... évidemment... émit le chanoine, ort occupé à essayer ses lu-

nettes avec un bout de sa ceinture, Philippe est dévoué.

— Extrêmement dévoué sous son apparence... arctique ! On le trouve très intimidant, en général. Ainsi, ce matin, Berthe de la Régnière nous est arrivée toute pâle : impressionnée par un pansement, elle avait eu peur de défaillir sous l'oeil terrible du docteur !...

— Mon Dieu, que vous êtes donc petite fille !... coupa le chanoine un peu bougon. Tenez, vous me faites l'effet d'une pensionnaire qui parle d'un professeur "très méchant". Ah !... que vous êtes bien toutes les mêmes, grandes enfants éternelles...

Et, changeant de sujet, il se mit rapidement à lui tracer à grands traits le programme du travail moral à accomplir durant le mois.

Depuis presque deux ans, le chanoine de Libergrand dirigeait l'âme de Madame de Valbré. C'était le comptable responsable de sa conscience. Elle venait régulièrement lui rendre ses comptes et demander à son initiative le canevas sur lequel elle broderait, pendant les semaines suivantes, les fleurs d'or du perfectionnement intime.

Mme de Gramber avait dit vrai. Gilberte n'avait pas toujours été pieuse.

Lorsqu'elle s'était réfugiée quelques années auparavant auprès de son oncle, la jeune femme n'était qu'une indifférente, très respectueuse des choses religieuses, mais très ignorante de celles-ci.

La religion lui représentait un ensemble de formules : elle n'en avait jamais pénétré le sens. Personne ne s'était employé à lui révéler l'horizon divin. C'est ainsi qu'elle avait pu consentir au divorce demandé par son mari.

Reconstituer l'état d'esprit de Gilberte de Valbré durant cette période pathétique de sa jeune vie, ce serait évaluer quel

pois de désillusion, d'amertume, de fierté meurtrie peut écraser une enfant de vingt ans placée dans son cas.

La force pour le refus de la liberté mortifiante qu'on lui offrait, de solides convictions, seules, la lui eussent donnée. Et Gilberte n'avait jamais vu la préoccupation religieuse prendre corps dans l'existence de ceux qui l'entouraient... Donc, dans un sursaut de sa dignité martyrisée, elle consentit avec une joie immense à se détacher sans retour de son mari.

Il lui sembla, ainsi, se libérer de tout un passé douloureux et humiliant.

Elle savait, évidemment, que le catholicisme n'admet pas le divorce. Mais décidée à ne jamais se remarier, elle n'eut même pas l'idée d'aller contre l'esprit de l'Eglise en acceptant la dissolution civile de son mariage.

La seconde union de son mari l'avait profondément troublée par la responsabilité qui pouvait lui en revenir. L'évolution de sa conscience, en même temps que l'éveil de son sens chrétien, s'ébauchait déjà à ce moment, et, du fond de son âme, elle détesta son inconséquence. — Trop tard !

Lors de son arrivée à Aix, Gilberte ressemblait à une fleur vivace que l'orage a maltraitée ; mais elle ne rappelait en rien toutefois, les pâles roses effeuillées. Son parfait équilibre l'avait empêchée de se briser sous la tourmente. D'ailleurs, son orgueil avait pâti plus que son coeur. Dans sa malheureuse expérience conjugale, son partenaire n'avait incarné que le vague Prince Charmant des classiques rêves de jeunes filles. Elle n'avait pas eu à supporter un de ces écroulements d'idéal qui engloutit à jamais un coeur sous ses ruines. Avec l'élasticité des êtres sains lorsqu'ils ne sont pas atteints dans leurs sources vitales, Gilberte, la tempête passée, s'était redressée, avec le désir de

trouver un champ à son activité.

L'illusion d'embellir par son dévouement, la vie solitaire de son oncle, la tint un instant. Mais bien vite, elle comprit que le docteur d'Arbarin n'avait besoin de personne ici-bas, pour être heureux. La science seule, pouvait queque chose pour lui.

L'amusement de son installation épuisé, le contact pris avec la société aixoise largement ouverte par sa vieille amie madame de Gramber, Gilberte, en dépit de sa volonté d'être courageuse, se sentit éfrayée... Qu'était-elle venue chercher ici ? Le souvenir de sa famille maternelle, la protection de son seul parent... — Sans doute ! Mais comment vivre dans cette petite ville où tout semblait pétrifié à jamais ?

La proximité de Marseille, où elle avait quelques bons amis, fit diversion. Mais elle ne voulait pas passer son temps sur les chemins. Et elle envisageait une existence cruellement morne, incolore, vide de tout intérêt.

Intelligente, cultivée, elle sentait néanmoins que l'intellectualité, à moins d'une vocation spéciale, ne devient foyer de lumière et de chaleur qu'à la condition d'être alimentée objectivement.

Le découragement la guettait lorsqu'elle connut le docteur Fontenoy.

Absent au moment de l'installation de Gilberte, il avait été un peu contrarié de la perspective de cette présence étrangère chez le docteur d'Arbarin, où il venait familièrement et à toute heure jusque-là.

Très vite, la simplicité courageuse de la nouvelle venue le désarma.

Beaucoup d'autres, à la place de Gilberte de Valbré, eussent cédé à la tentation de jouer à la victime. Chez elle nulle affectation de ce genre, ni d'aucun autre, d'ailleurs. Elle était le naturel, la vérité même : originalité la plus certaine !

Le diagnostic professionnel n'était pas le seul qui fut assuré chez Philippe Fontenoy : ses yeux aigus eurent vite repéré l'âme droite et pure de Gilberte ; son intuition pénétrante pressentit sur l'heure le bel enthousiasme et la générosité sans mélange de cette nature féminine. Quelque temps il l'étudia. Vingt indices l'ancrèrent dans son opinion.

Promptement ils causèrent, avec une liberté sympathique voisine de l'intimité.

Avec la décision un peu brusque qui était sienne, Philippe, autorisé par la confiance que Gilberte lui témoignait très délicatement, lui posa sur elle, sur ses prédilections et ses goûts, des questions précises qu'elle voyait dictées par un intérêt certain.

La sensation qu'on s'occupait d'elle sans arrière-pensée de flirt ou de curiosité qu'on se penchait sur son "moi" fraternellement, l'imprégna d'une douceur de reconnaissance que peuvent seuls comprendre ceux qui ont souffert de la solitude morale, la pire de toutes.

Sans réserver rien, elle renseigna joyeusement Philippe sur tout ce qu'il voulait savoir d'elle. Et ils devinrent amis tacitement, sans phrases ni constatations. Avec une nuance très spéciale de timidité docile venue de Gilberte, et une autre, non moins nette, d'autorité chez Philippe.

Le docteur Fontenoy, catholique ardent, estimait qu'une vie humaine ne prend son équilibre normal qu'étayée par la pratique réfléchie du christianisme. Il vit aisément quel terrain neuf, inculcable mais exceptionnel, gisait à sa portée. Il mesura le vide de cette pauvre existence précocement ravagée, que rien n'illuminait, que nul n'avait le droit de soutenir, et il se résolut à aiguiller l'enfant isolée vers le dévouement, vers Dieu.

Philippe n'était pas un naïf. Il ne songea donc pas à diriger lui-même l'oeuvre

complexe du développement religieux de la jeune femme. Il fallait ici non seulement "instruire", mais évangéliser au sens apostolique du mot. Un dévouement sacerdotal avait seul qualité pour y réussir.

Le chanoine de Libergrand, ancien professeur de Philippe Fontenoy, en était demeuré le grand ami. Esprit large et frotté au siècle, avec un rien de causticité et de malice, théologien solide, directeur expert au maniement des âmes, c'était à lui que le docteur voulait remettre madame de Valbré.

Celle-ci souffrait de la vanité de ses jours sans savoir comment y remédier. Elle sentait qu'une flamme y manquait et que l'amour, le bonheur humain ne sont pas les seuls brasiers susceptibles de réchauffer un coeur qui a froid.

Sa confiance en Philippe, spontanée et totale, triompha de ses hésitations étonnées.

Avec docilité, elle consentit à aller causer "une fois" avec le chanoine de Libergrand, de l'apathie faite d'ignorance, qui paralysait son âme.

Et lorsqu'elle fut restée deux heures dans le cabinet du vieux prêtre, la partie était gagnée.

IV

Madame de Valbré avait déjeuné à Marseille chez une amie d'enfance, et passé l'après-midi à faire des courses.

A la gare elle arriva trop tard et monta à la dernière minute. Le train s'ébranlait comme elle s'asseyait dans l'un des wagons vieux modèle qui font le service de cette petite ligne.

Très myope, elle leva la tête pour regarder son seul compagnon.

— Comment, c'est vous... fit-elle. Je

suis si contente !...

— C'est l'heureux hasard.

Le docteur Fontenoy avait sur les genoux une serviette remplie de papiers et grande ouverte.

— Vous dites cela sans conviction, observa Gilberte. Je pense qu'au fond vous êtes assez empêtré de l'heureux hasard. Vous avez à travailler, vous aimeriez autant être seul.

Philippe n'eut pas une seconde l'idée d'une coquetterie.

Il vint se mettre en face de Gilberte et dit posément :

— Non, je suis content de vous rencontrer. Il y a longtemps que nous n'avons pas causé.

— C'est vrai, presque huit jours.

Aussitôt, elle entreprit de le consulter sur certaines améliorations destinées à cette école ménagère qu'elle subventionnait avec une largeur endiguée parfois par le docteur Fontenoy. Effrayé de son inexpérience, il lui avait, en effet, demandé l'engagement formel de le prévenir de tout ce qui tentait son zèle matériel : il en redoutait avec raison les entraînements !

Puis elle nota sur le calepin de son sac à main plusieurs recommandations pratiques touchant le dispensaire dont elle secondait la direction de toutes ses forces.

Ceci fait, Philippe commença sur le ton inquisitorial qu'il prenait aisément avec son "élève" :

— Conte-moi ce que vous avez fait aujourd'hui.

Gilberte, s'appuyant aux coussins, répondit, l'air enchantée :

— Je me suis bien amusée !

— A tout.

— C'est vague.

— Et pourtant c'est vrai. Tout m'a paru tout à fait réjouissant aujourd'hui. J'ai lu un livre exquis en venant ce matin. Les Ambrienne ont été charmants. Cécile

d'Ambrienne et moi, nous avons causé d'une foule de choses folâtres.

— Et après ?

— Et après, le frère de madame d'Ambrienne, André, nous a accompagnées. Nous avons flâné sur la Corniche, au parc Borély. Vous ne connaissez pas André ? C'est un être follement drôle !

Comme une petite fille après une journée de vacances, Gilberte, animée, raconta :

— Figurez-vous que ce grand toqué d'André possède un talent d'imitation invraisemblable. C'est un "Fregoli" au petit pied. Il est tantôt son futur fils, tantôt son caniche, tantôt sa grande tante. Et vous n'imaginez pas les inventions successives de Riri, l'enfant terrible, d'Azor le bon toutou, sans parler de la vénérable dame dont les idées commencent à s'embrouiller sous le poids des années. C'est à expirer !...

Enfoncé dans son coin, la tête un peu renversée, le docteur Fontenoy regardait sa compagne plus qu'il ne l'écoutait.

Il était frappé de son air heureux, de son entrain juvénile. Comme les femmes sont diverses ! Combien de personnalités se superposent chez la plus simple ? Était-ce la même Gilberte qui, recueillie, attentive, pensait les malades du dispensaire ou aidait Soeur Lucie ? Lui qui aimait, d'ordinaire, ces variétés d'aspect donnant à madame de Valbré une grâce si vivante, il se sentait obscurément agacé, aujourd'hui, par cette innocente détente si nécessaire pourtant dans la vie austère de la jeune femme.

Son silence la surprit.

Elle s'arrêta court au milieu d'une phrase :

— Je vous assomme avec ces folies...

— Pas du tout. Vous m'intéressez extrêmement.

— Comme vous êtes ironique...

— Croyez-vous...

— Pourquoi vous moquez-vous de moi ?
Est-ce parce que je suis perruche ?

— Peut-être.

— Je ne le serai plus. Je sens que c'est très sot. Mais j'ai peur de n'être jamais tout à fait grave. Il y a des moments, voyez-vous, où j'adore rire.

— André Nougères est très gai, observa Philippe sans transition ni lien apparent.

— Ne me faites plus penser à André, je vous en prie, sans ça je ne pourrai plus être sérieuse.

Et elle se pinça un peu le bras pour ne pas sourire au souvenir des inventions du jeune homme, véritablement le garçon le plus fol du monde.

L'air froid de son compagnon, tout en la mettant mal à l'aise, ne parvenait pas à éteindre complètement sa gaieté.

Jamais tout à fait libre avec Philippe, elle se trouvait ridicule.

— Faire rire une femme, c'est l'habileté par excellence, dit le docteur. Seulement elle n'est pas donnée à tout le monde. C'est le privilège d'une élite intellectuelle.

— Ne raillez pas. Le chanoine de Libergrand professe que la gaieté est une vertu. Jadis, je croyais que c'était une infirmité.

— Le chanoine de Libergrand est si paradoxal...

— Mais si indulgent... fit innocemment Gilberte.

Philippe mordilla sa lèvre inférieure. Pour qui le connaissait, c'était très significatif.

L'instant d'après il demanda :

— Plus indulgent que moi ?

— Qui ? — Et Gilberte mit une minute à répondre. — Puis sincère : — Oh ! oui, tellement plus !... Ainsi voyez il a trouvé très naturel que j'aie à cette soirée de la semaine prochaine. Et vous en

avez été si indigné !

— Ce qui ne vous a pas empêché de faire allègrement vos préparatifs, constata Philippe d'un ton glacial.

Par la portière Gilberte voyait s'encadrer toute la somme de plaisirs que lui promettait le bal. Elle n'avait pas dansé depuis si longtemps ! Il existait si peu d'occasions de s'amuser à Aix... Elle soupira et dit :

— Ecoutez, si vraiment cela vous contrarie trop... je n'irai pas.

— Quel soupir ! — Vous avez l'air d'un bébé qui sacrifie sa tartine de confiture, tenez... bougonna Philippe qui sentait son mécontentement se dissiper. — Mais enfin, expliquez-moi ce qui vous séduit si fort dans cette invitation ?

— Mais tout !... voyons, tout ! énuméra Gilberte extasiée : ma jolie robe neuve, cette fête qui promet d'être ravissante, la danse, la musique. — Songez que je n'ai pas valsé depuis mes fiançailles... fit-elle, tout à coup songeuse... Evidemment, si j'étais vraiment la personne raisonnable que vous travaillez à me rendre, je dédaignerais tout cela. Plus tard, ça arrivera, je l'espère, mais maintenant...

— Maintenant vous vous offrez la douceur d'être aussi incohérente que possible.

— Je vous assure que j'envie les gens tout d'une pièce. Les femmes modèles : celles qui sont toujours identiques à elles-mêmes... Le bal, la danse sont des plaisirs de sauvage, je sais bien ! Je les réprouve. Je ne sacrifierai à leur culte que par grande exception... Mais que voulez-vous, il subsiste en moi un fond de frivolité telle, que je ne peux pas entendre un air de valse sans avoir envie de tourner !...

— Je vais vous dire un secret, confia soudain Philippe avec le plus grand flegme. Vous n'en direz jamais un mot à personne ?

— Bien sûr que non... promet gravement madame de Valbré.

— Eh! bien... je suis exactement de votre avis : la valse est un plaisir de sauvage, mais c'est un exercice relativement hygiénique. Comme tel, il m'arrive de m'y livrer, aussi, avec frénésie...

Gilberte sauta sur ses pieds et, de ravissement, joignit les mains dans un mouvement qui lui était habituel quand elle était très contente :

— Vrai ? Oh ! que me dites-vous là ? Comme vous m'avez tourmentée ! Et moi qui croyais que vous étiez si fâché !

— Ne faites pas de scandale dans ce train, conseilla Philippe. Je ne vous ai pas tourmentée. J'ai tâché de vous détourner de quelque chose que je blâme par principe. Mais puisqu'il n'y a pas moyen de vous empêcher de faire un tour à la foire aux vanités, je me résous à y aller avec vous. Je représenterai du moins à vos yeux la statue du Commandeur. C'est toujours ça.

La gravité du docteur Fontenoy rendait ses rares éclaircies de gaieté spécialement attirantes.

Gilberte regardait le beau masque énergique, détendu par une fugitive lueur.

Elle eut envie de demander :

— Pourquoi n'êtes-vous pas plus souvent gai ?

Mais Philippe n'était pas de ceux qu'on questionne. Elle ne voulut pas risquer d'éteindre le rayon qui éclairait le front ordinairement soucieux.

Intuitive comme toutes les femmes, elle sentait que, chez elle, l'obéissance plus que la curiosité plaisait. En dépit de leur commerce amical, le docteur, peu enclin à parler de lui, demeurait lointain. Un rien de hauteur se percevait toujours dans sa réserve, qui décourageait toute investigation. Gilberte était d'ailleurs infiniment discrète par nature et aussi peu fille d'Ève

que possible. L'espèce de crainte respectueuse que lui inspirait Philippe achevait de la rendre prudente.

Le train stoppait.

Son compagnon descendit, puis tendit la main à madame de Valbré pour l'aider. Comme il se découvrait pour la saluer, elle demanda :

— Vous ne m'accompagnez pas ?

— Non...

Un désappointement embruma ses yeux. Elle hésita un instant :

— J'aurai peut-être peur de rentrer seule, dit-elle enfin. J'aimerais bien mieux que vous veniez.

— Ne soyez pas enfant. On est en sûreté à Aix, et il fait presque jour encore.

Le ton était bref, dépourvu d'indulgence.

Tout de suite docile, Gilberte affirma :

— Vous avez raison. Je peux très bien rentrer seule.

V

Les journées de madame de Valbré étaient bien remplies. Nulle place n'y demeurait pour l'ennui. L'École ménagère, le Dispensaire, le catéchisme trois fois par semaine, ne limitaient pas l'horizon charitable de la jeune femme. Elle y adjoignait les visites à plusieurs familles de pauvres-timides : ce genre d'infortune attirant de façon spéciale son âme délicate.

Toutes les industries que suggère la bonté dans sa forme la plus pure lui étaient familières...

Sans doute, le docteur Fontenoy savait Gilberte dévouée : sa vie actuelle tout entière n'était que la paraphrase de ce dévouement. Mais le hasard devait se charger d'apprendre à Philippe jusqu'où pouvait aller cet appétit de pitié.

Dans la "clientèle" de madame de Valbré, une jeune ouvrière se trouvait l'objet

de sollicitudes particulières. Orpheline, celle-ci vivait sous la protection illusoire d'un frère assez mauvais sujet, et subvenait seule à l'existence de deux marmots beaucoup plus jeunes.

Aigrie, de caractère ombrageux, cette protégée se classait dans la catégorie des "difficiles". Tous ceux qui ont pratiqué le laborieux apprentissage du Bien savent que cette série est la plus chargée !

Gilberte réservait ses attentions de choix à la pauvre Adèle : sa conquête lui coûtait tant de peines ! En effet, la résignation pas plus que la reconnaissance n'étaient les vertus de la dite Adèle, méfiante, agressive et très éloignée de Dieu. L'inlassable persévérance de madame de Valbré devait se déployer toute, pour dompter les préventions de la rétive lingère qui se cabrait à propos de tout et de rien.

Enfin, celle-ci sembla se laisser toucher par les preuves d'intérêt, d'affection même que multipliait sa bienfaitrice. Voyant à quel point Adèle était sensible aux témoignages d'amitié, Gilberte, entraînée par son coeur, en était venue à embrasser avec conviction la jeune fille, au commencement et à la fin de chacune de ses visites... Et ce détail avait emporté la place ! Cette habitude datait du jour où Adèle avait avoué sa souffrance de n'avoir point d'amie, ni nulle tendresse dans sa vie. La faute en revenait, sans aucun doute, au détestable caractère de l'ouvrière ! Mais Gilberte n'analysait pas la cause. Elle se contentait de panser la blessure.

Grâce, donc, à ces prodiges de patience, que les anges du ciel devaient dénombrer, le travail d'apprivoisement faisait des progrès évidents, lorsque Adèle tomba malade.

La variole qui opérait beaucoup de ravages dans les quartiers pauvres, se déclara bientôt avec une violence extrême.

Madame de Valbré ne parlait rien moins que de s'installer à demeure auprès d'Adèle...

Tous ceux qui possédaient quelque influence sur la jeune femme, la détournèrent de ce projet. Et elle comprit que sa présence ininterrompue achèverait de jeter la perturbation dans ce pauvre intérieur.

Déraisonnable comme toujours, Adèle ne voulut pas entendre parler d'être transportée. Madame de Valbré mit donc à son chevet une garde, et vint chaque jour voir deux fois la malade.

...Le danger cédait, Adèle allait être sauvée. Un après-midi, avant la visite du docteur Fontenoy, Gilberte trouva l'ouvrière en proie à une agitation insolite. Elle devina vite que la souffrance physique n'était pas seule en cause. Un prétexte éloigna la garde, et madame de Valbré entreprit d'interroger doucement la malade.

Le motif de ce désespoir était puéril et cruel à la fois.

Dans un instant d'énergie relative, Adèle, par un souci bien féminin, avait demandé un miroir...

Hélas ! .. les boutons de la très forte variole étaient encore pleinement repoussants!...

En découvrant ce qu'il advenait d'avantages physiques qui faisaient son orgueil, Adèle avait été prise de la crise violente dont Gilberte subissait le contre-coup.

En vain celle-ci octroyait-elle toutes les consolations imaginables, assurant que la guérison atténuerait infiniment le désastre, qu'il existait des palliatifs pour parer aux dégâts... etc, etc..., rien n'agissait sur la farouche désolation.

Entre deux sanglots, Adèle exhala la secrète amertume, celle qui doublait toutes les autres :

Je devais me marier dans trois mois, madame, comprenez-vous... Et jamais

jamais mon fiancé ne voudra de moi, faite comme me voilà !

Aux objections de Gilberte : "beauté morale, tendresse désintéressée", elle ricana brutalement :

— La beauté de l'âme... la tendresse du coeur... oui, madame, c'est très joli, mais ça n'empêchera pas mon fiancé de me planter là ! — Et tenez, vous, madame, vous, malgré votre charité, vous n'avez plus de courage de m'embrasser depuis que je suis malade, je vous dégoûte, comme je dégoûterai, maintenant tous ceux qui me verront !...

La vérité de cette plainte atteignit madame de Valbré en plein coeur.

Depuis que le mal s'était déclaré, elle avait forcément perdu l'habitude de son geste de fraternelle charité...

Alors le docteur Fontenoy qui, arrivant pour sa visite de chaque soir, venait l'entendre dans le corridor le commencement de cette conversation, le docteur Fontenoy vit une chose très belle et très simple.

Il vit Gilberte, qu'il savait si aisément dégoûtée, dont il avait vingt fois plaisanté les délicatesses répugnées, Gilberte se pencher vivement sur le lit, serrer dans ses bras le corps moite et, respirant de tout près toute la maladie, toute la fièvre de cette soeur de misère, embrasser de sa fraîche bouche rose, longuement, avec tendresse, et à plusieurs reprises l'indescriptible tissu de boutons affreux qu'était le visage d'Adèle.

Ce fut fait si spontanément, avec un naturel si merveilleux, l'élan de charité fut si complet, que le coeur de la révoltée se fendit...

Madame de Valbré souriante et un peu pâle d'avoir dompté si violemment son horreur de la pauvre face tuméfiée, s'écria :

— Vous voyez si vous me dégoûtez,

mauvaise enfant... vous voyez comme on n'aime plus vous embrasser !...

Adèle saisit alors la main de Gilberte et la baisa en disant de sa voix rauque :

— Vous êtes bonne, madame, si bonne... vous m'avez fait tant de bien... tant de plaisir... ça me console tellement !

A cet instant, le docteur Fontenoy entra impassible. Pour aérer la chambre, on laissait la porte du corridor entr'ouverte.

— Eh bien, cette malade ? demanda-t-il, très calme.

Pendant qu'il examinait l'ouvrière, madame de Valbré eut le temps de se remettre de sa victoire sur elle-même.

La garde revenait.

Quelques instants plus tard, Philippe et Gilberte quittaient ensemble le pauvre logis.

Dans la rue le docteur dit d'un ton hargneux :

— Vous allez rentrer tout de suite. Vous vous laverez le visage et les mains au sublimé. Vous vous rincerez la bouche. Vous changerez de vêtements.

Et, sans laisser à sa compagne le temps de placer un mot :

— Vous êtes véritablement insensée ! Vous faites des choses ridicules. On n'embrasse pas une folle avec un visage à vif !

Terriblement humiliée d'avoir été vue, Gilberte baissa la tête.

— Si vous avez attrapé le mal de cette fille, vous serez bien avancée !

— Je reconnais que j'ai été un peu stupide... mais ça lui a fait tellement de plaisir...

— Supposez que vous ayez pris son mal, redit Philippe.

— Je suis sûre que je ne l'ai pas pris. Mais j'avoue que ça me désolerait.

— Tiens, je vous croyais plus de dispositions pour l'héroïsme ! railla-t-il.

— Il marchait très vite, selon sa coutume, et Gilberte avait grand peine à se

maintenir à la hauteur.

— Je ne suis pas du tout héroïque, confessa-t-elle, en courant un peu pour rattraper le grand pas qui persistait à la dépasser. Je serais désespérée de devenir horrible. Quand je suis seulement mal coiffée je me déteste. Je ne peux pas m'empêcher d'aimer bien ma figure. Ma pauvre petite figure !... acheva-t-elle avec tendresse et sincérité.

Philippe la regarda, toute menue dans le court trotteur gris, sous le chapeau très simple qui la faisait si petite fille. Et s'arrêtant pour la quitter, car ils entraient en ville :

— Tenez prononça-t-il avec un agacement acerbe, vous avez raison de ne pas vous prendre pour une héroïne. Vous n'êtes pas autre chose qu'une mioche. Une ridicule mioche !

— Alors vous vous amusez...

Entre deux cuillerées de café glacé, Gilberte répondit :

— Oh ! tellement !

Le docteur Fontenoy l'observait. Fine dans le fourreau de tulle blanc pailleté d'argent de sa robe du soir, elle lui paraissait si lointaine de la très simple Gilberte qu'il avait coutume d'employer à maintes tâches utiles mais austères !

A ce moment, un des cavaliers de madame de Valbré vint l'enlever pour une danse promise. Et Philippe quitta le buffet.

Sous l'égide approximative de son oncle réfugié près d'une table de bridge, Gilberte, en effet, s'amusa de toutes ses forces.

Très entourée, très fêtée, elle évoluait dans une ambiance sympathique. Ceux qui connaissaient son histoire, comme ceux qui la croyaient veuve, s'attendrissaient sur son sort.

Et les autres, les gens qui ne savent ja-

mais rien, demandaient quelle était cette jeune fille dont les yeux limpides possédaient un charme si retentant.

Bref, cette première apparition mondaine était un succès.

Gilberte était trop avisée pour ne pas sentir que son isolement spécial lui interdisait de multiplier les expériences de ce genre. Trop indulgente aussi pour souffrir de la nécessité d'une vie demi-claustree. Mais, femme, il ne pouvait lui être désagréable d'être jolie. Et de le lire dans tous les regards ce soir-là.

Par instant, elle se moquait d'elle-même. Elle évaluait toute la vanité de la foire. Mais une telle réserve d'entrain, de gaieté, de jeunesse imemployés moussait en elle, qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'user en tournant avec une ardeur inlassable.

Vers le milieu de la soirée, Philippe qui se promenait avec elle dans le jardin d'hiver, remarqua subitement :

— Comme vous mettez de l'ardeur en tout !

Gilberte rougit.

— C'est vrai, je ne sais rien faire à demi. C'est une grande infériorité.

Un silence tomba. Puis elle reprit :

— Vous avez beaucoup de chance d'être si calme, si froid...

Le docteur Fontenoy eut un étrange demi-sourire. Il répéta de sa voix profonde :

— Oui, j'ai beaucoup de chance. J'ai beaucoup de calme. Je suis très froid.

Ils se turent de nouveau. Comme se parlant à elle-même, madame de Valbré avoua :

— Et jadis je me croyais blasée...

— Oui, vous revêtiez des airs lointains d'infante revenue de tout.

— Je revenais d'un douloureux voyage, observa Gilberte doucement.

Avec un remords, le docteur Fontenoy

dit :

— Pardonnez-moi, je suis en train d'être très maladroit.

Mais avec la simplicité qui la faisait si charmante elle confia :

— Oh ! je ne peux pas dire que j'aie été vraiment très malheureuse... Désorientée plutôt. Complètement désorientée. Pour être sincère, c'est ce sentiment-là qui a tout dominé chez moi.

Presque malgré 'ui il murmura :

— Je ne m'explique pas comment, avec une nature du genre de la vôtre, vous n'avez pas souffert affreusement...

— Oui... je ne m'explique pas non plus redit Gilberte paisible. J'ai été humiliée, furieuse... C'est mon orgueil qui a souffert, mais non pas moi.

Jamais encore le passé n'avait été nettement évoqué.

Même avec le grand ami qu'était Philippe, Gilberte évitait ces retours sur soi, ces redites où se complaisaient les femmes...

Bravement, elle avait pris la résolution d'oublier la tourmente qui avait ravagé le jardin blanc de sa jeunesse, et, logique, elle écartait tout ce qui pouvait l'y ramener.

Au demeurant, sa philosophie n'offrait rien de très surprenant, rien non plus de très méritoire.

C'est seulement quand notre coeur est en jeu que naît le besoin de nous attarder dans le labyrinthe des souvenirs. Alors, passionnément, les plus fermés en viennent un jour ou l'autre à se raconter... Alors les plus vaillants fléchissent sous le fardeau du "moi" qu'ils ne peuvent plus porter seuls.

... Gilberte dansa deux fois avec Philippe.

Ce dernier était de ces êtres singuliers dont la supériorité s'affirme jusque dans les plus insignifiantes choses.

En le regardant, la vieille madame de

Gramber, qui s'y connaissait, décida :

— Le docteur Fontenoy est un Maître, aussi bien quand il bostonne que quand il guérit.

Et c'était très vrai.

Dominant la foule de sa stature un peu exceptionnelle qu'une aisance merveilleuse soulignait encore, avec son visage grave où s'inscrivait un rien d'altière hauteur, Philippe s'enlevait en vigueur sur le troupeau.

En souriant, Gilberte constata, comme ils s'arrêtaient :

— Vous êtes autoritaire, même dans votre façon de valser.

— Tiens, pourquoi ?

— Vous fendez la foule avec tant d'intransigeance qu'elle s'écarte de votre chemin.

Elle allait ajouter : — On a la sensation matérielle d'être gardée, protégée par une Force. On se sent tout à fait en sûreté. — Et puis elle trouva que ce serait de grands mots.

Philippe avait horreur des grands mots et de tout ce qui revêtait une allure solennelle.

Et elle acheva :

— Grâce à vous, on se sent le pot de fer contre le pot de terre...

— ... Et c'est le comble de l'aise pour les belles âmes ! conclut-il sur le même ton.

777

Peu de jours après, madame de Valbré était toute seule chez elle un après-midi, quand on lui annonça madame de Gramber.

Elle n'avait pas revu sa vieille amie depuis le bal.

Elles s'embrassèrent, puis assises l'une près de l'autre, madame de Gramber débata mystérieuse et ravie :

— Ma belle chérie, j'ai un service à vous demander.

— Alors, je suis bien contente, fit gentiment Gilberte.

— Et c'est quelque chose qui vous amusera beaucoup !... Oui, il s'agit d'amour, de mariage. Et toutes, tant que nous sommes, nous adorons ça !

Madame de Valbré avait si peu l'air d'une victime de l'amour et du mariage qu'on en était arrivé à oublier ses malheurs. C'est ce qui faisait que Madame de Gramber, cependant fine et avisée, mettait ici, selon le mot vulgaire "les pieds dans le plat" avec sérénité.

Mais Gilberte n'en parut pas autrement troublée.

Avec entrain elle opina :

— Oh ! oui, c'est tellement amusant les histoires tendres !

— N'est-ce pas ? Eh bien écoutez... Oh ! vous saviez, c'est tout à fait prodigieux. Il s'agit d'un amour mystérieux... incompris...

— Le rêve !

— Mais, n'est-ce pas, mignonne, vous êtes avant tout discrète ?...

— Chère madame, les gouffres, les abîmes et moi nous ne faisons qu'un.

Cette métaphore enchanta madame de Gramber.

— Eh bien ! voici : figurez-vous que notre chère petite amie Berthe est en jeu.

Gilberte revit la jeune fille aimable, timide et bonne du dispensaire.

Ravie elle s'écria :

— Berthe de la Régnière a inspiré une passion, un grand amour ignoré ? Oh ! que je suis contente !

On l'arrêta du geste.

— Mais non, Gilberte, mais non, attendez, c'est le contraire.

— Comment le contraire.

— Oui, c'est Berthe qui a...

— ...conçu l'amour éternel ? Oh ! chère

madame, que c'est drôle ! "Mon âme a son secret, ma vie a son mystère..." chantonna la gamine enfant.

Son interlocutrice gémit :

— Oh ! ma petite, ne riez pas... je vous assure que c'est très sérieux.

— Je n'en doute pas, ma bonne amie, mais c'est délicieusement amusant tout de même ! On voit très bien un homme dans ce rôle-là, mais une femme... Une jeune fille... La timide Berthe par surcroît !

— Moqueuse... Et moi qui vous ai toujours cru si charitable !

Gilberte implora :

— Pardonnez-moi, c'est fini. Je vous assure que me voici grave.

— Il le faut, songez donc que vous allez jouer un rôle prépondérant dans la question... Madame de la Régnière a découvert le secret de sa fille. Comment ? je l'ignore : Vers ?... Album ?... Journal ? Que sais-je ! Et, comme l'objet de la flamme l'enchanterait pour gendre, elle a cherché, à l'insu de Berthe, la confidente sûre... l'amie fidèle...

— ...Le pont !

— ...Le pont qui doit transporter Berthe de sa rive déserte aux berges fleuries de l'hymen ! acheva Madame de Gramber lyrique. Vous savez que Berthe, fille unique, est extrêmement riche ; elle a refusé tout ce qu'on peut refuser. C'est une enfant exquise : elle possède donc tout ce qu'il faut pour plaire à l'écu.

— Oh ! chère madame, c'est de plus en plus drôle : réalisez, comme disent les Anglais, réalisez la tête de l'écu en question quand on lui révélera un tel enthousiasme !

— Ma petite, les hommes sont si faits, qu'il trouvera ça extrêmement naturel, vous verrez. Quoique celui-là...

— Au fait... comment s'appelle-t-il l'écu ? Est-ce que je le connais ?

— Vous le connaissez si bien que c'est

sur vous que je compte pour faire marcher les choses. C'est le docteur Fontenoy !...

Les yeux de Gilberte s'agrandirent un peu.

— Le docteur Fontenoy... reedit-elle seulement.

— N'est-ce pas, cela vous étonne ? Oh ! vous n'êtes pas la première à être stupéfiée. Je suis tombée des nues. Mais que voulez-vous ! Les petites filles sont des sibylles, actuellement. Les plus simples offrent des complications effarantes. Ainsi, je vous le demande ! Qui se serait attendu à voir cette colombe de Berthe, douce blanche, terrifiée, aller précisément lever les yeux sur l'aigle qu'est Philippe Fontenoy ? Car c'est un être remarquable, mais effrayant !

— Oui, c'est une singulière idée... dit très doucement Gilberte. Et Berthe qui trouvait le docteur Fontenoy "si intimidant" ! comme c'est étrange...

Toute sa gaieté tombée, les yeux un peu fixes, elle entendait maintenant madame de Gramber se perdre dans des considérations multiples, mais elle ne l'écoutait plus.

La vieille dame dit tout à coup :

— J'ai pensé, n'est-ce pas, ma petite Gilberte, que vous étiez tout indiquée pour pressentir discrètement Philippe Fontenoy ? Mieux que moi, vous saurez évoluer sur ce terrain mouvant. Moi, je le vois rarement, et tout ce qui viendrait par mon office revêtirait une forme trop grave, trop décisive. Tandis qu'il est constamment avec votre oncle : vous l'avez sous la main. De plus, il faut ici un doigté spécial : mieux que quiconque vous le possédez.

Gilberte se réveilla, rougit un peu et protesta :

— Oh ! madame... comment voulez-vous que je parle de tout ceci au docteur

Fontenoy ! C'est extrêmement délicat. Sans être aussi craintive que Berthe, j'avoue que le docteur m'inspire par instant un salutaire effroi. Et je déteste être indiscreète ! annonça-t-elle avec une imperceptible nuance de sécheresse très inhabituelle.

— Voyons, ma petite... ne me refusez pas ce service. Vous connaissez Berthe, vous savez quelle gentille nature se cache sous sa timidité.

— Oh ! oui... bien sûr... S'il s'agissait de quoi que ce soit d'autre, je serais enchantée de l'aider ; mais vraiment, ici, c'est un cas si embarrassant ! — Et si le docteur Fontenoy se moque de moi et de mon mystère ?... Il est terriblement ironique en général !

— Eh bien ! vous rirez avec lui, mais vous le pressentirez tout de même.

Madame de Valbré hésita et poursuivit :

— Et s'il me répond qu'il ne veut pas se marier ? Je le sais très absorbé par ses travaux...

— Vous tâcherez de le convertir, et vous verrez, en même temps, s'il s'agit vraiment d'une résolution inébranlable. Mais croyez-moi, si austère, si détaché qu'il semble, un homme est toujours, je ne dis pas intéressé mais au moins un peu amusé par une histoire de ce genre. Et ça ne le laisse jamais totalement indifférent ! Personne n'échappe à cette loi, même les aigles.

Longtemps madame de Gramber accumula les arguments, jeta bas les objections.

Lassée, Gilberte promit de tenter ce qu'on attendait d'elle.

Alors madame de Gramber se décida à se lever, enchantée de son éloquence...

— Vous êtes un ange. Je savais bien que vous m'aideriez, ma mignonne ! Fine et dévouée comme vous l'êtes, vous verrez que vous allez tirer de tout ceci un parti

merveilleux...

— ... Pardon, madame, interrompit Gilberte, mais il faudrait bien nous entendre sur ce que vous désirez que je dise exactement au docteur Fontenoy ?

— Ceci : Songe-t-il à se marier ? Si oui, vous savez une jeune fille accomplie à tous les points de vue, qui... qui...

— Ah ! vous voyez bien, madame ! répéta Gilberte reprise par sa gaieté, "qui... qui... !" Admirez combien c'est commode à présenter...

— Eh bien ! mais... qui... le verrait sans déplaisir prétendre à sa main !... débita madame de Gramber avec maestria. Oh ! mon Dieu, voilà quelque chose de bien compliqué ! Est-ce à moi à vous apprendre qu'on peut tout dire à condition de savoir le dire ? — Et surtout quand vous verrez Philippe intéressé, amusé, tâchez de lui faire deviner vaguement de qui il retourne... Mettez-le sur la piste... Piquez sa curiosité... que sais-je !...

Gilberte soupira...

— Hélas ! j'ai bien peur d'être très maladroite à ce jeu. Je ne suis qu'un stratège modeste. De plus, piquer la curiosité du docteur Fontenoy ! Je n'imagine pas que ce soit aisé... Enfin je ferai tout ce que je pourrai...

— Et vous viendrez me narrer le résultat de votre tactique le plus tôt possible... — C'est dit ! — Ma belle enfant, je vous chéris.

Tout à fait contente, l'ambassadrice s'en allait.

Inquiète, sa victime demanda encore :

— Vrai... vrai... madame, vous n'avez révélé à âme qui vive votre intention de me charger de cette tâche épineuse ?

— Mais non... mon petit, mais non ! J'ai dit seulement à madame de la Régnière que je possédais un moyen sûr de pressentir Philippe. Voilà tout. Le résultat seul inquiète la mère de Berthe. Et il n'a

pas été question de vous.

— Je serais désolée que Berthe me sût au courant de ces secrets de coeur. Il me semble qu'à sa place cela m'ennuierait odieusement !

— Adieu, mignonne, et merci encore de votre bonne volonté. Je compte sur elle, tout entière.

— Certainement... finit Gilberte d'une voix machinale.

VIII

Seule, madame de Valbré revint dans le salon, écarta le rideau d'une fenêtre et posa son front sur la vitre.

Dehors, c'était la cour intérieure de l'hôtel avec ses pavés très blancs et très pointus surmontés d'un grand carré bleu : le ciel profond d'avril.

La jeune femme regarda un instant devant elle, puis elle murmura très bas :

— Pourquoi ai-je menti ? J'ai promis ma bonne volonté entière...

Alors, Gilberte qui se faisait un scrupule grave, maintenant qu'elle était très pieuse, des grandes songeries qui l'enchantaient jadis, Gilberte oublia tout : l'heure, ses occupations, les engagements pris pour cet après-midi...

Elle choisit l'angle le plus sombre de la pièce, s'assit, et les yeux ouverts, s'abîma dans les ténèbres de ses pensées.

Une désorientation inexprimable la tenait. Il lui semblait que quelque chose d'angoissant entraînait subitement dans sa vie. Un désastre inattendu et stupéfiant, un de ces malheurs anormaux, d'autant plus déconcertants qu'on n'en a jamais eu ni la crainte, ni même l'idée.

D'abord elle subit cette sensation obscure et confuse sans l'analyser.

Et puis, tout à coup, elle perçut que ce malheur, cette chose horrible et inattendue c'était la possibilité que Philippe se mariât...

“Le docteur Fontenoy se marier”...

L'agencement de ces mots lui imposait une souffrance physique. Par eux, aussi, elle avait l'impression d'infliger à l'absent une sorte de dépréciation gratuite et inexplicable.

Malgré leur amitié, cet absent demeurait toujours pour elle un être peu irréal. **Ingénument**, elle le plaçait au-dessus des événements qui s'adaptent au commun des mortels. Ces événements n'atteignaient pas jusqu'au piédestal élevé, dans l'esprit de Gilberte, à celui qui avait ressuscité son âme. A son sens, il était fait exclusivement pour travailler, vivre par le cerveau, se consacrer aux nobles contingences dont l'ensemble forme l'air respirable des personnalités d'exception.

Ce Philippe grave, silencieux, indéfinissable, restait-il, en somme, un homme comme tous les autres hommes? Pouvait-il rechercher le bonheur tangible? Aimer, se marier?... Cesser d'être le solitaire hautain.

Elle n'en savait rien. Tout cela lui était demeuré étranger jusqu'à ce jour. La rencontre de sa pensée et de ses possibilités lui faisait mal et elle ne pouvait pas entrer dans cet ordre d'idées sans une souffrance complexe, où il y avait une déception lourde et une révolte indignée.

Tout à l'heure, cette pudeur du moi qui parfois pousse d'instinct les êtres délicats à dissimuler, l'avait empêchée de crier cette révolte à madame de Gramber. Elle le regrettait maintenant :

— Comment ai-je été assez fourbe pour ne pas dire nettement ce que je pensais. Le docteur Fontenoy se marier! — Folle sottise : il n'aime que ses travaux! Est-ce qu'une intelligence telle que la sienne peut rechercher d'autres satisfactions que celles de la pensée? Peuvent-elles exister pour lui...

Voilà ce qu'elle aurait dû expliquer. Et

passive, elle avait écouté l'affreuse chose avec ce calme de bonne compagnie derrière quoi se cache la vérité de nos pensées et de nos souffrances.

Le docteur Fontenoy... le grand ami... le mentor terrible descendre de son nuage, devenir un monsieur comme tous les autres avec un ménage, une femme, des enfants... Oh! comme c'était stupide, impossible et douloureux... si douloureux...

Puis l'égoïsme humain, ce conseiller sournois qui rampe chez les meilleurs, murmurait :

— Il est inadmissible que je sois obligée, moi précisément, de lui soumettre cette idée insensée. Non seulement il ne veut pas se marier, mais encore, Berthe est la dernière personne susceptible de lui plaire.

Lui plaire...

Sur ces deux mots la rêverie de Gilberte s'égara :

— Quelle femme pourrait plaire au docteur Fontenoy?...

Elle évoqua les yeux froids, le masque dominateur, et cette expression de physionomie très spéciale, mélange d'orgueil et de bonté, qui imprimait au visage de Philippe un caractère si personnel.

Non, non, celui-là n'était pas un être auquel on plaisait. Il pouvait se pencher sur une femme pour la soutenir ou la guider : mais ni la courbe d'un sourire, ni le reflet d'un regard ne saurait distraire ce grand laborieux dont le front demeurait sans relâche contracté sous l'effort inlassable de la Pensée...

Le lendemain matin, à la minute précise où elle revit Berthe au dispensaire, madame de Valbré, bonne, douce, chrétienne, sentit subitement qu'elle détestait mademoiselle de la Régnière.

Avec une inexorable netteté elle vit

qu'une heure peut sonner où les plus droits d'entre nous sont susceptibles de donner involontairement asile à d'inavouables sentiments.

Pendant que la jeune fille s'occupait des fillettes formant son lot, madame de Valbré, malgré elle, l'examinait avec une curiosité ardente.

Silhouette gracieuse, physionomie paisible, traits réguliers et purs, Berthe était jolie, distinguée, sympathique : Gilberte avec joie, avec une joie basse dont elle eût rougi si elle en avait eu conscience, Gilberte constata que mademoiselle de la Régnière manquait de toute originalité.

C'était une jolie jeune fille comme il y en a à la douzaine partout.

Rien en elle ne décelait cette flamme de personnalité, ce rayonnement de vie intérieure, charme inanalysable et certain que rien ne remplace...

Berthe parla.

La voix était agréable, quelconque. Aucune de ces vibrations profondes, aucune de ces intonations pénétrantes qui enferment dans leur harmonie la révélation la plus émouvante et la plus sûre du moi humain.

Et les mots que disait cette voix, les idées que traduisaient ces mots... tout était élégant, correct banal.

C'était cette grisaille — élégance, correction, banalité — qui se tournait vers Philippe, comme une pâquerette incolore s'orienté vers le soleil...

Une porte s'ouvrit. Le docteur Fontenoy venait donner à la Soeur un renseignement urgent.

Poussée par un bizarre instinct de fuite, Gilberte d'une glissade fut dans la salle voisine.

Le contralto bref du docteur résonnait maintenant, alterné avec le filet de voix menu de la Soeur et le soprano tremblant de Berthe.

Avec les yeux de son cerveau, madame de Valbré vit celle-ci, toute pâle devant le docteur, notant sur son carnet d'infirmière les recommandations qu'il dictait.

A une indication plus minutieuse, mademoiselle de la Régnière répondit par une humble assurance de ponctualité, et le docteur Fontenoy répliqua, très encourageant :

— Oui... je sais que vous êtes très exacte dans tout ce que vous faites, mademoiselle Berthe, et que vous me secondez admirablement.

Et comme Berthe protestait éperdue :

— Si... si... nos oeuvres se complètent, croyez-moi... et je vous suis très reconnaissant de vous donner tant de peine, insista-t-il, dans le but évident de rassurer, une fois pour toutes, cette trop timide collaboratrice.

Gilberte n'avait jamais pu entendre sans trouble la voix un peu cassante de Philippe Fontenoy.

... Ces paroles dites à cet instant, par cette voix, tombèrent sur son coeur comme un acide sur une étoffe délicate.

Sous l'influence de la douleur, elle sentit sourdre en elle la jalousie...

Le docteur Fontenoy se montrait sur le seuil de la salle où elle travaillait :

— Je viens vous dire que ma conférence est décidément pour ce soir. Ce sera parfaitement ennuyeux pour vous et très au-dessus de vos forces intellectuelles. Mais je vous ai promis de vous renseigner. Je m'exécute.

Madame de Valbré n'interrompit pas ce qu'elle faisait.

consciente la franche et sincère Gilberte

A quel occulte besoin de revanche obéit-elle lorsqu'elle répondit — très douce :

— Vous êtes bien aimable, mais je renonce décidément à la conférence. Les courbatures de méninges ne me valent

rien.

— Deviendriez-vous raisonnable ? s'informa Philippe surpris de ce brusque détachement.

— Je crois... Et puis je dois aller cet après-midi à Marseille, acheva-t-elle avec négligence. Et peut-être que je reviendrai seulement dans deux ou trois jours... finit la petite voix calme de Gilberte inoffensive.

Debout près de la table, son imposante serviette sous le bras, Philippe posa son regard sur le visage blanc et fermé de madame de Valbré.

Celle-ci ne leva pas la tête. Et leurs yeux ne se croisèrent point.

Dans la vie extrêmement régulière de la jeune femme, tout représentait un événement ; le docteur était fidèlement tenu au fait des moindres projets de sa pupille intellectuelle.

Il ne parut pas remarquer l'anomalie.

Paisible, il conclut avec conviction :

— Bon voyage donc. Et amusez-vous bien.

IX

L'amour possède une propriété singulière : il rend alternativement d'une maladresse inconcevable et d'une merveilleuse habileté ceux qu'il frappe.

Gilberte était dans la période de la maladresse.

D'ailleurs, tout concourait à la troubler. La révélation foudroyante de la place que le docteur Fontenoy tenait dans sa vie se liait à la nécessité d'une tentative douloureuse et pleine d'embûches. Subitement elle se voyait projetée hors de son ambiance d'équilibre et de paix.

Toutes les anomalies, toutes les perturbations, toutes les contradictoires impressions qu'apporte avec lui un sentiment exclusif, lorsqu'il s'abat dans une âme très

ardente et très pure, se rencontraient chez Gilberte.

En elle tout était, depuis vingt-quatre heures, chaos, obscurité, malaise inexprimable.

Le même soir, au lieu de partir pour Marseille, elle s'enfermait chez elle.

Avec la logique séante en pareil cas, elle savourait la triple amertume de manquer la conférence du docteur Fontenoy, de songer qu'il était vraisemblablement fâché contre elle, et d'imaginer, par surcroît Berthe au premier rang de l'assistance.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Elle ne revit pas Philippe appelé inopinément à s'absenter, ainsi qu'il lui arrivait sans cesse.

Elle eut, de ce fait, à refréner l'impatience de madame de Gramber, forcée de s'incliner devant l'inattaquable motif du voyage.

Enfin un matin, le docteur d'Arbarin annonça que Philippe Fontenoy rentrait, et qu'il viendrait dîner le soir même.

Durant tout le repas madame de Valbré eut le loisir de ciseler l'agencement de son discours.

Après les indispensables banalités, les deux médecins, oubliant leur hôtesse à qui mieux mieux, se lancèrent bride abattue sur le champ de leurs communs travaux.

Mais, dès qu'on se retrouva au salon, Gilberte, les doigts occupés par les tasses et le café pensa que rien ne pourrait plus reculer désormais la nécessité de parler.

Le docteur d'Arbarin était déjà dans les journaux — absent.

Sans s'infliger la peine d'une entrée en matière, Philippe, plus inquisiteur que jamais, demanda sèchement :

— Vous êtes-vous bien amusée à Marseille ?

,Gilberte sentit qu'elle apprenait en une seule fois l'art de mentir :

— Oui, extrêmement.

— Qu'avez-vous fait ?

— Oh ! mille choses.

— Gaies ?...

— Très gaies.

— Ah... et les Ambriannes, toujours aimables ?

— Exquis, et plus encore.

— Le bel André, pétillant, inédit, neuf ?

Avec effroi, madame de Valbré s'avisa tout à coup qu'André Nougières devait être absent pour un assez long séjour en Angleterre.

Intrépide, elle aggrava son mensonge :

—Pétillant ? Un feu d'artifice ! Neuf ?

Le dernier "Vient de paraître !"...

Et elle rit convaincue et très naturelle, comme si le souvenir de quelque irrésistible fantaisie chatouillait encore sa mémoire.

Puis, tout de suite, avec une précipitation maladroite elle obliqua, souhaitant aborder enfin le sujet détesté.

— Figurez-vous que j'ai quelque chose de très intéressant à vous demander... Une chose très importante et très confidentielle...

Philippe alla reposer sa tasse sur le plateau et dit avec froideur :

— Voyons.

— Voulez-vous venir là ?

Elle s'assit sur un petit "coin" d'angle et prit le tricot pour les poupons qui occupait d'ordinaire ses doigts. Réconfortée par ce bouclier, elle débuta résolument :

— Me permettez-vous une question ?

— Toutes les questions.

— Que pensez-vous du mariage ?

— Bossuet dit que c'est un grand et auguste sacrement.

— Soyez sérieux... implora Gilberte.

Avec flegme, Philippe observa :

— Je vous ferai respectueusement remarquer que Bossuet passe pour un auteur de tout repos.

Nul sourire n'effleura la bouche enfantine...

— Enfin, que pensez-vous du mariage, en ce qui vous concerne personnellement, puisqu'il faut préciser.

— Je précise que je n'en pense rien du tout. C'est, d'ailleurs, ce qui m'arrive pour des masses de choses. Je l'avoue, sur beaucoup de points j'ai le cerveau indigent.

Avec le courage du désespoir, Gilberte sauta à l'eau :

— Comment, vous n'avez jamais songé à la possibilité de vous marier ?

Mais ici, on ne sait pourquoi, Philippe changea subitement d'intonation.

— Pardon... mais c'est une enquête en règle ?

Déjà décontenancée, elle remarqua :

— Vous m'avez permis toutes les questions...

— Peut-être. Mais je ne me suis engagé à répondre à aucune.

— Laissez-moi au moins achever... demanda madame de Valbré, en reprenant involontairement le ton d'écolière qui lui était habituel avec le docteur.

Cette soumission eut le don d'éclaircir le front brumeux :

— Achevez. Je verrai quel sort je dois faire à votre interrogatoire.

— Si l'on venait vous dire qu'une jeune personne accomplie...

— ...une jeune personne accomplie...

— Oui... et bien serait... serait...

— Une jeune personne accomplie serait.

— Oh ! voyons, aidez-moi... ne soyez pas taquin comme ça !

Et Gilberte cacha son énervement sous un enjouement très mal simulé.

Philippe la regarda un instant se battre avec son tricot, sa laine, son crochet puis

il reprit, angélique :

— Une jeune personne accomplie serait. Nous en étions là. Mais pardon, s'informa-t-il avec sollicitude, est-ce un rébus, un métagramme, ou un logogriphe ? Vous comprenez, il faut que je sache pour pouvoir vous aider.

Alors, tout d'un trait, voyant qu'elle n'en sortirait jamais, Gilberte très grave exposa :

— Eh bien ! voici : Une jeune personne tout à fait charmante deviendrait volontiers madame... enfin, serait aise de connaître votre opinion sur "le grand et auguste sacrement". — C'est tout.

— Ah... tiens... tiens...

— Ça y est. Il est intéressé... nota Gilberte, horrifiée.

Depuis le début de l'entretien, elle s'attendait à voir Philippe dédaigner ce sujet ridicule et voilà qu'il s'y attardait !

— Tiens... tiens, répéta le docteur Fontenoy.

Puis, s'emparant dans une volte-face du rôle d'interrogateur, il demanda péremptoire :

— On vous a chargée expressément de me dire cela ?

— On m'a chargée expressément... Oui, renseigna Gilberte docile, qui aimait cent fois mieux n'avoir qu'à répondre.

— Vous êtes bonne d'avoir accepté la mission.

— Oh ! je ne l'ai pas... commençait-elle avec impétuosité...

Assez adroitement elle tourna l'écueil, et finit :

—... Je ne l'ai pas refusée. Je m'en serais fait un crime !

— Je répète que vous êtes très bonne. Vous connaissez évidemment la personne qui veut bien m'octroyer la grâce d'une attention si flatteuse...

— Je la connais.

— Et... Que me conseillez-vous, ici ?

articula lentement Philippe, les yeux sur son interlocutrice très appliquée à son ouvrage.

L'interlocutrice, pour s'encourager, songea que c'était le moment ou jamais de se montrer fidèle mandataire.

Pour ne pas forfaire à la loyauté de sa promesse, elle allait répondre gravement, — et avec un manque de naturel complet qui eût éclairé à l'instant Philippe sur ce qui se passait en elle...

Mais le démon inusité qui la régissait depuis quelques jours fut le plus fort.

D'un petit air agaçant et délibéré elle dit, en considérant Philippe avec une assurance toute neuve :

— Moi, vous conseiller ? Vous n'y songez pas !... Ce n'est pas mon rôle. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que je serais aux anges d'avoir une réponse encourageante à offrir à madame de Gramber.

— Merci de m'avoir révélé le nom du représentant de la partie adverse, fit froidement Philippe.

— Oh ! cela n'a pas d'importance maintenant, riposta madame de Valbré sans se démonter. Ma tâche est achevée, vous voudrez bien, n'est-ce pas, causer vous-même de tout ceci avec madame de Gramber, puisque vous savez qu'elle est l'ambassadrice.

— Fort bien. J'interrogerai directement notre commune amie.

Légère et calme, Gilberte se leva pour aller fermer une fenêtre, car l'air fraîchissait.

X

Un mois plus tard, sous les platanes vêtues de neuf du cours Mirabeau, le pas rapide du docteur Fontenoy croisa la lente promenade du chanoine de Libergrand. Bréviaire aux doigts, celui-ci savourait la matinée tiède.

— Eh bien ! quand partez-vous ? questionna le chanoine.

Le docteur Fontenoy ferma un peu ses yeux froids, mordit sa lèvre, puis demanda, indifférent :

— Où voulez-vous m'envoyer ?

— J'ai vu hier Chervier... dit seulement le chanoine avec un sourire candide.

— Pour un médecin, c'est un grand défaut d'être bavard.

— Pour un ami, c'en est bien un autre d'être cachottier.

— Comme si l'on pouvait être cachottier avec quelqu'un qui sait toujours tout !

Le chanoine de Libergrand revêtit les traits de l'innocence en danger.

— Moi, je sais tout ?... protesta-t-il.

— Mois oui, et bien avant les intéressés, par surcroît !

— Philippe, dites-moi pourquoi vous refusez la direction de cette mission scientifique ? lança le chanoine subitement grave.

— Mais... parce que les travaux que j'ai entrepris en ce moment, ne peuvent être laissés sans dommage.

— Oui... Et il y a deux ans que vous rêvez de ce séjour à New-York... De ces recherches faites dans des conditions exceptionnelles, opérées de concert avec un groupe de Lumières venues des deux Mondes !... Vous m'avez un jour exposé toute l'importance de cette période d'études, importance humanitaire — le nouveau sérum — importance personnelle : votre réputation scientifique, votre nom...

Le docteur Fontenoy eut un geste vague...

— Et puis, quand l'ami Chervier, le bon Arbitre, l'Aixoïse fidèle aux souvenirs, vous désigne pour ce cycle de trois ou quatre ans de recherches spécialisées, dans une ambiance de choix, vous vous dérobez d'abord, vous refusez nettement ensuite — sous prétexte que vos petits travaux de

savant de province en souffriraient !

— Merci pour les savants de province.

— Railler n'est pas répondre.

— Croyez-vous ?...

Les yeux pétillants du chanoine s'attachaient à l'ironique regard du docteur.

Tous deux se turent un moment. Puis le vieux prêtre conclut :

— Eh bien ! vous savez, mon petit Philippe, on ne peut pas dire plus gentiment aux gens qu'ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Avec une gravité convaincue, le docteur attesta :

— L'intempérance d'une imagination de chanoine m'est un sujet de stupéfaction toujours neuf.

Pour toute réponse le chanoine de Libergrand eut ce sourire bref avec lequel nous avons coutume de quitter le terrain subitement interdit.

Et ils parlèrent d'autre chose tout de suite, avec application et un entrain factice qui ne les trompa ni l'un ni l'autre.

Puis Philippe, très en retard, se hâta vers le dispensaire.

Comme il allait y entrer, il croisa sur la petite place Gilberte de Valbré et mademoiselle de la Régnière qui sortaient pour aller à l'école ménagère.

Berthe pâlit un peu plus.

Le docteur passé, elle demanda :

— Vous ne trouvez pas le docteur Fontenoy plus effrayant que jamais ?

— Dites plus renfrogné. Vous serez dans le vrai.

Gilberte traversait cette période trouble où l'on éprouve le plus grand désir de dire du mal de ce qu'on aime le plus au monde. Cette disposition s'aggravait chez elle de l'agacement que lui causait sa jalousie occulte. Elle sentait toute sa franchise, toute sa spontanéité se fausser.

Rendant compte de sa mission à madame de Gramber, elle — si simplement bon-

ne — avait eu des mots à l'emporte-pièce, des ironies inhabituelles qu'elle s'était reprochés, sans pouvoir s'affirmer qu'elle n'y retomberait pas au premier tournant.

Prise par son projet, la bonne dame n'avait rien vu.

Quinze jours s'étaient passés depuis, et madame de Gramber attendait encore l'occasion de parler elle-même à Philippe, maintenant que le terrain était déblayé.

Malgré sa promesse de venir rechercher un complément d'information, Philippe ne se montrait pas.

Alors, madame de Gramber résolut de faire naître le hasard tant désiré.

Sans gaspillage d'imagination, elle lança des invitations pour le dernier grand dîner de sa saison.

Le jour venu, madame de Valbré, le docteur Fontenoy et mademoiselle de la Régnière seraient parmi les convives.

Madame de Gramber ne se piquait pas de psychologie, ce qui lui conférait immédiatement, sur la moyenne des femmes, une supériorité indéniable. C'était une excellente personne dont le bon sens un peu gros voyait quelque fois très juste.

Elle jugeait Berthe plus belle que scintillante d'esprit. L'atmosphère d'un dîner n'était pas l'idéal de ce qu'il fallait pour faire valoir les qualités modestes de cette nature effacée. Non sans raison, l'hôtesse pensa que le docteur Fontenoy aurait plus de plaisir à voir mademoiselle de la Régnière qu'à l'entendre. Celle-ci fut donc placée en face de lui, tandis qu'à côté du docteur madame de Valbré s'asseyait.

Très distrait par tempérament, Philippe Fontenoy était, de plus, toujours aux prises avec une écrasante activité intellectuelle qui l'absorbait sans merci.

Il n'avait donc songé que par éclairs très intermittents aux ouvertures faites. Une seule chose était demeurée enfoncée

en lui : la rancune tenace d'avoir entendu madame de Valbré émettre la possibilité d'un projet matrimonial à lui dédié.

Il ne possédait plus l'âge et il n'avait jamais eu la nature de ceux qui s'intéressent aux petites intrigues du genre de celle qu'on lui signalait. Trop de choses l'élevaient au-dessus des curiosités.

De plus, il était extrêmement blasé sur les ravages que sa froideur et son allure opéraient fréquemment dans les coeurs féminins.

Bien qu'elles s'en défendent de toutes leurs forces, la plupart des femmes ont des âmes d'esclaves. L'autorité les subjugué. Et elles tendent d'instinct vers la Force. Les maîtres sont rares, et les enfants intuitives que sont les femmes ne s'y trompent pas : docilement elles vont vers eux.

Philippe était aussi peu fat que possible. Mais trop de fois, s'il l'eût permis, on aurait tendu le front à son joug pour qu'il ignorât tout d'un prestige et de succès sentimentaux qui l'avaient invariablement laissé fort calme.

Sans l'immixtion de Gilberte dans le message de madame de Gramber, celui-ci aurait glissé sur son indifférence sans l'égratigner.

Madame de Valbré était persuadée du contraire.

Avec la maladresse touchante des coeurs torturés elle demanda :

— Avez-vous songé à ce que je vous ai dit l'autre jour ?

— Je n'ai fait que ça, répondit immédiatement Philippe, dant la rancune veillait.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à madame de Gramber ? Elle attend cela impatientement, appuya-t-elle, avec l'agrément singulier qui nous pousse à nous meurtrier nous mêmes.

— Je causerai avec elle dès ce soir, s'il

est possible de la monopoliser un instant.

A ce moment, les yeux du docteur tombèrent sur Berthe de la Régnière :

— Votre amie est en beauté, dit-il. Elle a l'air d'un grand camélia blanc.

Gilberte regarda le profil pur, les cheveux opaques, le buste parfait : toute la beauté régulière et calme offerte dans une robe blanche un peu trop somptueuse.

A part elle, Berthe lui parut d'une perfection indiscutable et ennuyeuse de statue ou de fleur artificielle.

Mais elle affirma seulement :

— Berthe est très jolie, toujours. Et puis, tout de suite, elle ajouta avec une angoisse cachée : — Est-ce que vous le découvrez ?

— J'en crois que je n'ai jamais eu l'idée de regarder mademoiselle de la Régnière avant ce soir ! confia-t-il dans une subite détente de gaieté.

Gilberte fut si stupéfaite qu'elle leva brusquement vers son compagnon ses larges yeux d'enfant ingénu. Plus forte que toute sa volonté, une envie d'entendre répéter les mots bienheureux lui fit demander :

— Qu'est-ce que vous dites ?

L'anxiété vibrait si clairement dans cette voix, que le docteur redevenu sévère questionna sans répondre :

— Qu'avez-vous donc ? Vous êtes toute pâle.

— Je suis contente. Je m'amuse tant ce soir ! expliqua Gilberte sans la moindre clarté.

Le docteur Fontenoy détestait ce qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais pas si vous vous amusez, mais je sais que vous êtes pâle et incompréhensible ! affirma-t-il nettement.

Avec un éclair de malice, madame de Valbrébaissa modestement la tête vers son assiette et ne répondit rien.

Philippe était à cent lieues d'imaginer

que mademoiselle de la Régnière représentait l'héroïne de madame de Gramber. Son indifférence était véridique : jamais il n'avait remarqué Berthe.

Sa jalousie imaginative dissipée pour un instant, Gilberte redevenait elle-même. Simple, gaie, d'une gaieté fraîche et primesautière dont l'arôme lui appartenait pleinement.

Jamais, ou presque jamais le docteur ne se départissait de son ironique froideur, de cette raideur singulière qui le rendait si redoutable. Au fond de lui, il s'amusait extrêmement de l'entrain de Gilberte. Sur sa gravité, cet entrain agissait à la manière d'un parfum agreste sur l'organisme : il le détendait.

Mais Philippe était un orgueilleux et un muet. Il restait de la race de ceux qui ne se livrent à rien ni à personne. Il était de ceux aussi, qui dans l'ordre moral ou matériel rougiraient de subir par instant une emprise, ou de céder parfois à une influence. Caractères étranges, natures incompréhensibles qui demeurent en perpétuelle défense contre eux-mêmes et contre autrui — peut-être parce qu'ils sentent mieux que quiconque le point vulnérable du roc...

Le café servi dans la serre qui prolongeait l'enfilade des trois salons majestueux et soporifiques, madame de Gramber bloqua le docteur Fontenoy au coin d'un palmier, et dit avec mystère et sentiment :

— Eh bien...

Les beaux sourcils nets de Philippe Fontenoy se haussèrent. Il répéta dans une interrogation :

— Je suis très heureuse de votre conversion.

Tel l'écho fidèle, Philippe reedit encore avec l'écent de la plus totale incompréhension :

— Ma conversion...

— Oui... voyons, ne faites pas l'éton-

né... Madame de Valbré m'a servi d'interprète... Vous n'êtes pas intraitable... Le mariage ne vous éloigne pas sans remède... Et j'en suis si contente ! Ces jalons indispensables plantés, je peux, n'est-ce pas, m'aventurer sans crainte ?...

Un vague acquiescement de Philippe, et madame de Gramber demanda impétueusement :

— Vous n'êtes pas intrigué par l'héroïne ?

— Pardon, chère madame, l'héroïne de quoi ?

— Voyons, docteur, vénérez mes cheveux blancs et ne me faites pas poser, se récria madame de Gramber qui était susceptible d'énergie à l'occasion. Vous savez bien qu'il y a, de par le monde, une enfant charmante dont le coeur sensible...

— Oh ! madame, je vous en prie... interrompit Philippe en souriant... j'ai le sens très net du ridicule et la situation que vous esquissez le maltraite cruellement.

— C'est peut-être le monde renversé, j'en conviens. Mais entre nous, mon bon Philippe, vous n'êtes pas un homme comme tout le monde, n'est-ce pas ? Vous êtes un de ces Jupiter inaccessibles qui ne quittez jamais votre Olympe... Alors, que voulez-vous, il faut bien que les pauvres petites mortelles y mettent un peu du leur, et qu'elles aillent vous y quérir !

— La mythologie est une science bien originale, émit Philippe paisible et dubitatif.

— Oh ! si la mythologie seule était originale !...

— Chère madame, ne vous impatientez pas, je vous en conjure respectueusement. Croyez que vos révélations me passionnent. C'est une élémentaire pudeur qui m'empêchaient de vous l'avouer.

— Vous savez, Philippe, je déteste qu'on se moque de moi. Mais vous êtes un

terrible garçon—et aussi un honnête homme capable de garder un secret... Je consens donc à poursuivre. A condition que vous me disiez la vérité.

— Madame, j'y suis entièrement prêt.

— Eh bien ! comment trouvez-vous Berthe de la Régnière ?...

Avec une intonation d'involontaire pitié, il demanda :

— Comment, c'est elle ?

— La trouvez-vous jolie ?

— C'est un camélia blanc.

— Ah ! je savais bien !... Ah ! que je suis contente !

Il allait ajouter :

— Seulement le camélia est la seule fleur au monde qui ne me dise absolument rien !

Mais à cette minute précise, un importun vint arracher madame de Gramber à la ferveur de son apostolat.

Désireuse de ne pas laisser s'évaporer le parfum qu'elle venait de dépenser, elle quitta Philippe sur ces mots :

— Je vais vous envoyer madame de Valbré.

Deux minutes plus tard Gilberte s'approchait :

— Madame de Gramber m'intime l'ordre de la remplacer. Dites-moi ce que je dois faire ?

— Achever le panégyrique de mademoiselle de la Régnière.

Des chut énergiques retentirent.

— Tiens, voilà justement le camélia de madame de Gramber qui va chanter.

Tout de suite Gilberte déclara :

— Alors, ma tâche s'achève d'elle-même.

Et souple, elle se faufila parmi les groupes où le docteur Fontenoy la perdit de vue.

Comme une femme vibrante, l'impassible Philippe adorait la musique avec honte. Celle-ci le prenait aux moelles, lui pinçait le coeur, grisait son cerveau. C'était

l'intoxication rapide et totale à condition que la drogue en valût la peine .

La voix de Berthe de la Régnière ne représentait pas un poison de tout premier ordre, mais elle suffisait cependant à entr'ouvrir les portes du Rêve. D'autant que sa culture artistique très sûrement dirigée, lui faisait choisir des fragments sobres et merveilleux.

Le chant de Berthe, ce soir-là, devint la musique de scène du poème mystérieux qui s'ébauchait dans le coeur de Philippe. Il arriva que l'harmonie de cet accompagnement s'adaptait précisément au drame intime dont le docteur Fontenoy, les yeux au loin, ruminait le prologue...

... Comme il se réveillait, il aperçut le joyeux André Nougères qui venait vers lui :

— Bonjour, docteur... Comment va ? Pourriez-vous me dire où se cache madame de Valbré, je ne l'ai pas encore aperçue... Je viens pour le tour de valse de cette bonne madame de Gramber, et je voudrais voir madame de Valbré m'octroyer le plus de numéros possible.

Déjà hérissé, Philippe eut un geste d'ignorance.

Il se décida à serrer la main du proluxe garçon qui poursuivait :

— Imaginez-vous que je n'ai pas revu madame de Valbré depuis mon retour d'Angleterre !

Les yeux froids de Philippe clignèrent :

— Vous arrivez d'Angleterre ? demanda-t-il avec un intérêt subit.

— Oui, je suis rentré hier. Ma soeur m'envoie en ambassade auprès de son amie. Rien n'arrache plus madame de Valbré à sa bonne ville d'Aix ! Elle n'est pas venue à Marseille depuis des siècles...

Soudainement aimable, le docteur prit le bras d'André.

— Mais certainement... nous allons nous mettre en quête de madame de Valbré !

Je suis comme vous. Je trouve qu'elle oublie Marseille. Croyez-moi, exposez-lui avec énergie les doléances de ses amis.

Comme ils atteignaient enfin Gilberte, le docteur annonça d'un ton engageant :

— Je vous amène monsieur Nougères, madame. En Angleterre depuis deux mois, sa première visite est pour les Aixois !...

... Puis magnanime, il s'éloigna après un beau salut.

XI

A quelque temps de là, la Soeur du Dispensaire dit à Gilberte :

— Une triste nouvelle... Mademoiselle de la Régnière est très souffrante !

Au nom de Berthe, la jeune femme pâlisait toujours un peu maintenant.

— Très souffrante, ma Soeur, que me dites-vous là ? Je la croyais seulement fort enrhumée.

— Oui... Il s'agissait, au début, d'un simple refroidissement. Actuellement le poumon droit est pris : c'est une congestion très inquiétante.

— Qui soigne Berthe ? — Mon oncle est absent et le docteur Fontenoy aussi.

Soeur Lucie prononça un nom. Madame de Valbré soupira :

— Quel dommage que mon oncle soit précisément si loin pour toute la semaine ! Ni lui, ni le docteur Fontenoy ne reviendront avant une huitaine de jours.

— Prions... conclut Soeur Lucie.

Chez la Régnière c'était l'affolement.

Très vite les forces déclinaient dans le frère organisme.

L'heure vint où les parents terrifiés réclamèrent à grands cris le secours du docteur d'Arbarin et du docteur Fontenoy.

— "Il faut qu'ils reviennent, qu'ils quittent tout... Suppliez madame de Valbré d'obtenir leur retour"... imploraient

monsieur et madame de la Régnière.

Madame de Gramber servait de truchement entre Gilberte et cet entêtement incoercible de l'effroi qui se rattache au difficile, comme au seul salut.

En vain objectait-on que la présence de deux grands praticiens venus de Marseille, achevait de réaliser le maximum de garanties humaines, rien ne triomphait de l'obstination désolée.

... Gilberte venait de télégraphier...
L'avis de retour des deux médecins lui arrivait...

Le soir de mai était écrasant de douleur, de parfums, de beauté.

Toute seule dans la grande maison silencieuse, la jeune femme assise dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur le jardin, songeait.

Le dîner de madame de Gramber datait de quinze jours à peine.

La tige du frêle camélia était presque brisée !

Avec l'horreur qu'elle aurait eue en apercevant sur elle une bête immonde, Gilberte entrevit soudain dans son coeur une affreuse joie, tapie dans l'un de ces replis inquiétants, dont nous ignorons les ténébreuses profondeurs.

— Oh ! mon Dieu... est-il possible que je sois vraiment si mauvaise !... gémit-elle tout bas en joignant les mains.

... L'angoisse de ce combat entre la jalousie, fille de l'humaine passion, et le dégoût de cette jalousie fut si douloureuse que le front de Gilberte devint moite.

— Comme c'est dur d'avoir honte de soi-même... murmura-t-elle.

Elle se leva enfin, fit de la lumière et vint à sa table.

D'un jet elle écrivit :

“Mon Père, je ne sais pas ce qui se passe en moi, mon coeur me fait horreur...

“Berthe de la Régnière meurt peut-être en ce moment, et je ne peux pas en être affligée.

“Je sens que si j'apprenais sa mort je ne pourrais pas m'empêcher d'être allégée...

“Vous ne comprendrez rien à cette monstrueuse chose. Pourquoi ne vous ai-je pas parlé de tout ceci plus tôt ? Vous m'auriez gardée de moi-même.

“Maintenant il est bien tard...

“Je vais tout vous dire :

“Le docteur Fontenoy...”

... Des voix résonnèrent dans le vestibule. Gilberte se précipita au devant de son oncle. Avec une ivresse secrète, madame de Valbré vit qu'il était seul.

— Le docteur Fontenoy n'est pas là ?.. demanda-t-elle...

— Non, il était indispensable là-bas. Et puis, il a fait de l'humilité. Il a prétendu que, moi ici, sa présence ne servirait à rien.

Une vague d'allégresse noya le coeur de Gilberte. Ce coeur qu'il lui semblait sentir en elle comme une chose brûlante, lourde et tout à coup étrangère.

— Philippe n'était pas revenu pour essayer de sauver le grand camélia !

Madame de Valbré s'aperçut qu'elle pourrait désormais prier pour la guérison de Berthe.

Avant, elle n'avait pas osé.

Elle aurait cru s'enfoncer dans une sacrilège hypocrisie...

Très vite, l'arrivant s'en fut vers ceux dont il demeurait l'unique espoir terrestre.

Seule de nouveau, devant le saphir profond qu'était maintenant la nuit printanière, Gilberte pour la première fois de sa vie eut la sensation véritable de l'humilité... Elle comprit que les meilleurs d'entre nous, les plus nobles, les plus hauts, ne peuvent jamais, sans folie nourrir le

moindre orgueil d'eux-mêmes. Nulle confiance non plus...

Alors, très humblement elle pria. Elle pria pour que fût effacé de son âme le détestable allègement de tantôt. Pour avoir la force aussi, la force d'être plus forte que l'amour, le redoutable amour.

Berthe de la Régnière ne mourut pas.

La jeunesse et ses ressources, classiques mais véridiques, triomphèrent une fois de plus.

Quelques semaines plus tard, la jeune fille partait pour de longs mois de villégiature tonifiante, vers les sommets guérisseurs de tous maux.

A la gare, ce jour-là, plusieurs personnes venaient dire adieu à la convalescente.

Dans un obscur besoin d'expiation, madame de Valbré était là aussi, mais avec la confusion de se sentir dépourvue de tout mérite puisque Berthe s'éloignait pour longtemps !

Gilberte essayait de deviner si celle-ci s'attristait de ce départ obligatoire...

Si la pensée du docteur Fontenoy n'assombrissait pas la joie de cette résurrection ?

Mais absorbée par la satisfaction un peu animale de revivre, Berthe de la Régnière ne semblait laisser derrière elle rien qui lui tint au coeur.

Les préoccupations antérieures à la crise qui avait failli l'emporter étaient momentanément abolies. On le lisait clairement dans ses yeux.

Elle offrait ce je ne sais quoi de pleinement satisfait qu'apporte à certaines natures passives le renouveau physique succédant aux graves maladies.

... Un soulagement définitif soulevait Gilberte en sortant de la gare...

L'après-midi était étouffant. Les pavés hargneux de la petite ville réverbéraient une chaleur de four. Tout sentait la poussière. Et Gilberte, le nez au vent et l'air heureux, s'en allait légère, en levant vers le cobalt implacable du ciel des regards attendris :

Berthe partait, était partie !...

La jeune femme était si contente, qu'elle le voulut tout de suite être très bonne.

Malgré la chaleur, elle s'achemina vers un faubourg lointain afin de voir l'une de ses protégées dont l'état de santé l'inquiétait.

Elle baignait dans cette disposition rare et particulière où l'on se sent assez de joie intérieure pour affronter toutes les choses ennuyeuses et lourdes.

La malade n'allait pas bien. Une plaie qu'elle avait à la jambe prenait une vilaine tournure. Et Gilberte vit que la pauvre créature, terrifiée, souffrait le double martyre de la torture physique et de la peur irraisonnée.

— Il faudrait que le docteur Fontenoy vit cela le plus tôt possible, songea Gilberte en reprenant la longue rue populeuse grouillante d'enfants et de camisoles qui s'immobilisaient pour considérer la jeune femme, si élégante dans son très sobre tailleur de toile.

Elle fit un détour pour passer devant le pavillon entre cour et jardin qu'habitait le docteur Fontenoy aux environs de Saint-Sauveur. Elle laisserait un mot sur le livre d'antichambre sans chercher à le voir.

Jamais encore madame de Valbré n'était allée plus loin que cette antichambre, et cependant, les nombreuses oeuvres dont elle s'occupait avaient souvent nécessité des démarches de ce genre. Malgré son envie enfantine de connaître le cabinet du docteur Fontenoy, elle n'avait rien fait pour y pénétrer.

Un peu pâle du seul fait d'être dans la maison de Philippe, elle demanda au domestique :

— Le docteur n'est pas là, n'est-ce pas ?

— Non madame monsieur est sorti depuis longtemps déjà.

— Voulez-vous me donner de quoi écrire.

— Madame trouvera tout ce qu'il faut sur cette table. A moins que madame ne préfère entrer dans le cabinet de monsieur ? proposa le domestique qui connaissait bien madame de Valbré.

Héroïquement, elle renonça à voir le décor où travaillait le docteur Fontenoy : sa table à écrire, son encrier, les mille bibelots familiers qui enferment en eux une part, si obscure mais si certaine, de la personnalité de leur détenteur !

— Non, je vais écrire ici.

La tentation était jugulée ! Très fière d'elle-même, Gilberte s'en allait le coeur léger, lorsqu'elle faillit se heurter au seigneur du logis : il ouvrait extérieurement la porte cochère qu'elle se préparait à franchir.

— Je venais pour vous laisser le nom et l'adresse d'une pauvre femme malade, expliqua-t-elle, vous seriez très bon d'y aller ce soir. Elle souffre beaucoup. La Soeur et moi nous y perdons notre latin.

Voyant son maître, le domestique était rentré.

Philippe dit :

— Bien, je vais y aller. Entrez quelques instants voulez-vous.

Sur ces paroles de prière polie, il y avait le singulier ton d'autorité habituel.

L'instinct de Gilberte était maintenant de se dérober à ce qu'elle souhaitait le plus, dès qu'il s'agissait de Philippe.

— Je suis très pressée. Je voudrais bien m'en aller, objecta-t-elle.

Sans paraître entendre sa protestation, le docteur entra, referma tranquillement la

porte et dit avec un naturel absolu, en la précédant :

— Prenez garde, il y a une marche.

Sans trop savoir comment, la visiteuse se trouva dans le cabinet du docteur, sombre, somptueux, oppressant. Très assorti à son propriétaire.

Elle n'eut pas le loisir d'examiner le cadre réel pour le comparer à celui de son imagination. Philippe, bref, demandait :

— Expliquez-moi donc une énigme : comment avez-vous fait pour tant vous amuser dernièrement à Marseille avec le jeune André, puisqu'il était en Angleterre pendant ce temps-là ?...

Restée debout, Gilberte regarda le noeud de son ombrelle.

— Vous me forcez à venir ici pour me dire cela... reprocha-t-elle seulement.

Le docteur, la voix dure, insista :

— Pourquoi devenez-vous mauvaise depuis quelque temps ?... Je ne vous reconnais plus pour rien. Vous êtes changée totalement. Et pas à votre avantage... Croyez-moi !...

Devant toutes ces choses vraies, l'inculcée eut envie de crier :

— Vous avez raison, je suis en train de devenir odieuse...

Mais elle répondit avec une arrogance subite et inconnue :

— Ce n'est pas pour dire, mais vous avez la reconnaissance peu indulgente !

— La reconnaissance...

— Eh bien oui... je vous révèle une fiancée idéale. Voilà comment vous m'en récompensez...

— Il ne vous manquait que de devenir méchante et de ridiculiser votre amie Berthe. C'est complet, remarqua le docteur paisible.

— Berthe n'est pas mon amie !

— Tiens, je vous croyais très amateur de camélias !

Le ton subitement changé où l'amuse-

ment perçait exaspéra Gilberte qui avait mal à une place secrète de son coeur frémissant, dès qu'on nommait Berthe.

— Amateur de camélias ? Moi, jamais de la vie ! lança-t-elle acerbe. Je n'aime que les fleurs intelligentes : celles qui ont l'esprit de sentir bon. Tandis que le camélia et ses pétales de mie de pain !... Ne m'en parlez pas. Vous vous trompez d'adresse...

— Tiens, tiens... mais c'est une découverte inattendue. Alors vraiment vous me déconseilleriez de cultiver le grand camélia de l'autre soir ?...

— Comment donc ! Mais si au contraire, cultivez-le !... Cueillez-le même, puisqu'il penche vers vous. Cette fleur aseptique fera si bien à votre boutonnière !

Piaffante, ironique et plus rose que jamais dans la toile blanche de son tailleur, Gilberte, les mains frémissantes et les yeux brillants, oublia un instant toute sa timidité.

Un long moment passa.

Puis, stupéfiée tout à coup de ce qu'elle avait dit, elle resta là, immobile et soudain muette.

Avec une âpre joie, le docteur Fontenoy, assis derrière son bureau, la tenait sous son regard, domptée, n'osant partir en dépit de l'envie ardente qui la brûlait d'être loin, seule, libérée de cette affreuse conversation.

...Lorsqu'il eut assez savouré le régal un peu cruel de cette minute, Philippe se leva, sourit et assura, très naturel :

— Je suis indigne. Vous êtes pressée. Et je vous retiens. Pardon madame.

XII

Gilberte était jalouse de mademoiselle de la Régnière, ou au moins agacée par elle...

...A cause de cette toute petite certi-

tude, le docteur Fontenoy sentait l'harmonie de ses jours se préciser. Il vivait plus fortement, avec une intensité plus pénétrante, d'une vie subitement colorée et neuve.

Son cerveau, toujours bouillonnant d'idées et de conceptions, percevait des impressions inconnues et puérides. Des détails extérieurs le frappaient, qui ne s'étaient encore jamais révélés à lui.

Gilberte était jalouse...

Penché sur un microscope, le docteur ce matin-là recherchait la présence du bacille typhoïque dans une goutte de sang enlevé au bras d'un de ses malades. La puissance de l'entraînement était telle chez le médecin, qu'un dédoublement inconscient s'opérait en lui.

Tandis que la moitié de son cerveau s'attachait à repérer minutieusement les accidents de structure des bâtonnets, l'"autre", dans une évocation graphique, revoyait la visiteuse, rose dans son tailleur blanc, raillant :

— Je n'aime que les fleurs intelligentes : celles qui sentent bon !

— Oui, oui... elle est jalouse. C'est évident. Cela saute aux yeux, songeait Philippe, en notant l'expression de physionomie de ses bacilles.

Et le deductif impitoyable, continuait :

— "Mais" alors, si elle est jalouse??...

Oui, logiquement ce devrait être "ça"...

"Mais" la logique et les femmes ! Avec elles sait-on jamais !

Allez bâtir un raisonnement sur la mentalité d'un être qui tire sa puissance de son illogisme. Et de son illogisme seul !

Tout ici-bas est déconcertant, conclut-il avec humeur en se levant, énervé.

En émettant cette pauvreté Philippe n'était même pas sincère.

En effet, il venait d'acquiescer la certitu-

de que son bonhomme avait bien la fièvre typhoïde: les bacilles, au moins, se laissaient déchiffrer.

Philippe sortit.

Le monologue intime continua:

—En somme, la jalousie est un sentiment de peau rouge. C'est l'instinct animal de l'exclusivisme. Elle n'implique rien de glorieux pour l'objet de cette jalousie. On la trouve à la base des appétits les moins intellectuels. Le chien qui défend sa pâtée, l'homme que torture la volonté d'être aimé "seul", sont frères devant la nature...

—C'est entendu, répliqua le songeur à ses propres objections de pince-sans-rire. Cela n'empêche pas que cette jalousie, ce besoin de ne pas partager cet égoïsme qui, brusquement, rend féroce les meilleurs et les plus tendres, c'est la pierre de touche de l'amour. On n'a encore rien découvert de plus sûr!

Emporté pour la première fois de sa vie par un courant irrésistible, Philippe raisonnait en sauvage.

La comparaison défraîchie du volcan sous la glace s'adaptait merveilleusement à lui.

Cet impassible, cet ironique demeurerait, en réalité, un être d'ardeur et de passion, comme beaucoup d'impassibles et pas mal d'ironiques.

Seulement, c'était un volontaire, un orgueilleux. Toute sa vie, il s'était gardé du sentiment—de la "sentimentalité", disait-il avec un écoeurément courtois—comme du pire dommage. Son dédain avait fait le reste. Il s'était suggestionné à lui-même qu'il ne serait "jamais" pris, "jamais".

Mais une heure avait sonné.

Et l'amour, le "sentiment", s'était installé sans crier gare dans cet orgueil, dans cette volonté, dans cette glace. Il avait

grandi en sourdine, toujours... Et, lorsqu'il s'était senti assez fort—plus fort que tout—il s'était subitement révélé avec l'arrogance des faibles qui ont leur débilite de jadis à venger, avec la violence, aussi, de toutes les revanches.

—Je suis là... C'est moi!... avait crié l'amour.

Et Philippe, l'altier Philippe, baissa le front, dompté.

La première fois qu'il éprouva sa défaite... lorsqu'il comprit que désormais l'intérêt de ses jours, la saveur, le goût aigu et renouvelé, ce n'était plus la fièvre et noble intellectualité... Lorsqu'il perçut que n'importe quelle joie superbe de découverte ou de poursuite scientifiques ne compenserait plus cette puérité: "ne pas voir Gilberte de toute une semaine", ce jour-là Philippe s'humilia devant lui-même. Il s'humilia rageusement, comme devant une tare invouable de son organisme sain et magnifique.

Plus tard, le mal aggravé, lorsqu'il vit que malgré toute sa volonté, toute son énergie, il ne restait plus le maître de son équilibre intime, qu'il ne commandait plus à ses nerfs qu'en apparence; lorsqu'il fut forcé d'admettre qu'il lui était aussi impossible d'être gai, loin de Gilberte, que d'immobiliser les battements de son pouls; lorsqu'il ne fut plus en son pouvoir d'endiguer l'ivresse enfantine, inepte et merveilleuse qui le soulevait pour avoir entrevu la silhouette gracile et les yeux candides... Alors Philippe avec amertume se méprisa tout à fait.

Il tentait de s'étudier curieusement comme un cas. Contre lui, une sorte de puissance occulte était déchaînée; en face d'elle, il ne pouvait rien.

Alors, il haussait les épaules indigné contre lui-même et contre Gilberte, perturbatrice innocente.

Gilberte... aimer Gilberte, la créature la moins faite pour s'appareiller à sa force, à sa gravité... Gilberte, frêle de corps et d'âme, dont l'intelligence, la décision, toutes les qualités s'enveloppaient d'une puérile jeunesse qui l'avait plus d'une fois agacé... Gilberte!...

Rien qu'à dire ce nom, ses mains s'enflévrèrent... Gilberte...

—Bonjour, docteur. Est-ce que je peux vous dire un mot?

Au coin de la place des Prêcheurs, madame de Valbré l'arrêtait.

Tiré de son rêve, il répondit:

—Je suis à vos ordres, madame.

Sur la place embrasée par l'implacable midi d'août, Gilberte, nimbée d'une grande ombrelle rose, rafraîchissait le regard.

Réfugiés dans une marge d'ombre, elle expliqua:

—Docteur, s'il vous plaît, je voudrais bien aller à la campagne la semaine prochaine, et je désirerais savoir si pour le Dispensaire...

Le ton immédiatement cassant, Philippe interrompit:

—A la campagne... Pourquoi faire?

—Pour surveiller un peu "La Grande Mirabelle" qui est toute seule depuis si longtemps. Mon oncle me le demande. Il aime beaucoup sa propriété et il n'y va jamais, faute de temps. Je ne peux pas lui refuser cela, faute de temps. Je ne peux pas lui refuser cela, surtout en cette saison où Aix ressemble à une poêle à frire...

—...Posée sur le feu. Vous oubliez de poser votre poêle sur le feu, acheva le docteur, calme. Soignez vos comparaisons, vous ne les terminez jamais.—Oui, je comprends, au fait, la campagne vous fera du bien. J'oubliais que nous sommes en été. Seulement comme gaieté...

—Oh! mais si, hélas!... Au contraire,

Mirabelle sera follement gai. Il y a là-bas des quantités de voisins inhabituels.

—Qui donc?

—Les Marignan, les Darion, et puis les Ambriannes.

—Ceux de Marseille?

—Oui, Cécile d'Ambriannes et son mari.

Ils sont pris d'une tendresse subite pour celle de leurs propriétés qui touche Mirabelle. Cette année ils y passent deux mois entiers.

Philippe revit André Nougères et l'énigme éternelle du mensonge de Gilberte.

—Enfin, ce sera exquis... stigmatisa-t-il.

—Oh! non, pas exquis: bruyant, rectifia madame de Valbré. Sauf les Ambriannes que j'aime bien, la présence de ces foules inaccoutumées me navre. Ce que j'adore dans Mirabelle, c'est sa solitude,—et son nom: "Mi-ra-belle", répéta-t-elle en caressant les syllabes. Il n'y a que le midi pour trouver des noms pareils!... Délicieux... savoureux...

—Savoureux!... Vous pensez immédiatement à une prune, coupa-t-il bougon. Vous la voyez jaune, parfumée, odorante, etc., etc. Eh bien, détrompez-vous, vous en êtes pour vos frais de saveur. "Mira-Belle=Belle-Vue". C'est la même origine que le "mira-d'or" espagnol. Abandonnez vos prunes. Croyez-moi.

Gilberte s'amusait.

Le docteur cassa son rire.

—Je ne veux pas vous retenir indéfiniment dans ce Sahara. Je vous annonce seulement une nouvelle... Très confidentielle encore...

Tout de suite blême, Gilberte le regarda:

—Il se peut que je sois obligé de quitter Aix... fit-il d'un ton détaché.

—Quitter Aix... reedit-elle dans un souffle, sans songer une minute à dissimuler

sa stupeur.

—Oui... quitter Aix.

—Pour... pour longtemps?

—Quatre ou cinq ans... Une mission en Amérique. Est-ce que je ne vous en avais pas dit un mot jadis?

La bouche de Gilberte, toute blanche, trembla.

Et, quoi qu'elle fit pour les retenir, deux grosses larmes jaillies trop brusquement roulèrent sur sa robe rose...

Devant cette douleur si limpide, si évidente, Philippe eut honte de lui-même, de sa barbarie.

Mais déjà Gilberte murmurait:

—Excusez-moi, je suis très peu raisonnable... Mais j'ai tant de peine, si vous saviez... Laissez-moi vite rentrer, vous serez très bon. Il faut que je sois un peu seule pour m'habituer...

Et tournant le coin de la rue, la petite forme rose disparut tout à coup.

Le docteur Fontenoy passa le reste de la journée dans une exaltation muette qu'il voila sous un doublement de calme et d'impénétrabilité.

Ceux qui le virent, ce jour-là, se demandèrent curieusement ce qui absorbait à ce degré le savant? Quelle recherche ambitieuse? Quel souci titanesque?

...Et, au fond de lui, comme le premier adolescent venu, Philippe se grisait de sa joie: cette joie dure et violente du vainqueur à l'instant où il devient assuré de la capture...

Gilberte l'aimait... L'aimait à ce point que deux mots, tombés de sa bouche à lui, suffisaient à déchirer son coeur... Maintenant encore elle souffrait, elle pleurait à cause de lui...

Dévorées du mal de l'abnégation, certaines âmes ne mettent rien au-dessus de la volupté de souffrir pour ce qu'elles ai-

ment. D'autres âmes,—âmes de domination et de conquête—trouvent cette volupté dans la révélation de leur emprise, parmi les larmes et la douleur.

Et pourtant! Philippe était un bon, un noble, un dévoué. Mais il "aimait!"... La férocité de l'amour masculin habitait en lui. Et contre cette férocité-là, il n'est plus de bonté, plus de noblesse, plus de dévouement... Par les larmes versées pour lui, il sentait Gilberte devenir enfin sienne. Et l'exclusivisme de sa nature se juxtaposant à la sauvagerie de l'amour, il dégustait avec une fine et ardente cruauté la certitude de sa puissance.

Le docteur Fontenoy travailla une partie de la nuit. La joie miraculeuse qui gonflait son coeur décuplait ses autres facultés. Jamais il ne s'était senti plus maître de son cerveau. Ce n'était pas chez lui l'ivresse légère et éphémère du poète qui monte et s'évapore comme une fumée. C'était l'impulsion plus ferme, le rythme plus accéléré imprimé à un mécanisme solide et qui tenait la vitesse.

Organisé d'admirable façon pour le labeur et pour l'action, Philippe faisait du travail avec son bonheur comme d'autres traduisent ce bonheur en poèmes—ou en folies.

...Avant de quitter son cabinet, il atira à lui une grande feuille, et de la petite écriture solide où l'orgueil et la volonté se lisait, il écrivit:

"Madame,

"Oubliez, je vous prie, ma confiance de ce matin. Prématurée, elle n'aura jamais de suite. Réflexion faite, il est très impossible que je songe à quitter Aix. Je sais que vous êtes la discrétion même: de ceci vous ne direz donc pas un mot à quiconque, n'est-ce pas?

"Très respectueusement vôtre,

"Philippe Fontenoy."

XIII

Août brûlait. Gilberte était partie pour La Grande Mirabelle à trois heures d'Aix, dans une oasis de verdure et de fraîcheur comme il en subsiste quelques-unes dans cette ardente Provence, aride, aromatique et si variée d'aspect sous son apparente monotonie.

Un congrès de chirurgie appelait Philippe en Belgique. Mais il ne pouvait se résoudre à partir. Depuis quinze jours il ne faisait rien qui vaille.

Si le bonheur exalte les forces intellectuelles comme les autres, l'ennui déprime et stérilise.

Philippe avait épuisé le suc de sa joie, la certitude d'être aimé ne lui suffisait plus. Il se blasait sur cet enchantement, comme on se blase sur tous les enchantements humains. Tant qu'il demeurera ici-bas, notre coeur immense et misérable ne connaîtra pas le repos. Philippe, ingrat envers cette ivresse qu'il avait tant appelée, commençait à se dire: "A quoi bon!"

A quoi bon l'amour, puisque Gilberte, la femme d'un autre devant Dieu, ne serait jamais, jamais la sienne.

Gilberte la femme d'un autre...

La vérité ne s'était pas encore imposée à lui avec cette implacabilité.

Un peu plus libre, un peu plus seule, Gilberte était la femme d'un autre... Sans doute cet autre s'affirmait indigne et méprisable. De lui, Gilberte s'isolait de corps et d'âme pour la vie: Il était "remarié!"...

Sans doute...

Néanmoins, rien ne libérait la captive. La mort seule avait le pouvoir de rompre la chaîne. Gilberte restait prisonnière, elle, en dépit de la félonie d'autrui.

Philippe était catholique jusqu'aux moelles. Malgré la tempête de passion qui

menaçait de bouleverser l'équilibre de sa vie, nulle tentation ne lui venait de se révolter contre l'Obstacle sacré dressé entre lui et le bonheur.

Ce qui le torturait subitement, c'était la vision nette de cet obstacle: pour la première fois, celui-ci sortait du recul où il se voilait, jusque-là, d'ombre et d'oubli.

Pour la première fois, Philippe approchait tout près du bloc de granit majestueux et intangible que représentait le pacte conjugal à ses yeux de chrétien... Et, à côté de ce granit immuable, les mots: "bonheur, amour", se rapetissaient tout à coup. Ils s'effaçaient falots, minuscules, éphémères, au point que Philippe, devant ce contraste, demeurait écrasé.

Madame de Valbré était si jeune d'aspect, si candidement gaie et calme, qu'on en oubliait l'irréparable infortune qui saccageait sa vie et gâchait sa jeunesse.

Evidemment le docteur Fontenoy s'était souvent rappelé le passé de Gilberte, mais à l'aide d'un de ces souvenirs latents et inoffensifs qui n'ont rien d'immédiat ni de tragique.

L'amour! L'amour impérieux et perturbateur entraînait en scène, et tout changeait.

Gilberte l'aimait!... A quoi bon... Folie... Folie d'avoir recherché passionnément cette certitude... Elle ne serait jamais, jamais sa femme. Elle resterait devant Dieu et devant les hommes, pour le temps et pour l'éternité, la femme de l'autre... De ce misérable inconnu, dont la pensée commençait à allumer dans les veines de Philippe le feu incoercible de la haine.

.

Dans un élan de volonté, Philippe s'imposa de ne pas chercher à revoir madame de Valbré pendant les deux ou trois semaines de son séjour à La Grande Mira-

belle.

Il sentait, en effet, naître en lui toutes les ardeurs inquiétantes de l'amour. Le frémissement de son coeur qui venait de buter contre l'Obstacle, l'effrayait. Il fallait enrayer le mal, ou du moins tenter de le circonscrire.

Cette victoire sur lui-même le tonifierait, lui donnerait le temps, aussi, de reconquérir l'apparence du calme.

Il se déroba à la tentation tenace de venir s'abattre un bel après-midi—auto pantelant et blanc de poudre—au milieu des pelouses de Mirabelle. Cela pour enivrer ses yeux de la forme gracile qui s'évoquait perpétuellement devant lui. Pour constater, aussi, "de visu", comment Gilberte employait les loisirs de sa villégiature et quel rôle les Ambrienne et l'agaçant André tenaient dans sa vie.

Certes Philippe connaissait l'âme transparente de Gilberte: c'était la couleur d'eau bleue de cette âme qui l'avait conquis sans retour. Mais, bien qu'étayée de confiance et d'estime, toute passion terrestre n'en demeure pas moins entachée de mille scories imperceptibles et vilaines.

Toute l'énergie de Philippe ne lui octroya pourtant pas l'héroïsme de refuser un prétexte, offert par le hasard, de ne pas aller à Liège. Sautant sur ce prétexte, il se fit excuser au congrès et demeura à Aix. Aix plus muet, plus stupéfié que jamais sous la chaleur.

Absorbé maintenant par un travail opiniâtre, il se révoltait néanmoins contre lui-même, parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de compter les jours, ni de maudire l'absence, l'amour—et la Volonté.

Pendant ce temps, Gilberte pâlisait de mélancolie dans la fraîcheur de la Mirabelle, malgré l'enchantement de la campagne qu'elle aimait avec une ardeur contemplative, en dépit aussi d'une bande

d'amis agités qui l'entraînaient sans merci dans le sillage de leur bruit.

... "Le docteur Fontenoy": mots lumineux, fixés dans le mystère de son cerveau comme un de ces astres d'or dans l'azur sombre du firmament!

... Apportée par le billet singulier, la folle joie succédant à la terreur de voir Philippe s'éloigner!...

Souvenirs de ces derniers temps revécus, médités, savourés... Pensées!... Souvenirs! Joyaux qu'on retourne délicatement mille et mille fois pour en revoir par le menu tous les aspects... Bonbons exquis qu'on déguste indéfiniment, et qu'on goûte à nouveau chaque fois qu'on les remue dans la bouche...

"L'éloignement de Philippe": Décoloration des couchants et des midis. Amertume lourde et latente. Douleur subite, acérée et traîtresse qui traversait par rappels, son coeur...

"Le docteur Fontenoy..." Jamais Gilberte n'aurait dit "Philippe" avec elle-même... Bien qu'elle se sentit de jour en jour devenir sa chose, enveloppée, gagnée par sa personnalité impérieuse et magnifique, il restait pour elle "le docteur Fontenoy", le grand ami terrible qu'elle redoutait.

Elle trépassait d'envie d'écrire au docteur, de saisir n'importe quel motif futile de renseignement ou de lecture, afin de revoir l'écriture solide dont elle connaissait par le détail l'anatomie pour avoir si souvent relu les billets brefs de Philippe.

Sa timidité fut la plus forte. Le temps coula nonchalant et engourdi, sans que nul fil tangible, si ténu fût-il, vînt rattacher l'un à l'autre ces deux êtres que l'éloignement torturait également, bien que de façon diverse.

Il n'est pas deux modes semblables de souffrir, parce qu'il n'est pas deux âmes, ici-bas, qui s'appareillent complètement. La solitude est la loi inéluctable. Et l'amour, n'en libère pas.

—Gilberte? Le docteur Fontenoy, n'est-ce pas?

Occupée à copier de la musique avec une attention d'écolière qui lui faisait tirer un peu la langue, madame de Valbré répéta d'un ton sincèrement incompréhensif:

—Le docteur Fontenoy?... Cécile?...

—Eh bien oui, je l'invite, n'est-ce pas?

—A quoi?

—Mais à notre fête! Voyons, Gilberte, où es-tu?

—Je suis ici, Cécile, je te copie ta musique, ce qui m'ennuie même cruellement. Seulement je t'obéis parce que tu me tyrannises.

—Tu es là, tu me copies ma musique. Mais je voudrais bien savoir où court ton esprit pendant ce temps-là!

Grasse, blonde et blanche, Cécile d'Ambrienne se mit à rire.

Dans le pavillon où s'élaboraient les mille et un préparatifs d'une soirée de tableaux vivants qui passionnait toute la colonie, les deux jeunes femmes devaient.

Par la fenêtre, Paul d'Ambrienne, le seigneur inoffensif de Cécile, décréta:

—Mais vous êtes insensées d'hésiter! Bien sûr, il faut inviter Fontenoy. Qu'est-ce qu'il dirait, voyons!

—C'est vrai, approuva Cécile. Et puis, en somme, s'il est banquise, en revanche il est extrêmement décoratif, le docteur Fontenoy! Il meuble, il intimide. A lui seul il a toutes les qualités d'un public. C'est si exquis d'être terrifié!

—Les femmes ont des instincts inouïs,

observa Paul.—A part ça, c'est vrai: le docteur Fontenoy à lui tout seul est un public. Et nous finirons par en manquer! Vous verrez ça. Tout le monde a voulu être des tableaux, alors il ne restera bientôt plus personne pour regarder. Sauf ce détail, ce sera délicieux.

—Je vous prévient honnêtement que vous perdez votre temps en invitant le docteur Fontenoy, renseigna Gilberte sans cesser de compter ses lignes: il ne viendra pas.

—Non, vrai, tu crois?

—Il a horreur des petites fêtes de ce genre. Jamais il ne se dérangera pour voir Eliacin donner le cauchemar à Athalie, ou "pour aller à Sémiramis" comme dit monsieur Nougères. Vous pouvez être sûrs.

—Ecoute, Gilberte, sois gentille, écris-lui. Je meurs d'envie qu'il vienne... Ça fera mourir de désespoir les Doney, qui n'ont jamais pu l'avoir. Il fait tout ce que tu veux, il viendra.

—Le docteur Fontenoy ne fait pas ce que je veux. Ni ce que veut personne, d'ailleurs. Il fait ce qui lui plaît: un point, c'est tout.

—Tu ne veux pas lui écrire...

—Si, je veux bien lui écrire tout de même, si ça te fait plaisir. Je t'ai seulement prévenue pour t'éviter une déception!

XIV

La nuit immobile, tiède, lourde de tous les parfums de l'été finissant, oppressait un peu, comme ce qui est trop doux et trop poignant.

Cette atmosphère s'accordait avec l'émotion anxieuse, à force d'être profonde, qui bouleversait Gilberte ce soir-là.

Le docteur Fontenoy s'était annoncé pour 9 heures. Madame de Valbré, dans

un malaise croissant, sentait sa gorge se serrer et ses mains se glacer sous l'énervement qui la tenait.

Jamais encore elle n'avait vécu complètement séparée de Philippe: trop forte venait d'être la contrainte qu'elle s'était imposée pour supporter vaillamment le sevrage de ce qui synthétisait l'intérêt total et passionné de sa vie! La force nerveuse dépensée pendant ces écrasantes semaines avait épuisé, momentanément, ses réserves d'énergie.

Chez les natures concentrées, un combat de ce genre laisse, en effet, derrière lui une lassitude comparable à celle des grands ébranlements d'ordre physique.

Madame de Valbré s'était plu à imaginer longuement la vue du terrible grand ami, le moment où ses yeux reprendraient possession de l'altier visage, du sourire ironique.

Semblable au sybarite expert qui prépare la qualité de sa joie, elle s'installerait très à l'écart. Avant de causer elle-même avec Philippe, elle se donnerait la fête d'écouter un instant les vibrations profondes de sa voix... En quelques minutes, elle savourerait ainsi le dédommagement de tant d'heures accablantes!

Rien n'arrive comme on le rêve.

Voici qu'au moment où elle entrait dans le hall, déserté par les acteurs affairés et par les spectateurs répandus sur la terrasse, de brèves intonations la faisaient tressaillir...

La joie fondit sur elle si subitement, si violemment, qu'elle n'en goûta pas la douceur.

—Je viens vous applaudir, fit seulement Philippe en s'inclinant.

D'autant plus calme, qu'elle était plus bouleversée, Gilberte demanda:

—M'applaudir?

—Eh bien! oui... Je m'attendais à vous

voir apparaître dès maintenant sous la tunique d'Eliacin.

Le rose revenait lentement au visage menu.

—Non? Vous n'avez pas cru que je jouais?

—Mais si, pourquoi?

—Parce que! Voyons!... C'est affreusement ennuyeux à bâtir, les tableaux vivants, et je n'aurais jamais eu le courage de servir de matériaux...

—Matériel, rectifia le docteur.

—Matériel.—Je ne suis pas dévouée. Je ne peux pas amuser les autres quand ça m'assomme trop.

—Oh! amuser...

Le ton dubitatif était alarmant.

—Comment?... Vous n'aimez même pas "regarder" les tableaux vivants?

—Si... si, j'aime beaucoup. Ce n'est pas fatigant pour l'intelligence. C'est un exercice calme. C'est ce qu'il me faut en ce moment. J'ai besoin de me reposer. Je me suis surmené ces temps derniers.

—Vous êtes fatigué... vrai? demanda Gilberte tout de suite inquiète.

Philippe détestait parler de lui:

—Et vous? obliqua-t-il, vous êtes-vous amusée? Beaucoup amusée?

Un étrange alliage de maîtrise de soi très sure et de spontanéité irrépressible habitait en Gilberte. Cette dernière la fit s'écrier d'un trait:

—Je me suis ennuyée comme jamais! Ennuyée comme je ne croyais pas qu'on pût s'ennuyer sur terre!

—C'est le vieil ennemi de jadis, le désœuvrement qui reparait. Vous n'avez rien à faire. Le chanoine de Libergrand est absent. On s'ennuie toujours quand on ne fait rien de fécond... observa Philippe, du ton assuré et paisible qu'il employait pour parler à madame de Valbré de sa culture d'âme ou d'esprit.

Elle songea que dans le dégoût actuel gisait, cette fois, un élément nouveau et décisif : mais elle ne pouvait plus penser tout haut.

Elle dit avec docilité :

—Où... peut-être...

Ils étaient sortis du hall, par une porte latérale qui ouvrait sur une allée large et déserte.

A demi-voilée, la lune prêtait à la nuit une clarté diffuse. Toute gênante obscurité disparaissait.

—Comme la nuit est une chose exquisite... fit Gilberte.

Maintenant dilaté, son coeur se gonflait de joie. Elle avait envie de chanter, de danser, de faire n'importe quoi d'extraordinaire et de fou.

Le terrible émoi du revoir aboli, la jeune femme, avec la souplesse des êtres gais et très purs, revivait. Elle sentait l'abattement, la lassitude, toutes les choses lourdes et tristes s'enfuir d'elles-mêmes. Enivrée, elle se retenait pour ne pas chanter comme un oiseau grisé d'aise.

—Alors... à présent, vous ne vous ennuyez plus? demanda Philippe d'une voix bizarre.

—Non! oh non! je ne m'ennuie plus...

—Je sens que ce soir je vais m'amuser extrêmement! ajouta-t-elle avec précipitation, pour corriger son élan par une banalité.

—Ce sont les tableaux vivants qui vous enchantent pareillement?

Elle se mit à rire.

Rire lui procurait un bien-être inexprimable. C'était un moyen d'extérioriser un peu du bonheur qui l'accablait.

—Oh! non. C'est cette nuit merveilleuse.

—Le temps est orageux. L'air est étouffant, nota Philippe inexorable.

—Croyez-vous? Il me semble que tout

est amical et harmonieux.

—Vous êtes tout à fait "Roi Lear".

—Ne vous moquez pas de moi.

Oiseau de proie devant un passereau, Philippe guettait l'âme palpitante de Gilberte. Il voulait apprendre de sa bouche le nom de la Puissance qui lui distillait l'enivrement de la nuit :

—Les joies sans objet, les pleurs sans causes sont le fait des femmes nerveuses. Et vous n'êtes pas une femme nerveuse, Dieu merci!

—Comme vous êtes sévère pour les joies sans cause! Rappelez-vous :

"Nous savons toujours trop la cause de [nos peines,

"Mais nous cherchons, parfois, celle de [nos bonheurs..."

—Peuh! Des vers! Qu'est-ce que ça prouve? Les poètes sont les gens les plus nerveux qui soient. Sans ça, ils ne seraient pas des poètes. Des êtres de fantaisie dangereuse qui bâtissent des chefs-d'oeuvre avec des paradoxes.

—Vous êtes effrayant ce soir...

—N'est-ce pas? Que voulez-vous, je ne suis pas un poète, je suis un brutal manier de réalités.

—Ne gêtez pas ma joie... demanda Gilberte d'un ton si implorant que son compagnon énervé jeta :

—Alors, dites-moi le pourquoi de cette joie. Soyez franche... soyez simple. Vous êtes si terriblement complexe sous votre apparence inoffensive. Je n'arrive pas à vous déchiffrer.

Fine, intuitive et femme, Gilberte n'avait encore "aucun" pressentiment de son empire sur Philippe!...

Un axiome veut pourtant que ses pareilles soient renseignées sur leur pouvoir dès la minute où il naît.

Périssent les axiomes, pour cette fois il n'en était rien.

Le prestige du docteur Fontenoy s'affirmait tel aux yeux de madame de Valbré, son humilité personnelle demeurait si vraie, que nul avertissement ne s'était insinué. Intérêt d'amitié et de protection: elle n'imaginait rien d'autre, de lui à elle... La voyant seule, désespérée, il s'était donné le devoir de la guider, voilà tout.

Certains souriront de cette naïveté. Mais pour fabuleux que soit le phénomène, des femmes existent qui ne se croient pas irrésistibles.

Le ton passionnément acerbe de Philippe ne l'éclaira donc pas plus que d'autres incidents, significatifs pour de moins candides.

Avec un peu de remords, parce qu'elle se sentait justement incriminée, elle répondit:

—Je ne suis pas complexe. Et je tâche d'être toujours franche avec vous.

—Mettons, alors, que c'est moi qui manque de pénétration. Il n'en reste pas moins certain que vous avez changé. Jadis vous étiez confiante, ouverte. Actuellement vous vous renfermez en vous-même. Je ne comprends plus rien à vous.

Devant cette sécheresse, Gilberte eut une peine immense à retenir les paroles qui lui venaient. Lui laisser croire qu'elle changeait pour lui! Et pourtant, que faire ici, sinon se taire, se taire toujours et de plus en plus?...

Buté à ce mutisme, Philippe Fontenoy s'énervait davantage. N'aurait-il donc pas raison de cette réserve close qui se gardait si bien?

La passion se nourrit d'illogisme.

Le docteur Fontenoy aimait Gilberte pour son âme demeurée virginale; entre eux toute tendresse était vaine à jamais.

Préciser même cette tendresse deviendrait redoutable. Renverser la barrière qui les isolait encore de l'amour avoué, c'était ruiner sans retour la paix, l'apparence même de leur amitié. C'était chasser pour toujours le calme et la sécurité. Son caractère, ses principes, tout lui faisait une obligation du silence. L'ensemble de ces certitudes le possédait.

Mais il avait déjà consenti trop de concession à la passion pour qu'elle ne devînt pas de plus en plus impérative.

En proie à une fièvre singulière, il pressentit qu'une heure sonnerait, proche, où il ne serait plus le maître de ses paroles.

Alors il voulut se ressaisir, ployer définitivement devant lui cette force nouvelle qui prétendait dominer sa volonté:

—Revenons, fit-il d'une voix nette, qui résonna durement dans le silence.

Gilberte s'arrêta court et demanda:

—Vous m'en voulez?...

—Je ne vous en veux pas. Je constate seulement que nous n'avons rien à nous dire. Vous vous taisez quand je vous interroge. Alors je dis: revenons. Voilà.

—Comme vous me tourmentez... J'étais si gaie... si heureuse ce soir...

Une voix appela au bout de l'allée:

—Madame de Valbré! Avez-vous fini de conspirer? On commence, venez vite, tout le monde rentre!

—C'est André Nougières.

—Eh bien! allez vite retrouver André Nougières! Il est follement amusant, souvenez-vous. Il ne vous tourmentera pas, lui. Et vous serez de nouveau heureuse et gaie.

Cabrée, Gilberte eut un recul intime:

—C'est vrai, au fond, ce que vous dites là! Aussi je vous obéis, et je vole!

Leste, elle partit comme une petite balle toute blanche lancée vers la maison.

Cette brusque volte-face déconcerta Philippe. Il n'était pas habitué à ce que l'on fit bon marché de ses ironies.

XV

Dès que le docteur Fontenoy entra dans le grand salon des tableaux vivants, il fut accaparé. Pendant toute la représentation il lui fut impossible d'apercevoir madame de Valbré.

Dans les coulisses, celle-ci rendait les menus services que sa complaisance faisait précieux et inlassables.

Paisible d'apparence, elle souriait à tous.

Ses yeux trop brillants et ses joues trop roses en disaient long sur la sincérité de cette façade seraine!

—Comme il est mauvais... impitoyable... songeait-elle sans relâche, incapable de coordonner ses pensées.

Le cœur battant à grands coups sourds, elle sentait, en elle, une rancune orgueilleuse qui luttait contre le remords inavoué d'avoir osé tenir tête au dieu!

La soirée devait s'achever par l'inéluctable tour de valse, suivi d'un souper par petites tables.

—Bien sûr, bien sûr, je m'amuserai, je serai gaie et heureuse! s'affirmait-elle, en dispensant les faveurs de son carnet de bal aux fervents qui les briguaient.

Et malgré sa bonne volonté, une mélancolie sans nom l'enlisait...

—Où était le docteur Fontenoy? Elle n'apercevait plus la silhouette qu'elle regardait tout à l'heure par le trou du rideau de scène...

Parti sans lui dire adieu?...

Oh! danser!... quelle horreur fade...

—Ecoutez-moi... prononça tout à coup Philippe près d'elle.

Elle leva les yeux vers le noble visage.

Immédiatement repentante, subjuguée par le délice de le sentir de nouveau là, elle balbutia:

—Pardonnez-moi, tout à l'heure j'ai été taquine...

—Et moi stupide... finit le docteur Fontenoy en souriant. Ça s'équilibre. Passons l'éponge. Avez-vous très envie de danser?

—S'il vous plaît, j'en suis tellement rassasiée...

A cet instant madame d'Ambrienne accourut affairée et hyperbolique:

—Gilberte, mon ange, veux-tu me rendre un service inappréciable, immense...

—Sans doute.

—Je te prévient que c'est très ennuyeux.

—Ça ne fait rien.

—Eh bien! voilà, figure-toi que j'ai été assez sotte pour oublier dans la tour, à l'atelier, toutes les petites aquarelles faites ces jours-ci pour distribuer en souvenir après le souper, au moment de la retraite. Je ne peux pas y aller maintenant. Et je ne veux pas confier la clef de mon armoire secrète à âme qui vive. Je déteste qu'on secoue tout.

—Alors?

—Alors, toi, tu es moins qu'âme qui vive. Tu es une petite fée discrète. Prends ma clef et cherche les aquarelles. N'est-ce pas que c'est affreux de te faire traverser cet immense parc en souliers de satin et en robe de gaze? Heureusement il ne fait pas froid!

—J'y vais, dit Gilberte.

—Tu es un trésor incomparable! Un de ces messieurs va t'accompagner... Je ne veux ni André ni Paul, par exemple. Ils sont curieux comme des poissons rouges.

—Pourquoi médies-tu des poissons rouges? s'informa Gilberte.

—Mais parce qu'ils passent leur vie à venir vous regarder à travers leur bocal,

voions, tu as bien remarqué.

—Madame, je ne suis pas un poisson rouge. Voulez-vous de moi pour partager cette mission de confiance? offrit le docteur.

—Mais volontiers, docteur, volontiers, déclara madame d'Ambrianne enchantée. Je serai, ainsi, bien tranquille sur le sort de Gilberte et sur celui de mes mystères...

—C'est indéniable... Gilberte est en train d'appivoiser cet homme effrayant, songea madame d'Ambrianne en s'éloignant. J'avoue que je ne m'habitue pas à ses grands airs. Il me glace positivement.

—Vous savez, c'est très loin la tour où m'envoie Cécile, annonça madame de Valbré en descendant les degrés du perron. C'est une ancienne machine moyenâgeuse qui ne manque pas de caractère. Elle a été restaurée avec intelligence, mais fâcheusement accommodée aux exigences du confortable. C'est maintenant l'atelier. Elle est au milieu d'une grande clairière, dans un coin du parc. Avec un beau clair de lune, ce serait d'un romantique certain. Mais la lune ce soir ne l'est qu'à demi.

Philippe la laissait discourir.

Ils étaient dans une allée relativement claire. A côté de la silhouette de Philippe, Gilberte n'était qu'une très petite tache indécise.

Comme elle tentait de parler encore, il l'interrompit :

—Ne dites pas de banalités, c'est un crime en ce moment et dans cette solitude.

—C'est vrai, mais je craignais que vous ne m'en vouliez encore un peu, confia Gilberte. C'était pour vous forcer à dire quelque chose.

—Non, je ne vous en veux pas. J'ai été stupide.. Je vous l'ai avoué tout à l'heure.—Nous sommes très amis. La nuit est adorable. Tout est bien.

—Oui... tout est bien...

Ils se turent.

Un grand silence les accompagnait. Ce silence émouvant de la campagne en été, où il semble qu'on entende la nature respirer.

—C'est bon d'être ensemble dans ce calme, dans cette paix... prononça lentement Philippe.

Le coeur de Gilberte se mit à battre irrégulièrement. Le ton de ces paroles la bouleversait...

L'émotion brisait sa voix lorsqu'elle répéta, en écho cette fois encore : — C'est très bon... oui...

Et ils continuèrent leur route à travers le parc muet, parfumé de tous les arômes des ténèbres.

A quelques pas d'eux, la tour, vêtue de lierre selon l'usage, dressa son squelette qui s'enlevait en vigueur sur le fond laiteux du ciel.

Mais Gilberte et son compagnon n'eurent qu'un regard distrait pour le décor charmant. La gravité du drame éternel oppressait le coeur de chacun... L'harmonie de l'ambiance les enveloppait confusément, mais nul détail extérieur ne parvenait plus jusqu'à eux...

Sous une pierre qu'elle connaissait, Gilberte prit la clef de l'atelier. Elle ouvrit la porte et tourna un commutateur. Une clarté sauvage les aveugla et fit surgir de l'obscurité un atelier semblable à tous les ateliers.

—L'électricité... ici... quelle horreur ! réprouva Philippe.

—Oh! l'anachronisme est léger à Cécile! J'avoue avec honte qu'il est commode.

Les mots à dire faisaient à Gilberte un mal presque matériel, tant sa gorge restait contractée par l'émoi passé.

Elle alla très vite au meuble où mada-

me d'Ambrienne serrait ses chefs-d'oeuvre artistiques.

Silencieux, Philippe la considérait. Et il sembla tout à coup à madame de Valbré que le regard de son compagnon devenait une chose accablante et douce à porter.

Lorsqu'ils eurent refermé la porte et franchi le petit cloître ogival qui précédait l'entrée, ils s'arrêtèrent pour laisser à leurs yeux le temps de s'accommoder de nouveau au noir.

La nuit était presque opaque maintenant. Redevenu péremptoire, Philippe ordonna :

—Prenez mon bras, c'est à peine si on peut se diriger.

Les doigts craintifs vinrent se poser sur le bras solide. Pour paraître très à l'aise, la voix un peu tremblante émit le classique :

—C'est vrai, il fait noir comme dans un four.

Et tout de suite, malgré l'émoi, malgré la nuit, malgré "tout", le sens du comique émergea chez Gilberte :

—C'est neuf, ce que je dis!... rit-elle.

—Taisez-vous. Ne riez pas, je vous en prie : j'ai envie de vous battre!

Philippe était si convaincu, que l'ingrassable gaminerie de madame de Valbré se réveilla...

Cette journée d'anxieuse attente, l'atmosphère électrique où elle se mouvait depuis le début de la soirée, tout cela courait à lui mettre les nerfs à fleur de peau.

La phrase du docteur Fontenoy déclancha le fou rire, l'abominable fou rire...

Et Gilberte, dont le coeur était ému à mourir, perçut avec désolation les fusées de son rire qui s'envolaient dans la nuit réprobatrice!

Elle sentait, à côté d'elle, le silence gla-

cé de Philippe, son dédain muet. La conscience de l'absurdité de cette gaieté malencontreuse la submergeait... Mais ceux qu'un fou rire maladif a suppliciés dans la circonstance la plus tragique de leur vie comprendront cette torture bizarre et inexprimable!...

Lorsqu'elle fut calmée, son compagnon observa froidement :

—C'est beau la gaieté.

Gilberte bénit les ténèbres qui voilent les visages :

—Ce n'est pas de la gaieté. C'est de la bêtise abjecte, rectifia-t-elle... Je me méprise, allez...

—Vous avez tort, c'est si utile d'être gai.

—Utile...

—Mais oui... cela remet les choses au point... Les aberrations s'éloignent. Les irrémédiables sottises aussi.

Gilberte ne répondit rien. L'amertume de Philippe la privait toujours de ses moyens. Actuellement, tout ce qu'elle pressentait derrière l'énigme des mots la glaçait.

Ils revinrent sans échanger une syllabe.

Insensiblement, Gilberte avait retiré sa main. Il lui était insupportable d'être liée matériellement, si peu que ce fût, à Philippe, puisque leurs âmes étaient lointaines.

Arrivés au perron, ils se séparèrent sans un mot.

XVI

Gilberte n'eût pas aimé si, dès le lendemain, une envie violente de revoir le docteur Fontenoy, de ne pas laisser subsister entre eux ce souvenir ridicule et agaçant, ne l'avait tenue. Toute communication coupée, elle avait pu vivre loin de lui. Remise sous son influence, elle se sentait

redevenir plus faible que jamais.

Elle tenta d'offrir un prétexte à sa dignité en découvrant l'urgence subite d'aller à Aix voir sa maison et annoncer son prochain retour.

Mais son intime droiture fut la plus forte.

— Eh bien ! oui... Je vais à Aix pour me faire pardonner... Uniquement pour cela.

Elle partit en auto, de façon à être à destination vers quatre heures.

Septembre s'entamait largement. Je ne sais quelle subtile modification dans l'éclaircissement, cependant radieux, disait l'automne proche.

En Provence — vendures persistantes et soleil tenace — les points manquent où repérer les saisons. Un peu plus d'or dans la lumière, d'alanguissement dans les courbes de l'horizon, quelque détente dans la brûlure de l'été, de ci de là quelques coulées rousses parmi le velours dru des pins : voilà tous les indices où situer la saison.

Glaces baissées de la grande limousine, Gilberte regardait sans les voir les collines blanches que l'éloignement transfigurait : opalisées, irréelles sur le fond vaporeux, avec de grandes taches violettes dans le creux de leurs roches abruptes.

Sa pensée la précédait à Aix, dans la rue fraîche et muette où le petit hôtel du docteur s'assoupissait derrière la porte cochère et son étroite cour d'honneur.

L'auto la conduirait d'abord chez elle..

Dans la suite elle serait très brave, et, demanderait à être introduite dans l'immense cabinet oppressant.

Là, elle dirait humblement qu'elle ne pouvait pas du tout supporter l'idée d'avoir contrarié son ami...

... Certains de nos songes valent les compagnons les plus absorbants : Gilberte se trouva à Aix sans s'en douter.

En descendant sous la voûte, elle goûta la joie fine du retour vers le home familial. A cette minute elle perçut combien la petite ville somnolente, combien le vieil hôtel un peu moisi lui tenaient au coeur : mais ce qu'elle ne put pas démêler, c'est le "pourquoi" de cette attirance.

De bonne foi elle crut que son âme se prenait aux pierres.

Le vieux domestique qui, avec le ménage de concierge, gardait l'Hôtel, l'ayant saluée, elle monta au premier étage pour vérifier l'impeccabilité de sa robe de baptiste blanche et de son chapeau mousseux.

Les pièces entretenues chaque jour, n'offraient aucun de ces stigmates de désolation propres aux appartements inhabités.

Tentée par le grand Pleyel à queue dont le son chaud lui manquait, elle s'assit et commença en plaquant quelques accords :

Je ne sais pas ce qu'est mon âme,
Je ne la connais pas du tout...
Est-elle cendre ? Est-elle flamme ?
Répondez-moi, le savez-vous ?...

Puis, enhardie, elle donna toute sa voix, mezzo très plein et très cultivé :

Une âme enfantine et légère
Qui peut tinter comme un grelot ?
Un abîme où tout s'exagère
Pour s'achever dans un sanglot ?

L'âme d'une austère matrone,
Ou d'un gamin irrévérent ?
L'âme d'une mystique nonne,
Ou d'un poète décadent ?

En chantonnant encore elle se levait en souriant un peu, quand quelqu'un dit paisiblement derrière elle :

— Comme vous êtes cachottière.

Violamment surprise, Gilberte se rassit

sur le tabouret de piano.

— Oh ! que j'ai eu peur ! Comment, c'est vous, docteur ? Quelle traîtrise !

— Je voudrais bien savoir lequel de nous deux est le traître.

— Comment ?

— Oui... j'arrive comme tous les soirs à cette heure-ci, pour chercher le courrier de votre oncle. On me dit que vous êtes là. Je monte. J'entends chanter. J'écoute. Je découvre votre voix'...

— Vous ne m'avez jamais demandé si je chantais, observa Gilberte.

— Généralement c'est une peine qu'on ne prend pas. Toutes les femmes qui ont un filet de voix le clament par-dessus les toits.

— Que vous êtes mauvais ! Et difficile à contenter : vous vous plaignez de celles qui avouent et de celles qui ne disent rien !

— Je suis peut-être difficile. Mais ça n'empêche pas que vous soyez fourbe.

— Oh !... fourbe.

— Très fourbe. — De qui... ce que vous avez chanté là ?...

— De... de...

— Eh bien ?

— De... de moi... avoua Gilberte en rougissant jusqu'aux cheveux.

— De mieux en mieux, enregistra Philippe imperturbable. — Paroles et musique ?

— Oui... murmura avec honte Madame de Valbré, remarquablement mal à l'aise.

— Et... vous en avez d'autres sur la conscience, naturellement...

— Oui... quelques autres...

— Votre oncle connaît ce vice ?

Les yeux de Gilberte pétillèrent :

— Mon oncle n'habite pas ici-bas. Voyons ! Vous savez bien.

— Mais enfin, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Très malheureuse, elle regarda la bou-

cle de son soulier* découvert :

— Vrai, parce que je croyais que ça ne vous intéressait pas du tout.

— Quel singulier petit être vous êtes...

— Ecoutez, il m'est affreusement pénible de parler de moi. Vous savez bien que je ne peux rien raconter sans être forcée. C'est une tendance invincible de ma nature. Je ne crois pas être fourbe, mais je ne peux pas me vaincre sur ce point... Chanter, en somme... c'est penser tout haut... C'est livrer tout de soi-même, fit-elle en s'animant un peu. Et moi... que voulez-vous, je ne peux pas ! Quant à chanter ce qu'on a fait... c'est encore bien pire, je trouve...

— Avec des indifférents, oui... mais avec moi !...

La raideur du ton fléchit sur ces trois derniers mots.

Les paupières de Gilberte battirent un peu plus vite.

— Avec vous... oui, c'est vrai, j'ai eu tort...

La dominant de sa très haute taille, il vint s'appuyer en face d'elle contre le piano :

— Chantez autre chose, ordonna-t-il.

— Et tous les mots d'amour vois-tu ne valent pas

L'innocente parole,

Que l'âme dit à l'âme et qui, vers elle, va
Comme un parfum qui vole...

— De qui ? demanda-t-il seulement quand la voix, caresse ailée, mourut.

— Les vers de Saint-Georges de Bouhélier. La musique, de moi, finit-elle très vite, comme on se débarrasse d'un aveu gênant.

Le docteur interrogea :

— C'est exprès que vous avez choisi ce-là ?

Un tel étonnement fassua dans les yeux

purs levés vers lui, que Philippe eut un remords.

— Choisi exprès... reedit-elle. Pourquoi ?

— Pour me faire comprendre que je suis insensé de troubler votre paix... confessa-t-il d'une voix basse où la passion frémissait sous le calme, jeté sur elle comme un manteau. Seulement voyez-vous... il est trop tard. Trop de choses sont en moi qu'il me faut vous dire enfin... Ou plutôt, poursuivit-il avec une ardeur subite, une seule chose... Une seule. Une chose folle, misérable, qui n'avance à rien... mais que je vous dis quand même : Je vous aime.

Il se tut brusquement.

Sans transition, comme une flamme qu'on plongerait dans l'eau, les mots brûlants sombrèrent dans le silence.

Gilberte s'accouda au clavier qui gémit : les touches s'enfoncèrent avec une sorte de reproche discordant. Les yeux cachés, dans ses mains, elle resta muette, immobile, écrasée.

Un temps un peu long s'écoula.

D'une voix humble, qu'elle ne reconnut pas, Philippe Fontenoy demanda :

Gilberte releva la tête. Il vit son visage transfiguré de joie.

— Est-ce possible !... fit-elle très lentement.

Un vent de folie brûla le cœur droit de Philippe :

— Oui, c'est possible... répéta-t-il... oui, je vous aime uniquement, Gilberte... Ma petite Gilberte.

Une fièvre lui venait. S'approcher de Gilberte... Se donner, une fois, la joie de presser contre son cœur cette forme menue. Baiser ces cheveux souples, une fois !

Ce délice le paierait de tout ce qu'il avait souffert jusqu'à cette minute... de toutes les autres minutes, aussi, qu'il entrevoyait...

— Regardez-moi... implora-t-il.

Les yeux clairs vinrent s'appuyer sur les siens.

Ce qu'il y vit était si parfaitement pur, si confiant, d'une tendresse si religieuse qu'il eut honte de lui-même, de cette ambition dangereuse et stérile...

... Alors Philippe, le robuste Philippe, se sentit pâlir, parce qu'il obligeait ses lèvres à demander seulement, très doucement :

— Et vous ?... Gilberte...

D'un jet, elle fut debout :

— Moi !... fit-elle en joignant ses mains à la hauteur de sa bouche dans un mouvement qui lui était familier.

Elle ne dit rien de plus. Mais l'infini de l'amour tenait dans cet élan.

Elle avait l'envie enfantine de lui tendre ses doigts pour qu'il les prît dans les siens. Philippe sentit l'intention, le mouvement qui s'ébauchait... Il eut maintenant la vaillance de négliger la tentation qui s'offrait... Tentation si inoffensive d'apparence et si redoutable pour sa fièvre !

Toute l'élévation de cette nature charmante se révélait à lui dans un éclair : nature d'exception qui ne rougissait pas d'avouer sa tendresse, qui venait à lui de toute son âme parce que la pensée du mal ou du danger ne l'effleurait pas, tant était absolue la foi qu'il inspirait.

Devant le cristal de ce cœur, que signifiait l'humaine passion dont les troubles ardeurs bouillonnaient en lui !

— Alors... prononça-t-il en se forçant à sourire... amis ?

— Oh ! oui... amis ! jeta Gilberte avec ferveur.

Cette fois pour sceller la paete, elle lui tendit bravement sa main.

Timide, il prit cette main fragile qui ne serait jamais sienne, et la baisa.

Un peu de respect qu'on donne aux re-

liques était dans ce baiser.

Puis l'abandonnant :

— Amis... répéta-t-il, grave.

Le jour tombait.

Le carillon de Saint-Sauveur s'entendit très atténué. Ironique, une petite pendule tinta près d'eux le glas des impossibles rêves et des impossibles amours.

XVII

Octobre ramena le cours des occupations de chacun, et madame de Valbré se fit toute à tous avec une bonne grâce renouvelée. Le bonheur rend meilleurs encore ceux qui sont bons.

D'un oeil attentif, le chanoine de Libergand nota le zèle accru de sa brebis. Extrêmement réservé, il se borna à enregistrer le total de ses observations. Par instant, un grand remords s'élevait comme une fumée dans l'âme blanche de Gilberte : elle cachait sciemment quelque chose au Père de son âme ! Mais le bonheur lui semblait un parfum voué à s'évaporer dès qu'on en ouvrait le flacon enchanté.

Des jours passèrent : jours inoubliables, trêve merveilleuse comme il n'en est accordé que bien peu ici-bas... Période enivrée où l'amour n'a que des douceurs et des sourires. Instant fugitif, où, soulevé de terre, les yeux perdus dans le mirage tout-puissant, l'homme ne sent plus le sol sous ses pas.

Devant l'âme vibrante de Gilberte, les plus minces détails de la vie normale se transfiguraient. Félicités ininterrompues, ces détails enfermaient en eux des abîmes de joie, grâce au secret bienheureux qui tissait entre Gilberte et Philippe Fontenoy, sa trame occulte. Le mystère enrichissait d'un prix infini les moindres phrases échangées en public. Dîner ensemble deve-

nait une fête : se rencontrer, s'entrevoir, un délice renouvelé ! Au Dispensaire, à l'école ménagère, chez son oncle, dans les réunions qui recommençaient, sans cesse Gilberte retrouvait Philippe.

Plus que jamais aussi, le docteur Fontenoy guidait la vie intellectuelle de "sa pupille".

D'un accord tacite, ils s'étaient interdit le sujet qui les effrayait également, bien que pour des raisons très dissemblables.

Néanmoins, l'incident décisif était toujours entre eux... C'était lui qui communiquait aux circonstances les plus quelconques cette signification poignante qui faisait défailir leurs coeurs d'un même émoi.

Et pourtant ! Rien, en apparence, n'était changé... Gilberte restait l'élève, Philippe demeurait le maître.

De fait, le docteur Fontenoy semblait s'être ressaisi tout entier. Le relief de personnalité était trop accentué en lui, pour s'altérer sensiblement par la passion. Son bonheur tenait dans les yeux de Gilberte, elle résumait la soif de sa vie : mais il n'en continuait pas moins à dominer, et à vouloir la dominer. Malgré l'amour, l'orgueil subsistait intact !

Tous deux étaient dans le rêve.

Devant le sentiment impérieux dont la royauté, un instant, la domptait, l'existence et sa réalité reculait, s'effaçait... C'était le moment radieux de la féerie, celui où l'univers tangible s'évanouit dans le surnaturel enchantement.

Le rêve de Gilberte était plus profond encore que celui de son compagnon... En effet, chez ce dernier, la certitude d'être aimé n'était plus entièrement neuve. Et notre coeur est ainsi fait qu'il ne se contente pas longtemps de la même douceur !

Mais la jeune femme respirait, elle, pour la première fois, l'arome unique qui fait chanceler les plus forts.

Ni le temps ni l'accoutumance n'atté-

naient encore l'effet du philtre.

Aimée de ce Philippe hautain, de ce Philippe inaccessible, de l'ami altier dont elle subissait, jusque-là, l'emprise avec une crainte indéfinissable... Ce Philippe vers lequel si vite son cœur s'était jeté : frère papier de soie happé par la flamme puissante !

En dehors du présent fabuleux elle n'imaginait rien.

Grisée, elle se laissait emporter par la suite des jours, sans souci, sans prévision. Un narcotique tout puissant l'annihilait. Et sous l'accablément délicieux, elle ne réagissait plus.

Lasse d'un après-midi, passé dans un grand magasin de Marseille à choisir des objets pour l'arbre de Noël de son école ménagère, Gilberte indécise restait debout sur le bord du trottoir.

Elle vit venir à elle le docteur Fontenoy.

Un instant, tout à la joie de cette rencontre — inattendue pour Gilberte — ils goûtèrent le plaisir subtil de laisser leurs yeux se reprendre.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, docteur.

— Avez-vous fini votre vertueuse corvée ?

Elle soupira d'aise.

— Oui... j'ai fini... j'achève... ma tête se fend... Je rêverai cette nuit de clinquant, de joujoux et de boules multicolores. Mais mes mioches vont être si contents ! — Vous ne m'aviez pas dit du tout que vous veniez à Marseille aujourd'hui ? reprocha-t-elle.

— Hier je n'en savais rien. Je me suis décidé, comme ça... tout à coup...

Il eut un bref demi-sourire qui la fit rosir.

, Avec enfantillage et maladresse elle toucha immédiatement sa joue.

— On étouffait dans ce magasin... J'ai chaud !...

— Vous avez de la chance... on gèle aujourd'hui, observa Philippe avec flegme. Mais ne restons pas sur ce trottoir encombré. Où allez-vous maintenant ?

Goûter. Je trépasse.

— Et après ?

— Après je rentre à Aix tout de suite. L'auto m'attendra devant Castelmuro dans une heure.

— Vous allez mettre une heure pour goûter ? Mes félicitations.

— Mais non, voyons ! — Seulement, avant, j'ai une course à faire.

— Dites... ordonna Philippe comme la chose la plus naturelle du monde.

— Je vais à l'église, avoua Gilberte, je n'ai pas fait ma visite quotidienne de l'après-midi, et ce soir en rentrant il serait trop tard.

— Tenez, vous m'amusez... il y a une place pour tout en vous ! Le "tea-room" et l'église : vous n'oubliez rien.

— Je ne peux pas me passer de goûter. Je ne suis pas mortifiée... confessa-t-elle. C'est une infirmité. Si je la méprise, je ne suis plus bonne à rien... Le chanoine de Libergrand... — elle s'interrompit : — A propos du chanoine de Libergrand, il se plaint que vous le négligez extrêmement !

Evasif et serein, Philippe concéda :

— Oui... peut-être... Mais je suis tellement pris tellement absorbé...

— Depuis des mois, il n'a causé qu'au vol avec vous. Allez le voir, croyez-moi. Il avait l'air peiné, je vous assure.

— C'est entendu. Dès que je serai un peu allégé...

Puis, aiguillant :

— Mais au fait, pourquoi restons-nous là par ce froid. Ecoutez, voulez-vous me

rapatrier?

— Tout de suite ?

— Non, je ne veux pas votre mort. Je veux vous laisser le temps de goûter et de faire vos courses. Je serai dans une heure devant Castelmuro et vous me ramènerez à Aix.

— Venez goûter avec moi !...

— Je suis exempt de ces basses nécessités. Et puis il vaut mieux que je ne sois pas avec vous là-bas. Il y a toujours beaucoup de monde.

— Pourquoi "il vaut mieux"? lança Gilberte irréfléchie.

— Parce que c'est plus sage.

Le calme de Philippe était absolu. Mais on sentait, peut-être, une nuance d'agacement imperceptible, tapie sous cette sérénité.

Ils se quittèrent. Gilberte descendit toute seule la Cannebière encombrée. Des morceaux de soleil doré restaient encore accrochés au sommet des maisons, mais l'azur du ciel durcissait et, vers le Vieux Port, le couchant commençait à saigner.

— Pourquoi "est-ce plus sage", se demanda-t-elle...

Alors, au milieu de cette foule qui la submergeait de son flot anonyme, elle eut pour la première fois l'intuition claire que plus que personne, elle était ligottée par toutes les entraves humaines, guettée par toutes les curiosités, à la merci de toutes les malignités.

Sa vie transparente adonnée au zèle chrétien, la personnalité du docteur — noblement connu dans le domaine du Bien comme dans celui de la Science — tout cela les sauvegardait sans doute, jusqu'à un certain point... Mais qu'il en faut peu, ici-bas, pour attenter au prestige de ceux qui négligent cette base humble et indispensable : la prudence !

Oui, il était sage qu'on ne les vît pas trop ensemble

— Oh ! que c'est triste !... désespérément triste... jamais, jamais je n'aurais pensé à cela...

Là-bas, au-dessus de la mer, la féerie du jour se fanait lentement.

Et dans l'âme de Gilberte aussi, la féerie intime perdait de son éclat.

Sous l'astringence des larmes retenues, les yeux de madame Valbré brûlèrent. Sa gorge lui fit grand mal.

Elle se réveillait du songe... Elle s'apercevait tout à coup que ce bonheur, dans lequel elle s'enfermait comme dans un Palais de Fées, n'était qu'une demeure fragile mouvante et menacée.

Soudainement lourd et douloureux, son cœur se tendit vers l'église proche, car ce qui suppléait chez Gilberte à la formation religieuse incomplète, c'était l'élan de son âme essentiellement croyante. Dans la joie comme dans la douleur, cette âme criait d'instinct vers Dieu.

Madame de Valbré ne respirait jamais sans émotion l'atmosphère si spéciale d'une église... Un bien-être lui venait de cette haleine indéfinissable, où le goût des prières doit se mêler au relent de l'encens mort. La vue de la veilleuse symbolique lui donnait l'envie de consumer sa vie là, au pied de ce Tabernacle mystérieux où personne n'a jamais, d'un cœur droit, déposé sa douleur, sans la retirer allégée et diminuée.

Agenouillée dans l'ombre, Gilberte la tête dans ses mains se recueillit.

...Lorsqu'elle sortit, la nuit était tout à fait tombée. Elle regarda l'heure et vit qu'elle avait à peine le temps de gagner l'auto.

— Eh bien !... D'où venez-vous ? interrogea le docteur qui s'avancait à sa rencontre sur le trottoir de la rue Paradis.

— Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Non, mais... et votre goûter ?

— Après vous avoir quitté, je n'ai plus eu faim du tout. Partons vite, voulez-vous ?

— Le comble de l'incohérence ! Tout à l'heure vous trépassiez d'inanition. Maintenant vous mourriez s'il vous fallait manger seulement un gâteau.

Gilberte eut un vague sourire.

— Absolument.

Et elle s'empressa de monter.

Hors de la ville, un reste de jour s'attardait : du vert spécial aux émaux translucides, ce jour donnait froid à regarder.

L'auto dépassa les maisons basses d'une banlieue sordide.

Elle volait maintenant à travers la campagne mélancolique.

Accotés chacun dans leur coin, Gilberte et le docteur ne parlaient plus, quelques banalités achevées.

Madame de Valbré restait transie par l'onde de tristesse qui l'avait ensevelie tout à l'heure. Son compagnon, les yeux sur la nuit songeait.

Le temps passa.

Philippe dit tout à coup :

— Nous sommes gais !

Ce fut comme une pierre jetée dans une fontaine. La gerbe du rire de Gilberte fusa :

— C'est vrai, nous sommes très gais.

— A quoi songez-vous ?

— A quoi l'on songe en auto.

— A rien ?

— A rien.

— Je parie que vous regrettez votre goûter.

— Peut-être.

— Tenez, voilà pour vous consoler.

Gilberte tourna le système de la lampe du plafond, le docteur mit sur ses genoux une boîte.

— Oh ! que vous êtes gentil : des chocolats et des marrons glacés. J'ai juste-

ment si faim maintenant.

— Non, mais je vous en prie, ne vous contredisez pas comme ça toutes les cinq minutes, c'est très dangereux.

Philippe était rarement gai.

Son entrain subit, le bonheur d'être là seule et tranquille avec lui dans l'auto claire, dissipèrent les nuages amoncelés dans l'esprit de Gilberte.

L'amour a le don de monter et de baisser la rampe à son gré chez les coeurs qu'il régit !

Dans le cornet de cristal suspendu en face d'eux, des roses de Bengale se faisaient.

Philippe observa :

— Les roses de Bengale ne sont pas des fleurs qu'on promène, elles manquent de solidité.

Très occupée par sa boîte, madame de Valbré leva la tête et considéra avec tendresse les pétales mourants :

— J'aime tant les roses de Bengale !

— Trop fragile.

— Ne soyez pas dédaigneux. C'est à cause de ça justement, que c'est exquis.

— Eh bien, mettons que c'est fragile, mais sympathique.

— Sympathique, c'est ça ! C'est tout à fait ça. Et voyez comme ma Rose de Bengale est une fleur simple, gentille pas égoïste ! Elle sait bien, la pauvre petite, qu'elle mourra très vite... Eh bien, elle se donne tout de même la peine d'avoir une couleur dont la pureté d'aurore ne ressemble à rien ici-bas ! Elle a un petit air joyeux... enchanté d'être au monde... pas poseur.

— Elle serait bien en peine de poser, la malheureuse, avec ses quatre pétales si mal collés qu'ils tombent en soufflant dessus !

Vous êtes mauvais... Vous n'en pensez pas un mot. Vous dites ça pour me taquiner, mais c'est méchant tout de même.

Voyons... avouez : connaissez quelque chose de comparable à un bouton de rose de Bengale ? — C'est si unique, sur terre, que c'en est devenu légendaire. — Et quelque chose de plus touchant qu'une rose de Bengale toute épanouie, avec des pétales recourbés déjà un peu...

— Comme cellés que mettent les dames sur leurs chapeaux ! Oui, c'est extrêmement touchant. Seulement, que voulez-vous, moi je n'aime que les fleurs intelligentes : celles qui ont l'esprit de sentir bon... acheva-t-il avec détachement.

Gilberte rougit violemment et ne répondit pas.

Un instant après, elle décréta :

— Ces marrons sont merveilleux.

— Merci pour eux.

— Vous n'en voulez pas ?

— Non, mes principes me l'interdisent.

— Vous savez, fit-elle en négligeant délibérément l'art impondérable des transitions, Berthe passe décidément l'hiver à Cannes : on vient d'acheter une villa, là-bas, pour elle, et son mari...

— Tiens, "son mari" ?

— Oui, elle est fiancée.

— Allons, tant mieux. — Eh bien, ça y est, enregistra Philippe, nous sommes quittes — Je vous ai offert, sans le moindre doigté, les fleurs intelligentes. Vous ripostez en me servant, du tac au tac, la "terrible nouvelle". C'est parfait.

Ils rirent tous les deux.

— Oui, nous sommes bien spirituels ! déclara madame de Valbré l'air enchanté.

Elle regarda l'heure.

— Nous allons arriver... Le temps passe.

— Déjà.

— Oui, déjà...

Beaucoup de minutes s'écoulèrent.

Philippe sentait sa gaieté décroître avec la distance.

— Pourquoi ne dites-vous plus rien ? demanda Gilberte.

— Parce que je n'ai plus rien à dire.

— Vous avez votre méchante voix.

— Oui... je suis triste.

— Il ne faut pas.

— Vous ne me demandez pas pourquoi je suis triste ?

— Non.

— Alors vous vous en doutez.

— Oui.

— Alors vous aussi, vous êtes triste ?

— Non. Moi je ne suis pas triste. Je trouve si bon d'avoir pu être ensemble pendant un si long moment. Je remercie le bon Dieu.

— Vous avez un heureux caractère.

— Pourquoi me le reprochez-vous ?

— Ce n'est pas un reproche. C'est une constatation.

— J'aurais cru que c'était un reproche.

Une agitation passa dans la voix de Philippe.

— Eh bien ! oui, tenez, c'est horrible de vous sentir si paisible, si heureuse...

— ... Si paisible... si heureuse... répéta Gilberte tout bas, en songeant à son désarroi de l'après-midi.

Tout haut elle dit :

— Pourquoi ne serais-je pas paisible et heureuse ?

— Je vous en prie, ne jouez pas à l'ingénue. L'heure est passée. Je vous assure que cela m'est douloureux !

— Je ne joue pas à l'ingénue. Je dis tout simplement ce que je pense.

Très douce, sa voix tremblait à peine.

— Je ne suis qu'un brutal. Je vous demandé pardon, fit le docteur Fontenoy subitement humble. Vous êtes fâchée ?

Elle eut un petit sourire triste.

— C'est vous, maintenant, qui me demandez cela ?

Entêté, il réitéra :

— Vous n'êtes pas fâchée ?

— Non... pas fâchée.

Il prit sa main. Sa main gantée.

C'était la première fois qu'il se permettait cette privauté. Mais ce retour solitaire, cette intimité symbolique dans la cage tiède et étroite qu'emplissait le parfum fugace mais très personnel de Gilberte, énervait Philippe.

La pensée que jamais, jamais il n'aurait le droit de rêver davantage, qu'il demeurerait toute sa vie l'éternel Tantale, brûlait son coeur d'une amertume corrosive.

Madame de Valbré essaya de retirer sa main... Elle la sentit fermement ensermée, et n'osa pas insister, craignant d'attribuer ainsi trop d'importance à l'incident... Néanmoins, celui-ci l'effrayait comme un symptôme redoutable.

— Alors, vraiment, vous êtes heureuse ? Vous ne songez qu'à remercier Dieu ?

— Jusqu'à ce moment, j'étais complètement heureuse de notre belle et grande amitié, reprit madame de Valbré avec une fermeté singulière qui la surprit elle-même. — Je vous en prie... Ne gêtez pas cela... finit-elle, son énergie muant en prière.

— Vous êtes meilleure et plus haute que moi, avoua son compagnon. Moi je souffre... Et je vais souffrir tous les jours davantage.

La souffrance de Philippe !...

Quelque chose frémit en Gilberte. Elle sentit qu'elle serait sans force devant cela.

Un éclair lui montra que, pour certaines âmes de femme, la pitié réalise le danger par excellence, en même temps que l'envie de donner un peu de bonheur représente la tentation la plus effroyable.

A la même lueur orageuse, elle perçut que, même chez les êtres d'élite, la passion masculine reste une violence déchaînée contre laquelle il n'existe qu'un abri.

Elle entrevit cet abri héroïque.

Et alors... parce qu'elle aimait de toutes les fibres de son coeur, ce coeur trembla.

On arrivait.

Philippe étreignit si fort la petite main prisonnière que la jeune femme pâlit de douleur ; puis il défit les boutons du gant et pressa les lèvres contre la paume tiède...

...Et devant l'illusion morte de son rêve d'amitié, Gilberte en silence se désespéra.

XVIII

Dans le petit parloir du chanoine de Libergand, Gilberte attendait.

Le chanoine était occupé avec une autre personne ; on entendait, dans le lointain, un murmure de voix indistinctes.

Il faisait très froid, mais l'angoisse de ce qu'elle avait à dire brûlait Gilberte. Il lui semblait que le temps s'immobilisait, qu'elle était là depuis des heures. Elle avait cette étrange sensation de vide cérébral qui précède souvent les entretiens décisifs. Ses pensées devenaient soudain de folles servantes qui ne lui obéissaient plus.

Par une fenêtre dont les vitres inférieures étaient dépolies, elle apercevait une large bande de ciel ; mais un ciel de décembre, hostile et inconnu qui paraissait avoir chassé pour toujours le ciel joyeux et amical dont elle avait l'habitude.

Pour tromper le malaise intolérable de cette attente, elle ouvrit pour la dixième fois son porte-carte, en tira un papier plié en quatre et relut le début de ce qui s'y trouvait :

“ Mon Père, je ne sais ce qui se passe en moi, mon coeur me fait horreur.

“ Berthe de la Régnière meurt peut-être

en ce moment.”

C'était ce qu'elle écrivait au chanoine de Libergrand, ce soir de printemps où elle attendait le retour des médecins appelés pour Berthe de la Régnière agonisante.

Quelques instants plus tard, madame de Valbré était installée dans le fauteuil de paille familier, à la gauche du bureau du Chanoine de Libergrand.

— Quel sombre visage ! Est-ce le temps qui déteint sur vous ? s'informa-t-il en souriant.

— Mon Père... j'ai du chagrin.

— Du vrai chagrin ?

— Du très vrai...

— Voyons... fit le vieux prêtre, tout de suite grave.

Elle lui tendit la feuille de papier qu'elle examinait tout à l'heure.

Le chanoine lut, puis demanda, bref :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas donné ceci en son temps ?

Le silence de Gilberte répondit seul.

— Eh bien ! maintenant il faut tout me dire.

— S'il vous plaît, demandez-moi... cela m'ennuie tant.

— Je ne peux rien vous demander avant que vous ne m'ayez mis au coeur de la question. Ma petite enfant, voyons... expliquez-vous sans peur.

Alors très vite, par petites phrases sèches et saccadées sous quoi elle cachait son émotion, madame de Valbré avoua toute l'histoire simple et poignante au son coeur s'était pris, où il saignait maintenant.

Les yeux un peu baissés, elle parlait d'une voix sans inflexions, sourde et singulière chez elle.

Très attentif, le chanoine la considérait de ses yeux noirs et perçants à demi fermés.

Elle raconta tout, jusqu'à l'incident significatif de la veille.

Lorsqu'elle eut fini, il se tut un instant encore, puis soupira :

— Ma pauvre enfant...

Dans un raccourci prophétique, il distinguait tout ce qu'allait souffrir l'être jeune et exquis dont il connaissait mieux que quiconque l'âme blanche. Devant cette évocation, l'affection paternelle s'émouvait.

— Avant toute autre chose, mon enfant, commença-t-il, dites-moi très clairement ce que vous attendez de moi ici.

— Que vous me montriez mon chemin, mon Père..

Il eut un regard vers le grand Christ qui dominait son bureau, puis se recueillit comme un juge qui évalue le poids de l'arrêt qu'il va prononcer.

— Votre chemin... ma pauvre enfant, est-ce que vous ne l'entrevoiez pas, déjà ? interrogea-t-il enfin.

— J'ai eu peur, un instant, de l'entrevoir. Mais c'est si affreux que je me suis sûrement trompée.

La voix du vieillard se fit infiniment indulgente :

— Quelle est cette chose si affreuse... core jusqu'à son cerveau.

Une crispation d'angoisse passa sur les traits de Gilberte :

— Quitter le docteur Fontenoy... prononça-t-elle lentement, presque bas.

Le chanoine la regarda un instant... Puis, sans un mot, il inclina la tête.

— Ah !... fit seulement madame de Valbré dans un soupir imperceptible.

Instantanément, ses lèvres et ses joues se décolorèrent. Ses yeux contemplèrent dans la pénombre quelque chose qui n'existait que pour eux seuls.

— ...Le quitter... reedit-elle, comme si le sens de ces mots ne parvenait pas endites-la-moi.

La jeunesse du chanoine de Libergrand avait renoncé jadis toute tendresse humaine.

ne, pour se vouer sans partage au seul Amour qui ne trompe pas. Et cependant, c'est avec une pitié immense que le vieux prêtre suivait, maintenant les phrases de cette agonie intime !...

Durant quelques minutes, il respecta le silence dans quoi Gilberte enveloppait son coeur à vif.

Puis il reprit avec une fermeté calme :

— Oui, le quitter !... — Le coup brutal est donné. Laissez la nature crier... Ecoutez-moi avec votre raison.

Mais elle tourna vers lui son pitoyable petit visage dont les traits s'étaient subitement tirés.

— Pourquoi les hommes m'aiment-ils pas comme les femmes ! gémit-elle..

— Pourquoi ? Parce qu'il faut que les amours de ce monde soient amères afin que nous n'oublions pas Celui qui, seul, a le droit de posséder les fibres profondes de notre coeur. Parce que si l'amour, ici-bas, n'était une douleur et la pire des douleurs, nous perdriions peut-être de vue notre destinée éternelle. Parce qu'il n'est pas bon que la terre nous voile le ciel.

Ces paroles passaient au-dessus de Gilberte sans l'atteindre.

Absorbée par l'horreur de ce qu'elle entrevoyait, elle demeurait momentanément sourde au bruit des mots comme à leurs sens.

Elle sortit enfin de sa torpeur :

— Mon Père... fit-elle avec une vivacité imprévue, ne pourriez-vous pas parler au docteur Fontenoy, le raisonner, lui faire comprendre à quel point il est insensé de vouloir gâter, avec de l'Impossible, notre fraternelle amitié ?

Le chanoine la regarda sans répondre.

Encouragée par ce silence, elle poursuivit dans un sursaut d'espoir :

— Qu'il songe combien notre part est belle ! Il n'est pas de jours où nous ne nous voyons. Nous sommes certains de no-

tre réciproque attachement. Nous possédons tout : la présence, et la sûreté de la tendresse !... Quelle vie bienheureuse pourrait être la nôtre, s'il voulait oublier ce qui s'éloigne de cette simple amitié.

— L'amitié ! Ce mot revient sans cesse dans votre bouche... soupira le chanoine de Libergrand. L'amitié.. le rêve éternel, enfantin et redoutable de toutes les femmes au coeur pur. L'amitié !... Mais réfléchissez... Sortez de votre songe... Regardez la réalité face à face... Revoyez les paroles que vous me disiez tout à l'heure... Interrogez votre conscience : pouvez-vous m'affirmer devant Dieu que vous croyez encore à la possibilité de l'amitié chez Philippe ?

Une flamme embrasa le visage exsangue. Gilberte, de la tête, fit lentement.

— Non...

— Eh bien !... vous voyez... Vous n'y croyez plus... Vous ne pouvez plus y croire !... Mon enfant, ma pauvre chère enfant, voici la vérité, si dure soit-elle : Philippe vous aime. — Vous l'aimez. — Vous pourriez, je le crois très aisément, être heureuse, vous, sans arrière pensée en restant avec lui sur le pied de l'amitié toute votre vie. Sans être des saintes, beaucoup de femmes sont dans votre cas. — Philippe est un être noble. Mais, lui, c'est un homme... Alors, toute l'amitié de la terre n'aboutira qu'à le torturer. Et à vous torturer par lui.—Voilà.

—Pourtant !... commençait-elle.

— Non... D'un homme jeune, à une femme de votre âge, l'amitié est une illusion généreuse qui sert longtemps à voiler le mot qu'on redoute. Lorsqu'on en est arrivé u point où vous êtes, l'illusion meurt. Et c'est le danger qui commence.

Accoudée à la table, le menton sur sa main, Gilberte, les yeux fixes, écoutait maintenant.

Nettement le chanoine poursuivait.

— Vous n'êtes pas libre... — Vous savez bien que, devant le bon Dieu, vous n'êtes pas libre?... accentua-t-il pour donner au mot une intensité décisive.

— Oh non ! Je ne suis pas libre... répéta Gilberte, une ferveur dans son regard désolé. Devant le bon Dieu, je suis toujours la femme de... celui qui n'est plus mon mari. Je le sais très bien. — Et dire que c'est précisément au docteur Fontenoy que je dois de sentir cela si clairement !... Comme tout est étrange ici-bas...

Volontairement, le chanoine négligea tout ce qui ne tenait pas directement à la question.

— Eh bien... puisque vous ne pouvez pas épouser Philippe — Et que vous ne pouvez pas non plus demeurer son amie — il ne reste qu'une solution... conclut-il avec une pitié qui noyait l'implacabilité des mots.

Les prunelles moites de Gilberte s'élargirent :

— Le quitter... C'est trop horrible... murmura-t-elle dans un souffle.

— Oui, c'est horrible... Mais c'est le devoir... Le devoir qui console de tout.

Dans une révolte, Gilberte secoua la tête.

— Oh ! non, le devoir ne console pas de tout !... C'est un mot. Et les mots ne peuvent pas consoler.

— Mon enfant !...

— ...Ah ! mon Père, interrompit-elle avec une véhémence, je vous en prie, ne me croyez pas meilleure que je suis ! Imaginez-vous donc que je pourrais renoncer à Philippe par "devoir" ? Par devoir déchirer mon coeur de mes propres mains ?... Par devoir !... répéta-t-elle avec un sourire qui faisait mal dans ce visage torturé.

Le chanoine de Libergrand pensait connaître son enfant. Mais la Douleur reste la

seule flamme assez puissante pour éclairer notre âme jusqu'en ses profondeurs. A cette fulgurante clarté, le Père Spirituel découvrirait soudain des abîmes de passion, pressentis peut-être, mais jamais encore mesurés.

Avec autorité il prononça :

— C'est la volonté de Dieu. C'est notre part de la croix de Notre-Seigneur. Vous ne voulez pas de mots : voilà une réalité.

Un instant, Gilberte demeura muette.

Puis l'expression dure de son visage céda :

— Cela, oui... murmura-t-elle comme se parlant à elle-même. L'amour de Dieu, je l'ai cent fois expérimentée, senti sur moi, en moi aussi.

— Eh bien ! alors, la Volonté de ce Dieu que vous aimez... vous aurez la force de l'accomplir, si pénible soit-elle !

— Oui... Il est le "bon" Dieu, envers et contre toutes les apparences. Mais le Devoir, oh ! le Devoir, je le déteste !

La violence et la douceur alternèrent dans cette étrange profession de foi.

— Le devoir. La Volonté de Dieu. L'Amour de Dieu... C'est la même chose, ma pauvre petite.

— Pour ceux qui ont toujours été pieux, peut-être. Ils ont sucé cette conception avec le lait. Pour les êtres comme moi, pour ceux qui sont revenus à Dieu tard : Non ! Pour eux, le Devoir reste ce qu'il est pour les païens : une chose inerte, impuissante à faire accepter la souffrance. — L'Amour de Dieu... sa Volonté... c'est ce qui parle au coeur..

— ...Il faut que ce soit "ce qui décide", acheva le prêtre.

Un grand silence se fit.

Le chanoine de Libergrand comprit que tous les arguments humains seraient vains maintenant. Et, tous bas, il demanda à Dieu de parler Lui-même à cette âme dans le secret de son intimité, là où les bruits

de ce monde n'atteignent pas.

Brusquement Madame de Valbré ap puya sur ses yeux le petit mouchoir roulé dans sa main. Avec une voix enfantine elle implora :

— Mon Père, je vous en prie, laissez-moi toute seule. Je ferai ce que vous voudrez.

Le chanoine se leva.

Et doucement il sortit de la pièce.

XIX

Philippe Fontenoy se méprisait lui-même.

Ainsi sa maîtrise de soi, ce calme proverbial dont la supériorité écrasait, cet équilibre moral que rien n'avait menacé jusqu'à ce jour... Néant... Néant... Néant...

Une femme était venue à peine différente des autres femmes ; dont les yeux l'avaient regardé, ni plus ni moins beaux que tant d'autres ; un esprit s'était ployé devant le sien, une faiblesse avait tenté sa protection... Et c'en avait été fait de son repos, de son calme, de son énergie.. Successivement tout avait ployé.

Demain, peut-être, ce serait le tour de sa conscience d'honnête homme.

— Le roc humain !... songeait Philippe, un pli d'amertume au coin de sa lèvre fière.

Du même regard aigu qui situait le mal physique chez autrui, il évaluait en lui, le ravage.

Et de cet examen implacable, une immense humiliation montait :

Qu'était-ce que l'homme, puisque sa volonté la plus certaine pouvait être mise en échec par une fièvre subite et misérable ? Puisqu'un émoi des nerfs et du sang restait suceptible d'annihiler à l'improviste sa personnalité consciente, au point de la rendre étrangère à elle-même ?

Combien de fois, fermement résolu à de-

meurer froid et paisible auprès de madame de Valbré, à se tenir strictement sur le terrain amical, avait-il vu avec rage son cerveau s'enfiévrer, son organisme se troubler jusqu'à en arriver à des incidents indignes de Gilberte et de lui-même ! Celui de l'auto par exemple.

— Volonté, Energie : Fumée, Misère ! Eternelle réaction du corps sur l'âme. Dualité providentielle qui torture l'homme jusqu'à son dernier souffle !

...Et, dans la méditation douloureuse où il se murait, seul dans ce cabinet de travail où Elle était venue un soir du dernier été, le docteur Fontenoy parvint peu à peu à la conclusion désespérée de Gilberte :

“Pourquoi les hommes n'aiment-ils pas comme les femmes ? Comme cette Gilberte, à la fois passionnée et angélique, dont il ne se lassait pas d'envier la sérénité candide ?

“Pourquoi, puisqu'il avait l'âme haute et belle, ne pouvait-il pas s'affranchir du servage matériel ? Voir impunément Gilberte, se pencher sur cette créature charmante, réaliser avec elle, à défaut de l'union impossible, le rêve fraternel qu'ils souhaitaient tous les deux ?...”

Il faut rendre cette justice à Philippe : pas un instant, au milieu de son désarroi, le sophisme du Droit à l'amour ne vint effleurer sa conscience généreuse. Pour certains êtres, il n'est pas de bonheur en dehors du noble chemin : il n'existe là que de la tempête ou de la boue.

...Le front contracté, il reprit une lettre posée sur son bureau, la lut et la relut. Puis, lentement, il écrivit :

Mon cher Confrère,

“Vos instances réitérées et si flatteuses, triomphent de ma répugnance à interrompre les travaux commencés etc. Je me

rends à vos raisons. J'accepte décidément la direction de la section d'études que la Faculté de Médecine de Paris détache à New-York... Les raisons impérieuses qui me retenaient à Aix ont disparu. Je serai libre très prochainement et je pourrai rejoindre mon nouveau poste dès le 15 janvier, comme vous me le demandez.

“Agrééz, etc., etc...”

Gilberte achevait de s'habiller pour sortir.

Elle avait promis la veille au chanoine de Libergrand de retourner causer avec lui, afin d'arrêter les mesures à prendre pour matérialiser le sacrifice.

Sa volonté était victorieuse : filialement, elle avait prononcé le “Fiat” des holocaustes chrétiens. Néanmoins !... Un terrible combat se livrait en elle.

Sa jeunesse, son amour, toute cette vitalité ardente qui était sienne se liguait pour se révolter contre l'arrêt...

— “Il faut qu'il parte, faites-lui accepter New York”, avait dit le chanoine Libergrand...

Elle ne s'était pas arrêtée à se demander comment celui-ci était au fait d'un projet d'avenir, dont elle ignorait tout jusqu'à cet instant. Une seule chose survenait : quitter Philippe...

Laisser leurs existences se disjoindre...

Vivre sans la certitude qu'il était là, à portée de sa voix...

Sortir sans l'espoir de le rencontrer à chaque tournant...

Ne plus frémir devant une ressemblance imaginaire...

Quitter Philippe...

Briser l'intimité incomparable...

Ne plus sentir planer sur sa vie, — si solitaire ! — la protection forte et chaude.

Retomber dans le noir et le froid...

Travailler seule, sans l'aiguillon tout-puissant de la chère critique ou du rare éloge.

Quitter Philippe...

Abdiquer les menus enfantillages et les profondes joies de cette tendresse unique. Saveur des jours... Flamme de la solitude... Dire adieu à tout cela...

Comme elle parvenait sur le palier du premier étage, en descendant de son appartement, la voix entre toutes reconnaissable, demanda :

— Pourriez-vous me recevoir un instant ?... Je m'excuse de retarder votre sortie.

Une sûre intuition dit à Gilberte que le sort de sa tendresse, inopinément, allait se jouer là.

— Entrez, fit-elle avec un calme anormal.

Renvoyant le domestique, elle précéda Philippe jusqu'au petit salon où elle se tenait fréquemment.

Le crépuscule hâtif de décembre tombait déjà. Une ouate grise et douce emplissait la pièce. Elle allait donner de la lumière, le docteur Fontenoy l'arrêta :

— Laissez cela. Nous sommes mieux ainsi.

Elle prit un “coin” d'angle qu'elle aimait et qui la faisait toute petite. Il s'assit en face d'elle, sur un grand siège droit.

— Ce que je fais est très imprudent, articula-t-il posément. Mais vous ne m'auriez pas pardonné, j'espère, d'agir autrement.

Un peu penchée en avant contre la balustrade du “coin”, la jeune femme appuyée sur ses bras repliés, le regardait.

— Ecoutez fit-il, j'ai beaucoup de chagrin. — Promettez-moi d'être très sage et de ne pas m'en faire davantage ?...

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Dites-le moi, jeta-t-elle avec une brusque anxiété.

— Je quitte Aix, définitivement. Je vais à New-York pour des années. C'est irrévocable.

Plus brève, plus dure que jamais, la voix de Philippe Fontenoy martelait les

syllabes et meurtrissait les mots.

Tout d'abord, madame de Valbré ne répondit rien... Elle était l'être qui reçoit un choc mortel.

Elle dit enfin :

— Vous partez !

Mais d'un ton si étrange, que Philippe demanda impérieusement, au mépris de toute logique :

— Dites-moi que vous avez de la peine.

— J'ai besoin que vous ayez de la peine.

Docile, elle répéta :

— J'ai de la peine... Une peine affreuse. Et pourtant comme je suis heureuse !

— Heureuse !

— Oui, heureuse, parce que vous êtes tout pareil à ce que j'imaginai ! Parce que vous redevenez comme avant !

Dominé par cet élan, Philippe se tut.

Tremblante, Gilberte interrogea :

— Vous partez exprès ?

— Je pars exprès...

— Vous n'avez pas vu le chanoine de Libergand ?...

— Non. Pourquoi ?

— Parce que je l'ai vu hier... J'avais tant de remords...

— Quel remords aviez-vous ?

La nuit, qui descendait de plus en plus, empêcha de voir le visage d'enfant s'empourprer :

— Le remords de vous laisser... ne plus être pareil à autrefois... avoua Gilberte très bas...

— Vous avez dit cela au chanoine de Libergand ?...

— Oui... ai-je mal fait ? C'est le Père de mon âme. C'est vous qui me l'avez donné...

— Non, vous n'avez pas mal fait. N'ayez pas peur, rassura-t-il, en sentant l'émoi de Gilberte. — Racontez-moi tout, comme vous me racontiez avant... Que vous a-t-il dit ?...

— Il m'a dit que... nous ne pouvions

plus continuer à nous voir... Que je devais vous engager à partir... A quitter Aix. Il savait New-York... Et quelles propositions vous aviez reçues.

Les mots sortaient avec difficulté de sa gorge contractée.

— Ah !... Et vous vous êtes résignée... Vous avez promis d'obéir ?... questionna àprement Philippe.

— J'ai promis d'obéir. Mais je ne me suis pas résignée. Je n'ai pas pu... Je n'ai pas eu de courage. J'ai été lâche.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?... reedit madame de Valbré en s'interrogeant elle-même... C'est à la fois horrible et exquis. — Horrible de penser à l'affreuse chose... Exquis d'avoir retrouvé mon ami.

— L'aviez-vous donc perdu ?... demanda Philippe très grave.

— A la place de mon ami, de mon grand et terrible ami, il y avait un être nouveau. Je ne le connaissais pas. Il me faisait peur.

— Vous n'aimiez pas cet être nouveau ? Il vous déplaisait ?

— Je ne le connaissais pas. Il me faisait peur... reedit-elle pour toute réponse.

Très doucement il prononça :

— Ne craignez plus rien. Il est loin. Il ne reviendra pas... — Seulement, hélas, il faut que votre grand ami le suive.

— Oui. Il faut... Je sais...

Un tel apaisement tombait sur Gilberte, qu'il anesthésiait sa souffrance.

— Quand partirez-vous ?... demanda-t-elle avec effort.

— Très tôt. Très prochainement. Votre oncle achèvera ici pour moi ce que je ne peux pas terminer.

— Très tôt. Très prochainement...

— Ecoutez... reprit-il, de son ancien ton d'autorité. Il ne faudra pas nous attendre. Nous serons très braves. Très courageux, n'est-ce pas ?

Gilberte inclina la tête.

Elle sentait que pour parvenir à garder son calme, il lui fallait prononcer le moins de mots possible.

— C'est notre dernière conversation d'intimité. Cela vaut mieux.

Et comme elle ne disait toujours rien, il finit :

— ...La dernière causerie des deux amis...

Un flot de larmes envahit les yeux de Gilberte et ruissela sur ses joues. Philippe ne les vit pas, ou ne voulut pas les voir.

— Alors... puisque c'est la dernière conversation... il faut tout se confier... bien tout ? implora-t-elle, d'une pauvre voix fragile et détimbrée.

— Tout, oui.

— Eh bien !... écoutez... Ecoutez une chose honteuse. Hier j'ai presque regretté, entendez-vous, presque regretté que vous m'avez rendu la Foi.

Puis, s'apercevant de ce qu'elle osait dire, elle s'arrêta net.

— Pourquoi n'allez-vous pas jusqu'au bout de votre pensée ?.. Pourquoi ne voulez-vous pas me donner cette joie de vous entendre me dire que vous seriez ma femme si vous étiez libre ?

— Eh bien ! oui... poursuivit Gilberte ardemment. Oui, je vous le dis... J'ai presque regretté que vous ayez fait de ma Foi une chose si forte qu'il me soit devenu impossible de ne pas lui sacrifier mon Bonheur.. J'ai eu cette pensée abominable... C'est si mal !...

Un silence sourd s'appesantit.

Philippe le rompit le premier :

— Oui... c'est mal. Mais vous avez résisté. Vous avez triomphé. C'est tout ce que Dieu exige. Nous avons lutté chacun séparément... Et presque aux mêmes heures... acheva-t-il avec lenteur.—Dites... fit-il, en essayant de mettre de la gaieté dans son intonation un peu rauque, vou-

lez-vous que nous soyons très enfants, et un peu ridicules ?

— Je veux.

— Eh bien, promettez au grand ami votre fidélité. Il vous jurera la sienne. L'avenir est à Dieu.

— Je promets... articula Gilberte.

— Je jure... acheva Philippe. Aujourd'hui... Demain... Toujours...

— Aujourd'hui... Demain.. Toujours. Comme des papillons mystérieux, les mots sacrés voletaient entre eux.

Le jour était tout à fait mort.

Philippe perçut le danger de l'attendrissement, embusqué dans ces ténèbres et dans ces larmes. La volupté de cette atmosphère de douleur l'effraya.

Il se leva.

Il tourna le bouton électrique.

Sur les joues de Gilberte le sillon moite des larmes se dessinait encore.

Il réprima le frémissement qui le saisissait devant le visage bien-aimé.

— Soyons braves jusqu'au bout, dit-il en forçant sa bouche à sourire... Tout ce que nous aurons à nous dire désormais, nous nous l'écrirons. Sur ce terrain, le champ est libre.

Gilberte était debout maintenant.

Ses deux mains derrière elle, elle enfonçait ses ongles dans ses paumes pour ne pas sangloter.

Philippe avait reconquis tout son calme.

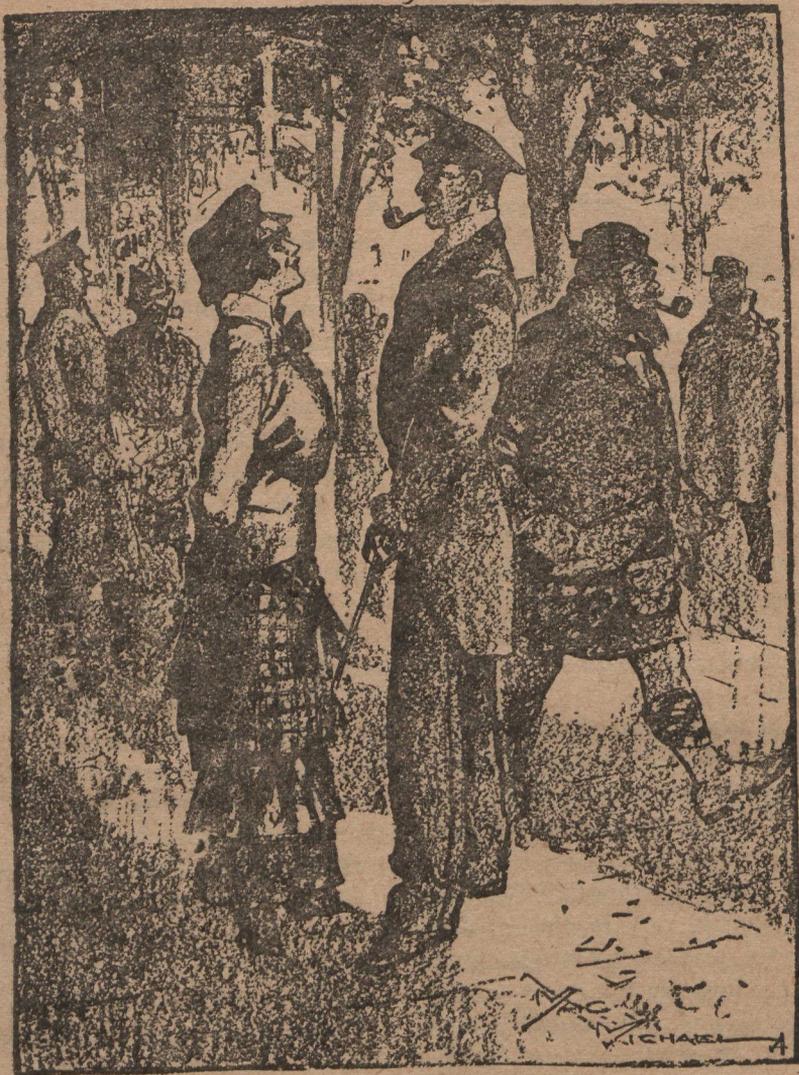
Il était tout pareil au Philippe d'autrefois.

— Adieu, ma Gilberte... fit-il en la regardant jusqu'au fond des yeux.

— Adieu, mon grand ami, dit la petite voix frêle, écho menu qui tremblait.

Puis sans même effleurer les doigts fragiles entre lesquels il laissait son coeur torturé, mais loyal et fier, Philippe Fontenoy s'en alla très simplement vers le devoir.

FIN.



L'INFLUENCE DE LA GUERRE SUR LA MODE

Avec le retour prochain de la belle saison, les nouvelles modes vont faire leur apparition. Il paraît que les événements européens ont exercé une grande influence sur la création des nouveaux costumes et que, de la jupe à la coiffure, les élégantes de demain ont trouvé le moyen de se "militariser" d'une manière coquette et gracieuse.

CAMPS MILITAIRES DEMONTABLES ET PORTATIFS

INVENTES PAR UN CANADIEN

Quand le ministère de guerre britannique s'est trouvé en face du problème de se procurer des quartiers d'hiver convenables pour des milliers d'hommes qui désiraient compléter leur instruction militaire pour servir sur le continent, il examina soigneusement les mérites de plusieurs genres d'abri différents soumis au ministère et provenant de toutes les parties de l'Empire, mais ce fut l'invention d'un Canadien, M. F. P. Aylwin d'Ottawa qui a été finalement adoptée. M. Aylwin appelle son invention la "tente continuele."

Les tentes sont faites avec du canevas supporté par des cadres en bois et elles peuvent être mises en sections très rapidement. Elles sont



M. F. P. AYLWIN

d'Ottawa et sa "tente démontable" qui a été adoptée par le ministère de la guerre. Le petit dessin indique l'intérieur d'une tente avec une partie du plancher levée sur ses pentures.

faites pour loger cinq hommes chacune, ou même on peut doubler le nombre dans une pressante nécessité.

Elles ont 12 pieds de longueur, 7½ pieds de largeur et 7 pieds de hauteur, et le toit est légèrement incliné. Le plancher qui est en planches très légères est recouvert de nattes de coco et est aussi par sections. Les châssis sont en mica, tandis que les pans de canevas procurent suffisam-

ment de ventilation.

Une tente peut être déchargée d'un wagon de transport et érigée pour l'habitation en 2½ minutes et quand elle est "renversée" elle fait un paquet de la moitié de la grandeur du plancher et 1½ pied de haut, pesant en tout 450 livres.

Dans le temps actuel, ces tentes sont envoyées aux champs de guerre à la moyenne de 9,000 par semaine.

— o —

A L'AMBULANCE

— ◆ —

Par Edmond Haraucourt.

Ce prêtre parlait d'une voix lente et tranquille, à peine nuancée, et d'un ton monotone, comme si la faculté de s'émouvoir avait fini par s'épuiser en lui ; et il disait :

— Oh ! oui, monsieur, ils ont bien fait, ceux qui sont partis de chez nous, à l'approche des envahisseurs ; je leur répétais : "Allez-vous-en, allez-vous-en !" Pour moi, la question ne se posait pas ; je devais rester tant qu'un seul de mes paroissiens demeurait au village. Le maire aussi ! l'adjoint n'a pas voulu partir non plus ; quelques vieux et des malades s'obstinèrent ; nous étions une cinquantaine en tout. Parfois, des émigrants traversaient le pays, en disant : "Ils arrivent !" Et puis, un soir, ils arrivèrent...

Ils ne furent pas trop méchants, cette fois-là : c'était avant la bataille de la Marne. Mais, quinze jours après, ils repassèrent ; ils remontaient vers l'est, en déroute ; alors, ils étaient vraiment com-

me des bêtes féroces. Quand on leur disait quelque chose, on sentait que ça n'entraînait pas. Un petit officier, qui savait parler français, nous ordonna de rassembler tout le monde devant la mairie : il nous accordait dix minutes. "Les retardataires seront fusillés." Nous nous sommes dépêchés, le maire et moi, et l'adjoint qui n'est pas bien vif, parce qu'il boite ; nous courions de porte à porte, en appelant : "A la mairie, vite !" Les bonnes gens descendaient dans la rue et ne se pressaient pas assez ; alors on les poussait comme des bêtes, avec la crosse, et, quand ils furent près de la mairie, ils avaient l'air d'un troupeau devant l'étable. A ce moment, une patrouille de uhlans arriva au galop ; les hommes et les chevaux étaient trempés de sueur ; le chef, sans s'arrêter, jeta un ordre, et ils passèrent. Je n'avais rien compris, mais je devinais bien qu'il s'agissait, pour les Allemands, de se replier, sans perdre de temps : peut-

être l'armée française venait sur leurs talons, et nous étions délivrés ? Ils partirent, en effet, et tout de suite, mais il nous emmenaient.

D'abord, les sous-officiers essayèrent de nous mettre sur quatre rangs, mais on y perdait trop de temps, et le lieutenant commençait à devenir tout rouge de colère. Du haut de son cheval, il nous envoyait des coups de botte dans le dos ou dans la figure, pour nous grouper ; il cria : "Marche !" Et on sortit du village. Nous étions pêle-mêle, serrés les uns contre les autres, avec des soldats devant et derrière. Quand nous fûmes à cinq cents mètres du pays, je me retournai pour le voir encore une fois, et un peu aussi pour savoir si les Français n'arrivaient pas. Alors, je vis les maisons qui flambaient derrière nous. Je n'avais pas su retenir un cri ; tout le monde se retourna, et un grand sanglot sortit du tas que nous faisions.

On allait vite : au bout d'une heure, les vieux qui n'en pouvaient plus, ni les mams qui portaient leur bébé. A chaque instant, des groupes de cavaliers nous rejoignaient et nous dépassaient ; tous nous criaient la même chose, et chaque fois le lieutenant réitérait son ordre de presser le pas ; il tira son sabre pour taper sur les traînards. C'était une pitié de les entendre geindre. Alors, j'allai vers lui et, en me rangeant près de son cheval, je lui dis : "Monsieur le lieutenant, ils ne peuvent plus marcher." Il me répondit un gros mot en français. Il fallait continuer. Au bout d'une autre demi-heure, je retourne : "Ils ne peuvent plus marcher, monsieur le lieutenant, ils vous retardent. Il me toisa d'un air furieux, parce que j'avais, sans le vouloir, fait allusion à leur besoin de se sauver. Tout de même, cinq minutes après, il choisit les plus fa-

tigués et les fit sortir du rang ; ils étaient une vingtaine, qu'on laissa sur le bord de la route.

Après quelques kilomètres, il fallut encore en abandonner autant. Enfin, une troisième fois, l'officier se résigna à relâcher les autres : il ne garda que le maire et l'adjoint, avec moi.

Le maire demanda : "Qu'est-ce que vous allez faire de nous ?" L'officier ne répondit rien ; il consultait sa carte avec énervement. Il jeta au sergent un ordre dont je ne compris que la fin : "... der Kreuz." Der Kreuz ! La Croix ! C'est le seul mot allemand que je connaisse. Je l'entendis comme une bénédiction d'en haut, une parole d'espoir et de réconfort que le Dieu de miséricorde envoyait vers notre détresse ; par la bouche même de l'ennemi, le Sauveur nous faisait savoir que sa bonté veille sur nous. J'élevai du fond de mon cœur une action de grâces, et la troupe repartit.

Mon espérance ne m'avait pas trompé : nous arrivâmes devant une ferme sur laquelle flottait le pavillon de la Croix-Rouge allemande ; je vis avec joie qu'on nous arrêtait là. Un médecin-major vint sur le seuil. Les nouvelles qu'il apprit de notre officier parurent le consterner ; mais, sur une réplique du major, tous deux éclatèrent de rire en nous regardant, et leur regard avait je ne sais quoi de sauvage qui faisait froid dans le dos.

Le petit lieutenant me dit : "Au revoir, curé ; le major se charge de vous soigner comme il faut." Le rire dont il accompagnait ce propos fit une impression encore plus sinistre. Il s'en alla avec ses hommes ; le médecin nous poussa dans la cour ; la porte cochère se ferma sur nous.

Je la vois encore, cette cour : il y avait au milieu un tas de fumier et au fond une

palissade de planches par-dessus laquelle j'apercevais les arbres d'un verger ; à droite, une grange servait d'ambulance : elle était pleine de blessés allemands. L'unique Français, un petit chasseur, était dehors ; appuyé de l'épaule contre un mur, la veste déboutonnée et le bras gauche en écharpe, il se tenait tête nue au soleil ; je m'approchai et je lui dis : "Mon enfant, pourquoi ne vous mettez-vous pas à l'ombre ?" Il répondit : "On me le défend ; ils m'ont mis là exprès ; d'ailleurs, ça n'a plus d'importance."

Il examinait le bout de son soulier avec la mine de quelqu'un qui hésite à parler et tout d'un coup, il ajouta, très vite : "Vous ne voudriez pas me confesser ? — Assurément, mon fils, je le veux. — C'est que. . . j'ai peur. . . S'ils nous voient causer. . . oui, j'ai peur. . . de vous fourrer dans une mauvaise affaire. . . Et peut-être bien qu'ils voudront. . ." Je ne comprenais rien à ses réticences : je lui expliquai qu'un prêtre dont on réclame le ministère n'a pas à s'occuper de ce qui pourra en résulter pour lui, et que, du reste, je ne risquais rien dans cet asile de charité, et lui non plus. Alors, il sourit d'un air incrédule, en hochant la tête, et, comme je le sermonnais avec un peu de mécontentement, il prit son parti brusquement et tout d'une haleine il me raconta : "Je vais mourir dans un moment. On me fusille. Ils sont furieux de leur défaite. Les Français approchent et prendront l'ambulance : avant qu'ils arrivent, on m'aura passé par les armes pour que je ne sois pas délivré."

— Mon enfant, il n'y a ici que des médecins et des blessés.

— On me fait fusiller par des blessés valides.

Je ne pouvais pas croire à une telle atrocité ; mais il insista : "Si, si, mon-

sieur le curé, c'est décidé. Ils me l'ont dit en propres termes : "Pour que nos blessés se vengent des sales Français et ça les amusera." Et je crains bien que vous ayez le même sort, vous et vos compagnons, quand ce ne serait que pour vous empêcher de raconter ça."

Je lui répondis : "Ne vous inquiétez pas de nous, mon enfant, je vous écoute ; récitez votre "confiteor."

Le pauvre petit ne savait plus ses prières. Il se mit à genoux. Je reçus sa confession. Là-dessus, le major revint. Il était suivi d'un autre médecin et d'une douzaine d'éclopés qui sortaient de la grange à la queue leu leu, avec des fusils, et je commençais à penser : "Est-ce qu'il aurait dit vrai ? Est-ce qu'une chose pareille est possible, de nos jours, qu'on tue un homme de sang-froid pour le plaisir ?"

Le maire et l'adjoint, qui étaient restés à l'écart pendant la confession, se rapprochèrent ; en trois mots, je les mis au courant. L'adjoint fut atterré ; le maire s'indignait : Ils en sont bien capables, les bandits !"

Le peloton des blessés s'aligna contre le mur de la grange face à la cour et l'arme au pied. Je voulais douter encore. Mais il n'y avait plus moyen quand j'ai vu le major allemand appeler mon petit chasseur avec un signe de la tête et lui montrer du doigt le milieu de la cour.

Il y alla, le cher enfant, bien droit, et en regardant bien en face ceux qui allaient commettre un crime. C'était comme s'il leur avait crié avec ses yeux : "Vous me faites mourir, mais moi, je vous fais honte !" Il monta sur le fumier, comme si c'était un trône ; il ouvrit sa chemise sur sa poitrine, et il était si pâle, monsieur, et si fier, les deux talons joints, les jambes raides, tout debout sur le tas d'ordures, tout seul.

Alors, une grande pitié m'entra dans le coeur. Je suis allé l'embrasser et me mettre à côté de lui.

J'y étais à peine que le maire est venu nous rejoindre ; il s'est placé tranquillement de l'autre côté du soldat, sans rien dire. L'adjoint est venu aussi, en clopinant, et nous étions là, tous les quatre.

Il y a eu chez les autres une espèce de surprise, qui a peut-être duré une deminute, mais qui nous a paru bien longue ; le major lança un commandement ; j'entendis qu'on armait les fusils. Alors je me tournai vers le petit soldat, et je le vis qui changeait de visage... Avec une figure d'illuminé, comme s'il entraît déjà dans le ciel, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, il regardait sur la gauche, et tout à coup, il leva sa main libre ; je regardai à mon tour, et j'aperçus... Oh ! monsieur, ce moment ! Derrière la balustrade de planches, deux soldats français venaient d'apparaître, deux dragons ! Ce ne fut pas long. En un rien de temps, la barrière tombait, et ils se précipitaient en criant : "Tout le monde prisonnier !" Le exécuteurs jetaient leurs armes et se bousculaient vers le seuil de la grange ; les majors s'y enfournaient derrière eux, avec leurs infirmiers ; nous bouclions la porte, nous ramassions les fusils allemands, et nous voilà montant la garde devant cette ambulance de bourreaux.

Car nos sauveurs n'étaient que deux, monsieur, et pendant trois quarts d'heure nous avons attendu l'arrivée d'un renfort. C'est égal : j'espère bien qu'on les fera passer en justice, ces médecins-là. Vous ne trouvez pas qu'il faudrait publier leurs noms ?

GUERRE et FINANCE

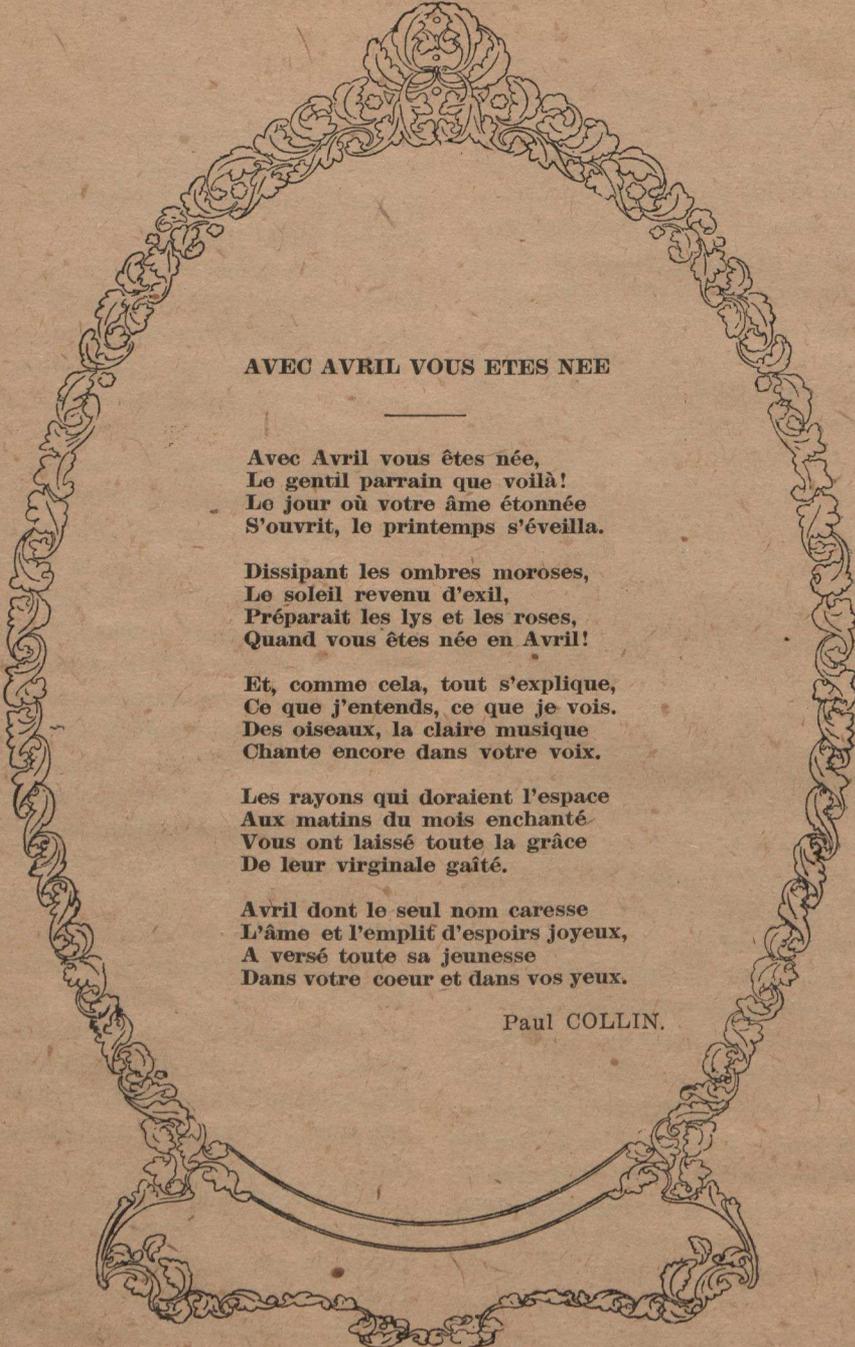
Le "Daily Telegraph" écrit à propos de la conférence tenue, à Paris, par les ministres des finances de France, d'Angleterre et de Russie :

Un économiste bien connu, M. F. W. Hirst, estime à 250 millions de francs par jour (50 millions de dollars) les dépenses qu'impose la guerre à la France, à l'Angleterre, à la Russie, à l'Allemagne et à l'Autriche.

Si ce calcul est exact, les dépenses totales à ce jour dépassent 40 milliards. Mais cette somme, si énorme soit-elle, ne comprend pas les dépenses de la Belgique, du Japon, du Portugal, de la Serbie et de la Turquie ; elle omet aussi les immenses dépenses qu'ont eu à faire pour leur mobilisation — encore qu'elles soient en paix — l'Italie, la Roumanie et les nations balkaniques, la Hollande et la Suisse ; elle omet encore les pertes colossales subies dans les régions dévastées de Belgique, de France, de Pologne, de Serbie et de Galicie, et celles causées au commerce du monde entier...

Ces dépenses peuvent continuer pendant des semaines et même pendant des mois, elles ne peuvent se poursuivre indéfiniment, et si des deux côtés les autres éléments sont équivalents, celui-là gagnera qui aura l'avantage dans l'élément financier.

L'Allemagne croyait, au début de la guerre, pouvoir écraser les alliés sous le poids de ses armements. Elle a échoué. C'est maintenant à son tour d'être submergée sous le fardeau des réserves d'argent plus considérables de ses adversaires.



AVEC AVRIL VOUS ETES NEE

Avec Avril vous êtes née,
Le gentil parrain que voilà!
Le jour où votre âme étonnée
S'ouvrit, le printemps s'éveilla.

Dissipant les ombres moroses,
Le soleil revenu d'exil,
Préparait les lys et les roses,
Quand vous êtes née en Avril!

Et, comme cela, tout s'explique,
Ce que j'entends, ce que je vois.
Des oiseaux, la claire musique
Chante encore dans votre voix.

Les rayons qui doraient l'espace
Aux matins du mois enchanté
Vous ont laissé toute la grâce
De leur virginale gaité.

Avril dont le seul nom caresse
L'âme et l'emplit d'espairs joyeux,
A versé toute sa jeunesse
Dans votre coeur et dans vos yeux.

Paul COLLIN.

LES CIGOGNES DE STRASBOURG

Une des choses qui frappent le plus l'étranger qui visite la vieille ville de Strasbourg, c'est de voir, au faite des cheminées, de gros oiseaux noirs et blancs, aux longues pattes rouges, qui regardent mélancoliquement les passants ou construisent hâtivement les nids où s'abritera la couvée prochaine.

Longue d'environ quatre pieds, la cigogne a des ailes immenses qui ont jusqu'à sept pieds et plus d'envergure; c'est un oiseau taillé pour les grands voyages.

Pendant la mauvaise saison elle émigre pour les pays chauds et elle revient au printemps avec les beaux jours.

Fendant les airs, les pieds allongés, le bec droit, les cigognes arrivent à grand bruit d'ailes, s'abattant sur la colline pour reprendre haleine et reconnaître leurs pénates. Tenant conseil, se tournant à droite et à gauche avec un clappement continu, elles ont l'air de dire:

—Oui, c'est nous, les amis, nous, qui ramenons le soleil, les beaux jours!

Pourtant, des groupes se séparent, tournoient, volettent, et bientôt vont s'abattre dans la plaine,—un couple ici, un couple là. Celui-ci reprend son nid au haut de l'église, celui-là le sien sur la vieille tour d'un château en ruine.

Un frémissement de joie court par le village... Les bambins de l'école, sous les yeux du maître indulgent, s'élancent aux fenêtres en criant:

—Les cigognes! Les cigognes!

Et en avant la vieille chanson qui tra-

versa des siècles, toujours neuve et toujours aimée:

“Stork, Stork, langi Bein
Trag mi uf' em Sessel heim.”

“Wohi? Wohi?”

“In's liewe Elsass ine!”

(Cigogne, cigogne, longues jambes, — porte-moi à la maison, comme sur un fauteuil.—Où donc? Où donc?—Dans la chère Alsace!)



Cigognes sur les toits de Strasbourg

Et la vieille grand'mère quitte son rouet, la petite bonne ses marmites, le laboureur sa bêche, le vigneron ses liens: tous, les yeux en l'air, ils suivent les mouvements de leurs hôtes annuels, semblent comprendre leur clappement sans fin.

Cependant, les nouveaux arrivants, après avoir assez bavardé, raconté leurs nouvelles d'Afrique ou d'Égypte, se décident à rendre leur nid plus confortable: le marguillier a eu beau le garnir de foin, de quelques débris d'ouate, ce n'est pas assez; il leur faut des plumes, de fins duvets, de la grosse paille pour boucher les trous. Et voici le mâle en campagne! Il descend dans les vergers, longe prudemment les basses-cours, happe les plumes autour des colombiers, rapporte le tout au logis, où Mme la Cigogne se met à l'ouvrage, tout en bavardant tant et plus. Foulant les matériaux de ses pattes, arrondissant le nid avec son ventre, elle travaille sans se lasser jusqu'à la nuit tombante... Et les marmots de crier:

—Écoutez comme elle sait le welche, la cigogne!... Si elle en dit, si elle en dit!

Nous sommes donc bien bavards, nous autres "Welches", (terme de mépris appliqué par les allemands à tout ce qui est français), pour avoir mérité de baptiser le jargon des cigognes?... Le bon Hebel aussi, dans son petit poème: "Der Storch"
—un bijou,—ne dit-il pas:

"Nei, loset, wie ner welche cha!"

...Ainsi, par toute l'Alsace, c'est entendu, les cigognes welchaient, welchent, welcheront!...

Et, le soir de ce jour-là, plus d'un vieux, plus d'une vieille, tournant ses pouces vers le coin du fourneau sur lequel bouillottent les pommes de terre songe que l'année sera bonne, que les récoltes seront

hâtives, puisque tôt les cigognes sont venues. Quand de jeunes cigogneaux auront brisé leur coquille, bien des paysans monteront au grenier, puis sur le toit, poser un vieux panier garni de foin sur une cheminée abandonnée. Où la cigogne daigne nicher, entrent l'abondance et la joie.

Rarement, pourtant, elle se décide à élire domicile sur une maison basse: elle y est trop près de la foule, du bruit; elle a besoin d'air vif, de l'espace libre et de larges horizons.

—o—

Un Fait d'Armes Extraordinaire

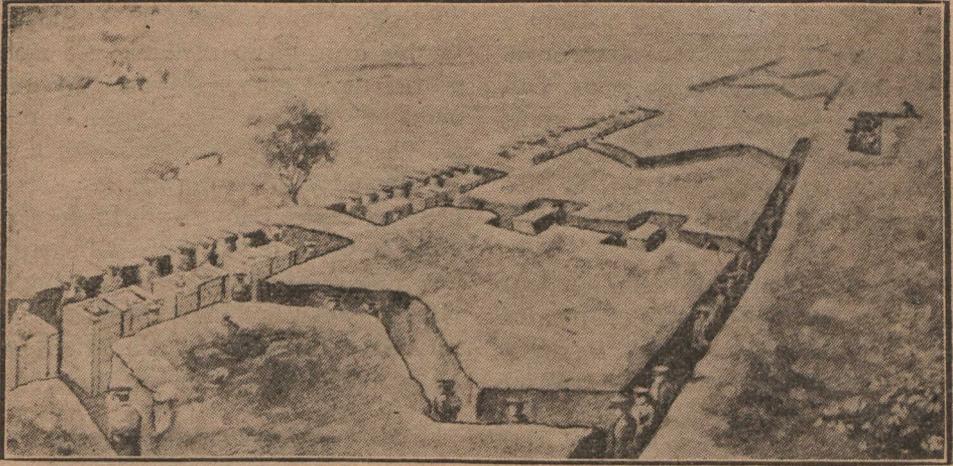
— — —

C'est un émouvant récit que celui du haut fait d'armes accompli par un modeste héros alsacien, le sergent Rieff, du 9^e d'infanterie, ancien légionnaire.

Lors d'un des derniers combats de l'année, qui permit aux français de s'emparer d'un point stratégique important, cet intrépide sous-officier, malgré les rafales de mitraille et d'obus, n'hésita pas à s'élaner seul dans une tranchée ennemie, où après avoir changé trois fois d'arme, sa baïonnette s'étant tordue dans l'ardeur de la lutte, il abattit de sa main vingt et un Allemands et s'empara d'une mitrailleuse dont il avait tué le dernier servant.

Cet héroïque Alsacien de Ribeauville, nommé adjudant-chef et proposé par son colonel pour la croix de la Légion d'honneur, vient d'être promu sous-lieutenant au 7^e d'infanterie.

—o—



DANS LES TRANCHÉES

La Guerre Souterraine

La guerre de taupes inaugurée par les allemands à eu pour principal résultat de prolonger considérablement une guerre qui eût été bien vite terminée en rase campagne.

Avec le formidable armement moderne, les batailles livrées selon l'ancienne tactique eussent fait fondre les régiments comme la neige au soleil, tandis qu'il s'agit plutôt, maintenant, d'une guerre d'endurance et qui met à une terrible épreuve le tempérament fougueux principalement des français.

Cette guerre souterraine dans la boue n'a cependant pas affecté leur bonne humeur et leur foi dans le triomphe final ; on en jugera par cet intéressant récit d'Edouard Helsey, relatif à une de ses visites dans les tranchées du front.

— Espérons que le seigneur Crapouil-

lot y mettra de la discrétion, dit avec un sourire le lieutenant qui me conduit. C'est une sentinelle qui ne badine pas et qui vous allonge son homme sans avoir crié : "Halte-là!" Mais, si elle nous permet de passer, vous pourrez dire que vous serez allé "sur le front". Je vais vous faire voir les Allemands à l'oeil nu.

Justement, le seigneur Crapouillot — c'est le gros canon ennemi — paraît d'assez méchante humeur. Il grogne, il craque, il tire de sa pipe infernale de grosses bouffées de fumée noire et il démolit à coups de botte des morceaux de village. Avançons toujours. Peut-être qu'il ne nous verra pas.

Nous quittons les dernières maisons occupées par des troupes françaises, maisons aux toits crevés, aux murs béants. Un soldat garde une fontaine. A quelques

pas de lui, ce matin, une "marmite" a fait explosion sans l'atteindre, mais il a reçu des éclats de terre. Nous nous engageons sur un chemin criblé de trous. Voici des arbres déchiquetés. La sève coule encore de leurs plaies toutes fraîches.

— C'est l'heure du concert, me dit l'officier, vous allez entendre une jolie musique.

En effet, les détonations se répondent sur un rythme précipité. Le 75 claqué, les grosses pièces tonnent et, par instants une ou deux salves d'infanterie mêlent leur voix claire à ce fracas.

Près d'un maigre bouquet de pins, nous croisons trois hommes, la pioche sur l'épaule, qui s'en reviennent des tranchées. Ils font le salut militaire, mais, brusquement, ils baissent la tête, et l'un d'eux s'écrie :

— Gare la-dessous ! Voilà le métro !

J'écoute. On discerne aisément, dans le tintamarre, le cheminement aérien d'un gros obus. Ce n'est pourtant pas du tout un sifflement. C'est un froissement de feraille, un bruissement métallique et cahoteux, une sorte de gargouillade qui se prolonge deux ou trois secondes. Et puis, pouf ! une chute lourde et sourde.

C'est l'obus qui s'abat sans éclater.

Nous traversons un chemin creux. En contre-bas d'un vallonnement, à l'abri du sieur Crapouillot, nos hommes ont construit les huttes de branchages et de paille. On croirait un village kabyle. Je m'émerveille de cette ingéniosité, mais mon guide me fait presser le pas.

— Vous allez voir, m'assure-t-il, des choses beaucoup plus curieuses.

Nous longeons une sorte de talus. Soudain, il me fait tourner à gauche. Un couloir s'ouvre dans la terre. Nous montons quatre ou cinq marches, comme pour gagner un clos, et nous voici engagés dans

une galerie à ciel ouvert, profonde de 1m 50, large tout au plus de 50 centimètres et bordée d'un épais remblai. Ce moderne sentier de la guerre s'avance irrégulièrement par zigzags. Aux angles sont creusés des puisards. Par endroits, la paroi est approfondie et forme une sorte de banc de repos. Souvent, deux de ces chemins se croisent. Il y a des carrefours, des places, des impasses. C'est toute une ville improvisée. Pour permettre de s'y retrouver, les soldats ont baptisé chacune de ces tranchées. Ils en ont inscrit le nom



Soldat anglais construisant un abri.

sur des briques qui servent de plaques indicatrices. Nous sommes ici rue de la Villa-Margot. Prenons à droite le passage des Ateliers, nous allons arriver à l'établissement de bains.

Nous y arrivons, en effet. Je crois rêver. Trois marches descendent jusqu'à une cave.

me REGIMENT

3me Compagnie

SALLE DE DOUCHES

dit un écriteau. J'écarte un rideau. Un homme, pieds nus dans un baquet, se pré-

pare à enlever sa chemise. Des peignoirs et des serviettes pendent à des ficelles. Un jet tombe d'une pompe d'arrosoir. Je tends la main. L'eau est chaude. Suis-je bien ici "sur le front", en contact avec l'ennemi ? Sont-ce bien des obus allemands que j'entends passer au-dessus de nos têtes ! On rit de mon étonnement et l'on m'explique :

— C'est le capitaine L... qui a eu cette idée. Une "marmite" avait creusé à cette même place un grand trou. On l'a régularisé. On en a dallé le fond. On l'a fermé par un toit de tôle ondulée recouvert de terre et percé de jours appropriés. Sortons maintenant, montez ces marches. Vous allez comprendre l'appareil.

Au-dessus de ce réduit si curieusement aménagé, on a construit un fourneau de briques assez large pour supporter une chaudière. Au centre du toit, un tonneau sert à mélanger l'eau froide et l'eau chaude de manière à obtenir, "au thermomètre," la température souhaitée. Quatre robinets sortant des flancs de ce tonneau traversent la tôle et viennent s'adapter à quatre pommes d'arrosoirs suspendues au-dessus de quatre baquets. Une petite lucarne établit les communications. On crie à l'homme chargé du manèment :

— Ouvre le 2. Ferme le 1.

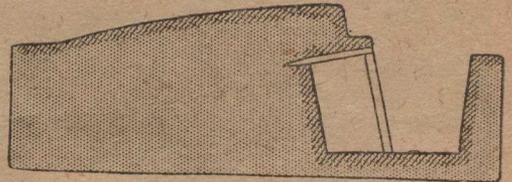
C'est d'une sublime simplicité.

— Ne croyez pas, me dit l'officier, qu'il s'agisse là d'un luxe ou d'un amusement. Cette installation nous est précieuse. Malgré le séjour dans les tranchées, tout notre régiment est propre. Ceux d'en face seraient bien empêchés d'en dire autant. Si vous voyiez nos prisonniers ! La vermine grouille sur eux. Ici, tout le monde se lave. Il n'y a rien de tel qu'une bonne douche pour nous garder le moral en bon état.

Mais l'homme de manoeuvre se désole :

— C'est malheureux qu'on ne permette pas aux journalistes de venir voir ça. Ils en feraient une bouillotte !

De la salle des douches, nous passons aux cuisines, aux ateliers de réparations, étroites cavernes fouillées dans le sol et garnies de nattes. Nous entrons dans la "chambre" du capitaine L... Il a fait tenir dans un trou de taupe une paillasse, une table, deux chaises. Il a accroché au mur (?) une glace, car il est coquet, et il a décoré cette habitation de gravures ; oui, des gravures. J'admire ainsi le maréchal Ney, coiffé d'un beau bicorne à plumes et brandissant son sabre. Il serait bien ahuri sans doute, le maréchal Ney, si



Coupe d'un abri.

ses yeux de papier pouvaient voir. Il ne reconnaîtrait plus la guerre.

Le lieutenant m'arrête devant un tertre abrité par trois beaux arbres. Et, de nouveau je suis stupéfait. Sur cette sépulture soigneusement arrangée est posé un casque prussien entouré de quelques dahlias. La terre en a été patiemment tassée, et nos soldats, en y plantant des douilles luisantes de cartouches, ont inscrit en grandes lettres de cuivre : "1914. Victoire du Devoir."

— Oui, me dit un sergent. Nous l'avons tué l'autre nuit, dans une patrouille. Mais celui-là était brave et s'est bien battu.

— C'était un officier ?

— Non. Un simple soldat.

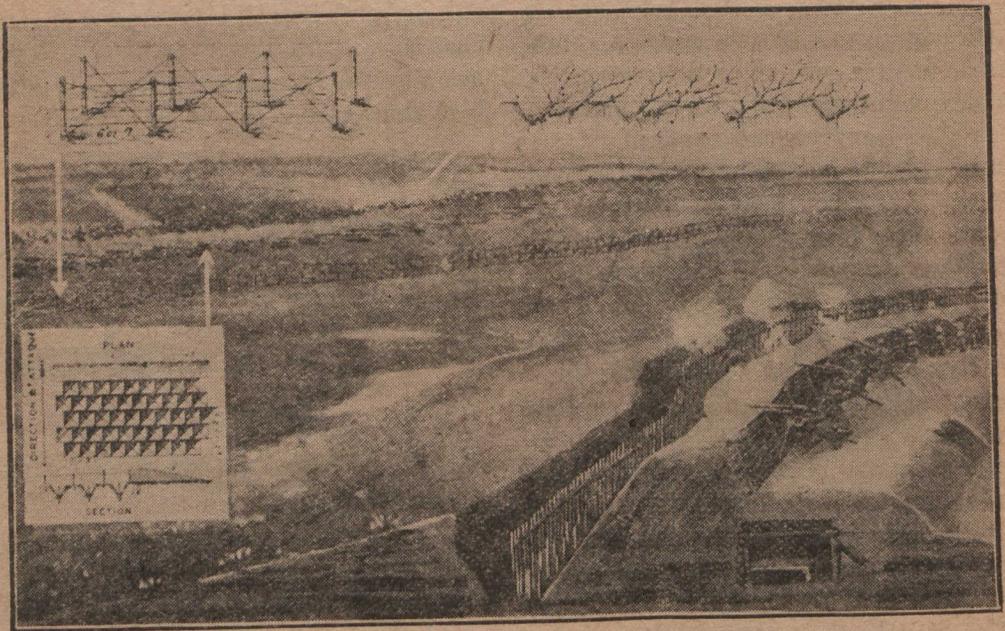
Ils ont fait ça tout simplement. On a pu

les contraindre à une guerre de chausse-trapes. Ils se sont merveilleusement adaptés à des conditions de combat qui heurtent leur tempérament. Ils ont su manier la pioche avec autant de supériorité que la baïonnette. Et, puisqu'il a fallu imiter les Allemands, ils les ont tout de suite surpassés. Les tranchées que je visite aujourd'hui sont plus inexpugnables, plus habitables aussi que celle de l'ennemi. Mais on n'a pas pu éteindre en eux la flamme de

te. Il y a dix jours, elle nous servait de frontière. On s'y est battu la semaine passée. Des balles ont troué les arbres. Aujourd'hui, nous nous avançons un peu au delà.

Il faut marcher à demi courbé maintenant et prendre des précautions pour contempler le paysage. Enfin, le lieutenant m'arrête :

— Je ne peux pas vous conduire plus loin, ni y aller moi-même. Nous ferions



Une ligne de tranchées avec ses ouvrages de défense.

générosité qui, sur tous les champs de bataille, fit plus lumineuse la gloire de la France. Dans cette guerre industrielle, ils sont demeurés chevaleresques, comme ceux d'autrefois, et ils enterrèrent avec honneur l'adversaire qui fut loyal. N'est-ce pas une victoire encore sur la barbarie qui assaille le monde que cette tombe allemande dans une tranchée française ?

De nouveau nous escaladons quelques marches. Nous traversons une grande rou-

dix pas en avant une salve nous accueillerait. Nous sommes à moins de huit cents mètres de fusils allemands.

Il me tend sa jumelle.

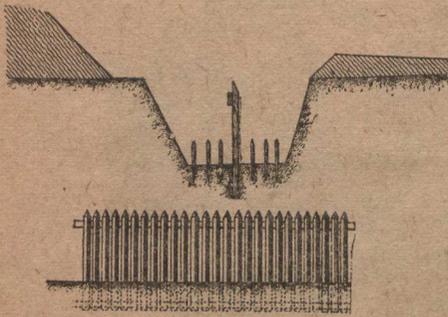
— Tenez, regardez. Voyez-vous des points noirs qui semblent des fourmis sur les remblais de leurs tranchées. Ce sont des casques à pointe.

Ces petites taches noires, en effet, se déplacent. On les distingue très nettement. Les deux retranchements se font ainsi vis-

à-vis sur un lacet de plusieurs kilomètres. A droite, à gauche, partent des coups de fusil. Je reconnais le crépitement de la mitrailleuse. Quelques balles sifflent près de nous.

Et le seigneur Crapouillot, continue de grogner, de cracher, de salir le ciel de sa fumée noire.

Les premières maisons de X... , où sont cantonnés les Allemands, me paraissent toutes proches. Je vois très clairement de larges trous sur les toits et dans les murs. Et, soudain, j'aperçois, dans un champ de pommes de terre, nos trois couleurs flottant au ras du sol, je m'écrie :



Coupe d'un fossé avec palissade protégeant les tranchées.

— Mais c'est un drapeau !

— Il y en a deux, me dit le lieutenant. Figurez-vous que les hommes du premier bataillon se sont amusés, une nuit à sortir de la tranchée et à aller planter ce petit drapeau de bazar, là-bas, tout près de la tranchée allemande. Le deuxième bataillon s'est piqué d'émulation. La nuit suivante, il a planté un peu plus loin un autre petit drapeau de quinze sous. Et maintenant regardez mieux. Vous ne découvrirez rien entre les deux drapeaux ?

Mais si. Je vois nettement quatre taches grises allongées, quatre cadavres d'Allemands. Ils ont voulu arracher de ce coin de sol de France les couleurs françai-

ses. Ils ont été cloués sur place.

Chaque nuit, d'ailleurs, est marquée de combats isolés. Des patrouilles rampent au-devant des lignes et souvent s'accrochent. Mais chaque fois qu'un des nôtres est touché, ses camarades le ramènent dans nos retranchements.

Et c'est la nuit aussi que se poursuivent les terrassements. Pelletée par pelletée, nous regagnons quelques mètres de terre. Nos tranchées, qui progressent de biais, avancent peu à peu comme de lentes antennes. Une patiente tactique fait manoeuvrer les régiments à même le sol. On gagne, ainsi, à coups de pioche, certains replis de terrain favorables, certains mamelons, un coin de bois où des batteries pourront se masquer.

Le jour tombe en lambeaux sanglants. Il faut partir, car on ne saurait me permettre de passer la nuit ici. Nous regagnons le village de X... Je remercie le lieutenant qui m'a guidé. Je lui dis mon admiration pour les travaux que je viens de voir.

×

On comprend que, dans ces conditions, la lutte est lente et pénible, malgré cela, les progrès seraient plus rapides si les Alliés ne se heurtaient qu'à de la mitraille. Mais une infanterie atroce et une immonde cavalerie entravent leur marche en avant. Deux contingents inébranlables tiennent solidement ces rudes lignes retranchées, les font parfois reculer.

Dans des abris qu'ils ont arrosés d'obus veillent par vingtaines des tués allemands. Les leurs ne les ont pas enlevés. Ils se décharent lentement sur place sans autre linceul que leur capote grise, et leur dernier sommeil est encore une faction. Combattants muets, ils montent au-devant de

l'armée boche une garde immobile et sûre.

Et d'autres troupes encore que les cours de notre école de guerre n'avaient pas prévues viennent ralentir notre élan. Il ne suffit pas que les Allemands aient abandonné leurs tranchées pour que nous puissions y prendre leur place.

Ils y laissent des garnisons qu'on ne peut pas anéantir, de formidables légions de vermine. Il semble qu'ils aient réalisé la mobilisation générale des poux. Eux-

ment désespérément. Froide, dure, inhospitalière, cette terre où ils se tapissent, c'est la terre de France promise à leurs appétits par les prophètes pangermanistes. Ils ne veulent pas la lâcher. Et malgré l'évidence qui commence à percer leurs paupières obstinément closes, malgré les mauvaises nouvelles qui leur parviennent peu à peu, malgré les premiers craquements annonciateurs de la débâcle, ils veulent s'acharner à croire que l'invasion c'est la conquête.



Comment les français se moquent des allemands et les font tirer inutilement sur un mannequin.

mêmes souffrent terriblement du contact de tels alliés.

Beaucoup de prisonniers sont tombés entre les mains des alliés, si épuisés de ce fléau qu'il a fallu les coucher. Les médecins nomment, je crois, fièvre pédiculaire cette maladie qui s'empare des corps trop rongés par les parasites.

Mais si inconfortable que soit le séjour de leurs tranchées, nos ennemis ne les quittent pas volontiers. Ils s'y crampon-

Il faut toute l'ardeur de nos troupes, toute notre ingénieuse souplesse pour leur reprendre notre sol pas à pas et pour disloquer pierre à pierre le rempart maintenant ébréché qui devait contenir notre offensive en attendant les géniales et décisives stratégies de von Hohenzollern, généralissime manchot.

D'ailleurs, sur plus d'un point du front, les deux armées retranchées s'observent et se recueillent. On ne tente pas chaque

soir et chaque matin l'assaut de toutes les tranchées, mais d'étranges batailles éclatent, infimes péripéties du drame immense, gouttes d'eau entrechoquées dans la tempête, mais qui se soudent les unes aux autres et qui font indistincte la lutte sur des centaines de milles.

France a fait le récit d'une amusante plaisanterie faite par les soldats français, qui occupaient une certaine tranchée, au détriment des soldats allemands de la tranchée d'en face. Les lignes des adversaires n'étaient pas à plus de trente verges l'une de l'autre, en ce point, ce qui



Betteraves sculptées par un artiste français dans les tranchées. De gauche à droite: le général Von der Goltz, le Kaiser et le duc de Wurtemberg.

Je disais en commençant que malgré les difficultés de ces combats, la gaieté règne toujours chez les alliés. C'est l'exacte vérité et il n'est pas de farces que les français, surtout ne s'ingénient à faire à leurs ennemis. C'est ainsi que le correspondant du "Daily News" dans le nord de la

permettait d'entendre les cris poussés de part et d'autre.

Un jour un soldat français appela les Allemands et leur dit :

"Hallo, Boches ! Votre kaiser est très brave, mais il ne vient pas visiter vos tranchées, tandis que demain, M. Poinca-

ré, notre président, nous rendra visite dans la nôtre. Il ne porte pas la croix de fer, lui, mais il n'a pas peur."

Le lendemain, les Allemands purent voir un chapeau haut de forme s'agiter tout le long de la tranchée française aux cris de "Vive le président," et, bien entendu, s'empressèrent de le cribler de balles.

Mais le chapeau continuait ses salutations et les Allemands ne tardèrent pas à penser que, ou leur tir était de qualité inférieure, ou la tête de M. Poincaré était remarquablement dure. Pour les soulager, de cette perplexité, un soldat français enleva le chapeau du manche de bêche au bout duquel il s'agitait, et le lança dans la direction de la tranchée allemande aux grands éclats de rire de tous ses camarades.

D'autres fois, c'est un uniforme que les français exposent ainsi aux balles des boches et ceux-ci, qui s'y laissent prendre à chaque fois, dépensent inutilement une grande quantité de cartouches ce qui aide merveilleusement à l'affaiblissement de leurs réserves en munitions.

Entre temps, pour charmer les rares instants de loisirs, on écrit, on chante, on dessine et même on fait de la sculpture. Nous reproduisons une gravure où l'on voit trois betteraves sculptées par un artiste français dans sa tranchée et représentant trois boches de renom : Von der Goltz, le Kaiser et le duc de Wurtemberg.

Il est infiniment probable que l'existence ne doit pas être si gaie dans les tranchées allemandes.

— 0 —

Les Allemands dépensent annuellement \$110,000,000 pour leur tabac; les Américains \$95,000,000; les Anglais \$80,000,000.

LES POILUS

Les poilus. C'est le nom qu'ils se sont donné. C'est le nom populaire et militaire du soldat de 1914, et il y a dans ce mot de l'ironie, de la blague, de l'héroïsme, de l'attendrissement toute une gamme de sentiments purement français.

Un poilu, pour les soldats français, c'est quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux, quelqu'un de très bien. Pour un chef, mériter de ses hommes le nom de poilu, ce n'est pas un mince éloge.

Comme nous traversons un cantonnement sous la conduite d'un commandant de corps d'armée et de quelques-uns de ses officiers d'état-major, un soldat m'arrête et me demande, montrant le général:

— Quel est donc ce poilu-là ?

— C'est le général Franchet d'Espérey.

— Ah ! oui, celui-là, reprend l'homme, c'est un vrai poilu.

Le général Joffre est le roi des poilus. Le roi Albert aussi est un fameux poilu.

Parmi les poilus, il y en a de tous les grades et de toutes les conditions. Il y a des poilus qui ont de grosses mains de paysans, de bonnes faces candides de laboureurs bretons ou auvergnats.

Il y en a aussi qui se souviennent vaguement d'avoir porté l'habit noir aux "premières" et d'avoir pris un bain tous les jours. Il y en a même qui ont été jadis des intellectuels orgueilleux de leur intellectualité.

Maintenant, les uns et les autres ne sont plus que des poilus, c'est-à-dire de vrais combattants, par opposition à ceux de l'arrière, à ceux des services auxiliaires.

La guerre de 1914, ce sera la guerre des poilus et des Boches : gloire aux poilus !

LA NAVRANTE HISTOIRE DU MEUNIER DE PELLENBERG

Combien de récits épouvantables nous aurions encore à consigner ici ! A Pellenberg, — c'est d'un témoin oculaire qui a traversé la Hollande que nous tenons la narration qu'on va lire, — sous les yeux de son père (le meunier de l'endroit), le fils fut tué froidement. Le père, dont la douleur eût déchiré le coeur de tout autre que de soldats allemands, supplia qu'on le fusillât lui aussi sans retard. Mais le vicefeldwebel tenait sa vengeance. Mourir frappé d'une dizaine de balles ? Ce serait trop beau ! Il fallait faire souffrir moralement ce vieil homme affaîssé et qui sanglotait, écroulé au bord de la route.

— Eh ! l'homme, dit le sous-officier. Va-t'en prendre une brouette à ton moulin et reviens ici.

Il fallut bien s'exécuter. Deux sentinelles, l'arme au bras, le poussaient déjà sur la route. Et le pauvre homme se traîna vers son moulin, toujours surveillé étroitement, chercha sa brouette, la poussa devant lui jusqu'à l'endroit où son fils avait été lâchement frappé.

— Tuez-moi, répéta-t-il. Je vous en supplie, tuez-moi.

Mais le vicefeldwebel tenait à son idée. Ordre fut donc donné au meunier de charger le corps de son fils sur sa brouette, et de le conduire à quelque distance de là, où il serait enterré.

Avec des sanglots qui fendaient l'âme, le vieux se mit en route, butant à chaque pas, les yeux brouillés, la démarche chancelante. Il lui fallut, sous la menace des

pires supplices, procéder à toute la cérémonie, creuser la tombe, y déposer le corps de son cher enfant.

Il faut croire que ce châtiment ne suffisait pas. Tandis qu'il était occupé à sa lugubre besogne, des soldats mirent le feu à son moulin. Ainsi, en une heure, ce malheureux avait tout perdu !

Voilà comment les soldats de l'empereur ont fait la guerre en Belgique. Et que ceux qui douteraient se rendent à Pellenberg.

Le meunier n'a pa quitté l'endroit. Il rôde dans le pays comme un fou, frappé au coeur si profondément qu'on se demande comment il trouve la force de vivre. Il ne vous dira rien, car il est muet sur les événements affreux dont il a été la victime. Mais regardez cet homme et vous serez convaincu ! Et demandez donc à ceux qui ont été témoins de cet acte odieux, commis par des soldats disciplinés, de sang-froid, au commandement du vicefeldwebel. Vous serez tôt édifié.

Conformément à la commission de secours en Belgique, la cuisine pour la soupe organisée par cette même commission en Bruxelles est la plus grande du monde. Environ 50,000 personnes manquant de tout attendent dans les "lignes de pain" chaque jour, et au-dessus de 6,000 gallons de soupe et 4½ tonnes de pain leur sont distribués chaque jour.

MORT HEROIQUE D'UN

PRETRE RUSSE

Sur le transport "Pruth" récemment coulé par le croiseur turco-allemand "Goeben", périt le vieil aumônier du bord, le père Antoine, âgé de soixante-dix ans.

Quand on lui annonça qu'à la sommation de se rendre faite par le "Goeben" au commandant du transport celui-ci avait répondu en hissant à tous les mâts le pavillon de Saint-André, signal de combat dans la flotte russe, l'archiprêtre, revêtu de la chape, la croix en mains, monta sur le pont. D'un geste large, il bénit l'équipage du "Pruth" et commença à voix haute la prière, continuée par tous, officiers et matelots, au bruit de l'artillerie du "Goeben", qui attaquait le transport, sur lequel ne se rouvrait pas même une mitrailleuse.

A un moment le commandant du "Pruth" fit passer par le T. S. F. ce message : "Pruth" incendié par feu ennemi, les vannes sont ouvertes."

L'ordre fut donné à l'équipage de mettre les canots à la mer.

Le "Pruth" s'enfonçait lentement. Un des officiers accourut vers le prêtre, en criant : "Mon père, le vaisseau sombre, sautez dans une barque."

L'archiprêtre se retourna tranquillement et fronçant les sourcils, répondit : "Je suis dans ma soixante-dixième année, j'ai assez vécu, je reste à bord, ma place dans un canot conviendrait mieux à un jeune." Puis haussant la voix, il entonna :

"Sauve, mon Dieu, tes créatures..."

Quand la prière fut achevée, il descen-

dit dans l'entrepont, probablement dans la chapelle du navire. Quelques minutes après, de la station radiotélégraphique, d'où l'on avait pu suivre les péripéties de la perte du "Pruth", on signalait : "Le bâtiment, en flammes, vient de disparaître sous les flots."

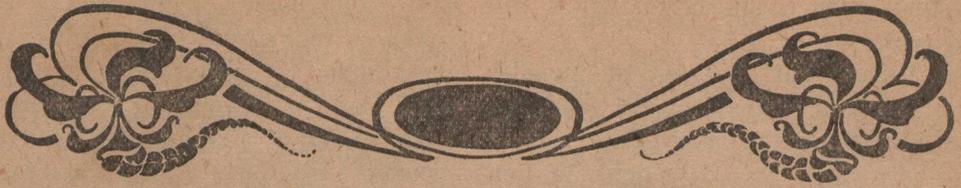
UN FRANÇAIS SUR UN AEROPLANE

ALLEMAND

Récemment on vit un aéroplane allemand s'approcher des lignes françaises. Il fut reçu, comme bien l'on pense, par une quantité de balles. A la surprise de tout le monde, l'aéroplane vint atterrir doucement au milieu des troupes françaises et la surprise devint de la stupéfaction quand on vit sortir de l'appareil l'aviateur Garros.

"C'est une folie, dit un officier. Qu'est-ce que vous faites, Garros, à bord d'un aéroplane allemand ?

— C'est un simple accident, dit Garros. J'étais en poursuite derrière un Taube allemand lorsque, soudainement, mon moteur s'arrêta, et je fus obligé d'atterrir aussi vite que possible. Il y avait en dessous une quantité d'Allemands et je descendis en faisant le looping avec la plus extrême fantaisie, mais avec un danger évident. Les aviateurs allemands, évidemment, croyaient que je m'étais tué, car ils tournèrent autour de moi et atterrirent pour voir quels papiers je pouvais avoir sur moi. Je fis le mort jusqu'à ce qu'ils fussent presque sur moi, quand je sortis mon revolver et les tuai net. Alors, je mis mon aéroplane dans le voisinage et je revins à bord du Taube.



EN AMERIQUE DU SUD

Dans le pays des Indiens Chanés et Chiriguanos

Se trouve-t-il, dans l'Amérique du Sud, un seul pays inhabité que les Indiens n'aient pas fréquenté? A cette question on peut répondre non. Sur les plus hautes montagnes des Andes on rencontre des Indiens. Leurs troupes habitent aussi bien dans la brousse desséchée du Chaco septentrional que dans les profondes forêts vierges de la Bolivie orientale; les îles inhospitalières de la Terre de Feu en sont peuplées, tandis qu'autrefois c'étaient les riches plaines des pampas de l'Argentine qui étaient le domaine de leurs tribus.

Quel temps énorme ont dû mettre ces hommes pour découvrir chaque ruisseau, chaque étang, chaque monticule, chaque bocage du continent sud-américain! Depuis quatre cents ans que les Européens se sont livrés, avec leurs puissants moyens d'investigation, à l'exploration de l'Amérique du Sud, ils y ont encore laissé beaucoup de régions inconnues.

Le temps employé pour occuper ce continent, pour s'adapter à ses conditions extérieures si diverses, a certainement été très long. Ainsi s'explique aussi le nom-

bre si considérable de langues qu'on y rencontre.

Le territoire que les Indiens occupent n'est assurément pas très étendu, mais ils le connaissent bien. Quelques individus connaissent aussi, grâce au commerce qu'ils font, les territoires des tribus voisines qui sont en bons termes avec eux.

Ils ne veulent pas sans raison accroître la connaissance que les blancs ont du pays. C'est pour cette raison qu'il est si souvent difficile d'avoir un guide chez les Indiens. Celui qui conduit un blanc à un village qui lui était inconnu est un traître, dont on doit prendre la vie. Les Chorotis prétendaient toujours que, dans l'intérieur de leur pays, en suivant le Rio Pilcomayo, où n'avait jamais pénétré aucun blanc, il n'y avait pas d'habitants.

Chez les Indiens, la connaissance du pays ne s'étend guère au delà de celui qu'ils habitent. Ainsi, ceux qui résident au sud de Santa-Cruz de la Sierra ignorent ce qui se passe dans les tribus résidant au nord de cette ville. Il est remarquable que les Chanés fréquentent le Rio

Paraguay, sans connaître les tribus qui l'habitent.

Les Indiens ont été souvent signalés comme sachant très bien, au cours de leurs migrations, s'orienter. Il est certain qu'ils possèdent, très développé, le don d'observation des choses de la nature ; mais le sens de l'orientation chez eux n'est pas si grand qu'on le pense.

Assurément, pour un Européen brusquement transporté dans un pareil milieu, l'Indien, grâce à son contact persistant avec la nature, semble doué, comme guide, de qualités merveilleuses ; mais quand il a mené quelque temps la même vie, son opinion a bien vite changé.

La distance qui sépare un point d'un autre, est notée d'après le changement de place que doit effectuer le soleil dans le ciel avant qu'on y arrive. Dans le cas d'une grande distance, ils signalent combien de fois l'on doit camper la nuit avant d'arriver au but.

Les Indiens d'ailleurs évaluent ces distances d'une façon très différente de ce qu'il en est dans les autres pays. Les trajets qu'ils qualifient de longues marches nous sembleraient courts ; dans ce sens, ceux qui se tiennent dans les forêts vierges sont loin d'avoir la puissance de marche des Indiens montagnards.

Toutes les formes du terrain portent des noms symboliques spéciaux, auxquels ils attribuent des dates souvent très éloignées.

Les Chanés, par exemple, déclarent qu'autrefois, quand toute la tribu se trouvait sur les rives du Rio Parapiti pour s'y livrer à la pêche, ce fut un grand esprit (anatumpa), arrivé à cheval, qui donna au fleuve son nom, "Parapiti", qui veut dire "là où l'on meurt".

Parmi ceux appliqués aux villages cha-

nés, il faut noter "Hûirayûasa," "les oiseaux se réunissent"; "Aguarâti," "renard blanc"; "Aguarâtimi," "petit renard blanc"; "Yôvi," "eau verte"; "Onivarénda," "là où l'on trouve du chuchio" etc. Cette dernière plante, dont tant de tribus de l'Amérique du Sud emploient la tige pour fabriquer leurs flèches, est aujourd'hui arrachée par le bétail près du Rio Parapiti. Actuellement les Chanés ont adopté pour leurs flèches, au



Indien Chiriguano.

lieu du "chuchio", le même roseau que les autres Indiens du Chaco.

D'autres localités sont désignées par les noms des chefs qui s'y tiennent, tels ceux de "Tamachindi, Tamané" et "Corôpa." Un autre tire son nom, "Yahuanau", de ce fait qu'il était autrefois un marais fréquenté par de petites créatures noires (yahuanau) qui venaient, sur ses bords, se réchauffer au soleil.

Il en est aussi qui sont intraduisibles, et

même indécents. Quant à l'ancienneté de ces noms, elle dérive de ce fait qu'ils font souvent allusion à des plantes, des lacs et des marais qui n'existent plus aujourd'hui. Dans la vallée de Caipipendi, située près du Parapiti, occupée actuellement par les Chiriguanos, se trouve un village qui s'appelle "Tapiirenda". Or aucun de ces Indiens ne se souvient qu'il ait jamais existé des "Tapiis" (c'est-à-dire des Chanés) dans cette région.

Ces noms locaux ont été conservés par les blancs, même après leur prise de possession du pays. Ainsi, presque tous les lieux habités du territoire chiriguano portent des noms guaranis, "Charagua" (rochers découpés par l'eau), "Carandaiti" (là où il pousse des palmiers), etc. Par contre, ceux employés par les tribus sauvages, Matacos ou Chorotis ou Pilcomayo, n'ont pas été conservés. Les colons leur ont donné des noms de saints, d'hommes politiques boliviens ou d'explorateurs.

Grâce à leurs rapports avec les blancs, les Indiens voient s'accroître considérablement leurs connaissances géographiques. Ils font de longs trajets pour chercher du travail et voient ainsi beaucoup de pays dont ils n'avaient aucune idée auparavant.

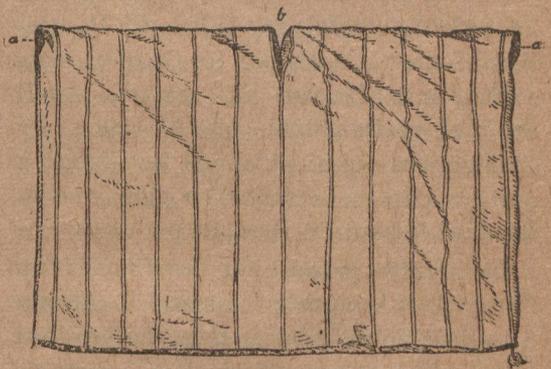
○

Quand on veut retracer l'histoire des Chorotis et des Ashluslays, on ne peut remonter bien loin en arrière, car les renseignements connus ne vont pas au delà de la dernière décade. Par contre, nos connaissances sur les Chiriguanos partent du moment où s'engageait leur lutte avec le grand conquérant, l'Inca "Yupanqui", avant la découverte de l'Amérique. Garcilasso de la Vega, dans son récit de la tentative de cet Inca pour conquérir leur

pays, donne déjà une description des Chiriguanos, mais un peu fantaisiste, car il les représente comme appartenant à une race très inférieure et anthropophage.

Sous la domination espagnole, le pays des Chiriguanos fut conquis pas à pas, quoiqu'ils se soient défendus bravement pendant des siècles. En 1890, une partie de leur tribu s'engagea dans une dernière révolte, mais sans succès, car elle fut vaincue.

Cinq cents Indiens y soutinrent pendant vingt-quatre heures un combat très



Habit de fête pour les hommes. a, ouverture pour passer la tête; b, manches.

inégal contre des armes à feu. On avait commencé dès le matin, et dans la soirée, au crépuscule, la lutte restant encore très vive, la situation devenait des plus périlleuses pour les blancs, leurs munitions commençant à s'épuiser. Malheureusement, le courage moral des Indiens faiblit. Dans la nuit, ils quittèrent en silence leurs retranchements.

Un chapitre très important de l'histoire de ces Indiens est celui qui a trait au travail patient et persévérant des missionnaires pour pacifier ce territoire.

Quand on cherche à obtenir près de ces Indiens des indications sur l'histoire de

leurs tribus, leurs traditions ne remontent jamais bien loin, et leurs souvenirs manquent de précision; on éprouve beaucoup de difficultés à tirer parti de pareils renseignements. C'est ainsi que les Chanés du Rio Parapiti disent simplement qu'après avoir d'abord occupé le cours supérieur de cette rivière, ils en furent ensuite chassés par un grand chef. Une partie d'entre eux vint alors s'établir dans la région où ils se tiennent actuellement, tandis que les autres traversèrent le Chaco jusqu'au Rio Paraguay.

On raconte que les Chiriguanos, qui habitaient autrefois sur le bas Rio Parapiti, en furent chassés par les Chanés; mais c'est plutôt l'inverse qui a eu lieu, car il est plus vraisemblable que ce soient les Chiriguanos qui aient obligé les Chanés à quitter leurs vallées fertiles pour remonter dans le haut du Parapiti.

Le dernier grand chef des Chanés du Parapiti, "Aringui", emmena beaucoup d'Indiens de sa tribu pour travailler dans l'Argentine. Avant lui, du temps d'un de ses prédécesseurs nommé "Ochoapi", les blancs commencèrent à pénétrer dans le pays. Ce chef est représenté comme un homme remarquable, cherchant à introduire parmi ses Indiens les moeurs et coutumes des blancs. Ochoapi était connu pour avoir persécuté les sorciers, et surtout entrepris de grands voyages, et on disait même qu'il avait été jusqu'à Buenos-Aires. Là finit la tradition. Tous ces chefs, ainsi que ceux désignés sous les noms de "Yamba" et de "Chôtchori", appartenaient à la même famille, mais la dignité ne passait pas de père en fils.

Dans les légendes de tous ces Indiens, qui seront données plus loin, rien ne nous renseigne sur l'histoire de ces peuples, aucun fait historique n'ayant donné lieu

à une légende. Les thèmes sont tout autres.

Il est vraiment remarquable que des tribus qui ont à ce point oublié leur histoire, aient conservé de génération en génération, et pendant des siècles, leurs traditions sous une forme peu modifiée. La grande extension géographique de ces traditions porte aussi à croire qu'elles sont très anciennes.

Les personnages des légendes ainsi que leurs actes sont du domaine de l'imagination, les faits et les personnages historiques sont oubliés.

Dans les habitations des Chanés et des Chiriguanos, on voit souvent un grand nombre d'objets, aujourd'hui sans usage



Poterie des Chanés du Rio Parapiti, (1/4 de grandeur naturelle.)

et simplement conservés comme souvenir des temps passés. Tels sont, par exemple, des sifflets ronds, appelés "huiramimbi", et qui certainement ont été transmis par héritage de génération en génération. On les employait autrefois dans les expéditions guerrières.

Cette affection pour leurs vieux souvenirs dénote chez ces Indiens une certaine civilisation. Cependant, ce sentiment ne se trouve que chez les anciens; les jeunes vendent tout sans hésitation. Pourquoi s'inquiéter d'un vieil habit de fête usé, si, en place, on peut obtenir, avec une cravate d'un rouge flamboyant, un pantalon, un habit?

Les Chiriguanos et les Chanés n'ont plus de véritables combats avec les autres tribus indiennes. Toutefois, il arrive de temps à autre que les Chanés du Rio Parapiti se livrent à des incursions sur le territoire des Tsirakuas. Les Ashluslays assurent aussi que le chef Toba Taycolique avait avec lui plusieurs Chiriguanos lorsqu'il envahit leur territoire, en 1909.



DEUX CONTES DES INDIENS DU

CHACO

La destruction du monde et le vol du feu.

(Raconté par l'Indien Chané Batirayu,
du Rio Parapiti).

Il était une fois, dans les vieux jours, un homme très pauvre, qui errait dans les forêts, en raison de son manque d'habitation. Quand il arrivait à un village, on le jetait dehors, on excitait les chiens contre lui. En voyant qu'on ne voulait lui permettre d'habiter dans aucun village, il se fit une hutte (tocay). Alors, toutes sortes de beaux oiseaux vinrent le trouver, et la plupart furent bientôt si apprivoisés qu'il pouvait les prendre. L'homme pensa : "Si j'allais dans un village avec ces oiseaux, on ne m'en chasserait peut-être pas." Il les prit donc avec lui et se rendit dans les villages. Partout on trouva que ses oiseaux étaient beaux, mais nulle part on ne voulut le laisser séjourner. Il fut donc obligé de retourner à sa hutte. Un

jour, "Anatunpa", le Grand esprit, vint à lui, sous cette même forme d'un grand oiseau. "Quelle merveille!" s'écria l'homme. "Anatunpa", après lui avoir déclaré qu'il venait pour l'aider, lui donna une paire d'ailes, en disant : "Quand tu arriveras à un village, tu agiteras les ailes, et il tonnera. S'ils ne veulent pas te laisser séjourner, tu replieras tes ailes."

L'homme se dirigea vers un village où se tenait une grande fête de boisson. On ne voulut pas le laisser y prendre part. Il agita ses ailes, et le tonnerre gronda. En pensant que c'était le sorcier qui faisait tonner, on ne s'inquiéta pas de lui. Il fit de nouveau mouvoir ses ailes, et le tonnerre à chaque reprise ne manqua pas de se faire entendre, mais sans plus de succès. Enfin, quand il vit qu'au lieu de le laisser rester là, on s'apprêtait à le chasser, il remit, en les reployant, ses ailes, qu'il avait cachées. Alors se déclara une violente tempête qui emporta tout, à l'exception de trois enfants, deux garçons et une fille.

Ceux-ci, restés seuls, auraient bien voulu faire cuire leurs aliments, mais ils n'avaient pas de feu. Alors vint à eux un vieillard, le Soleil, qui fit rôtir une citrouille et la mangea; mais quand il s'en alla, il emmena le feu avec lui, pour ne pas leur en donner. Quand ce vieillard revint une seconde fois avec son brasier, ils résolurent de lui voler du feu. Quand il voulut s'en servir pour faire de nouveau rôtir une citrouille, les enfants frappèrent sur le brasier avec un gourdin, de telle sorte que ce feu s'éparpilla de tous côtés. Le vieillard le ramassa en hâte, toutefois ils trouvèrent encore un peu de braise qui s'était conservée enflammée sous une tranche de citrouille. Cela fut suffisant pour qu'ils pussent allumer du feu. "Huapi" (l'oiseau tisseur?) les prévint qu'ils de-

vaient sur lui veiller avec précaution pour qu'il ne s'éteignit pas. Il leur dit aussi que, si ce feu s'éteignait, ils pourraient en faire d'autre avec le "tatay".



La destruction du monde et le vol du feu.

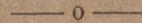
(Raconté par le chef Chané Vocapoy)

Un jeune homme s'en allait dans la forêt; dans une mare il vit l'image d'une jolie fille qu'il suivit. Il demeura chez elle pendant longtemps, exactement tout un mois, et sa mère, pensant qu'il était mort, se coupa les cheveux. Elle croyait qu'il avait été mordu par un serpent. Cependant, le fils revint un jour à la maison, et raconta à sa mère qu'il avait trouvé une jolie femme, avec laquelle il s'était marié. Sa mère lui demanda alors d'aller la chercher et brassa beaucoup de bière de maïs pour lui faire une fête de bienvenue.

Le jeune homme revint donc chez lui avec sa jeune épouse; elle était belle et bien habillée. Mais, pendant la fête, elle changea et devint très laide. Sa belle-soeur l'ayant remarqué, la mariée quitta la fête et retourna à la place d'où elle était venue, jurant de se venger. Elle déclara, avant de s'en aller, qu'il fallait mettre un jeune garçon et une jeune fille dans une grande poterie. On y plaça un frère et une soeur avec des grains de maïs, des citrouilles et des haricots, puis l'on ferma hermétiquement le vase. Quand ceci fut fait, il commença à pleuvoir d'une façon effrayante, et tout fut recouvert d'eau. Mais la poterie flotta. Tous les hommes et les animaux se noyèrent sous les eaux. Longtemps, le vase de terre cuite flotta au gré des vents, et le garçon et

la fille commencèrent à grandir. Puis l'eau baissa; mais quand ils purent sortir, la terre étant marécageuse, ils durent attendre qu'elle se desséchât.

Quand ils sortirent du vase, ils semèrent le maïs, les citrouilles et les haricots qu'ils avaient apportés avec eux. Ceux-ci mûrirent dans la moitié d'un mois. Mais ils n'avaient pas de feu pour les faire cuire. Ils aperçurent au loin de la fumée. C'était "Tosté", un échassier qui marchait sur les rives du fleuve, et possédait ce feu qui leur manquait. Quand ils cherchèrent à se rapprocher de la fumée, elle disparut plus loin. La grenouille promit alors de lui voler du feu. A cet effet, elle sauta vers le foyer de "Tosté" et s'assit là, tremblant de froid, pour se réchauffer; puis, quand personne ne fit attention, elle prit un petit brandon dans sa bouche et se sauva en sautant. Elle l'apporta au jeune garçon et à la jeune fille, qui purent faire du feu avec ce brandon, et c'est de là que provient le feu des Indiens Chanés.



L'Hindou-Kouch proprement dit est un pic énorme appartenant à la chaîne des montagnes de ce nom dans l'Asie Centrale. Sa hauteur est considérable. On y trouve morts, sur la neige, des milliers d'oiseaux, qui ne peuvent, dit-on, voler à cause de la violence du vent. Les voyageurs qui le parcourent ont soin d'observer le plus profond silence, de peur que l'ébranlement causé par le bruit n'occasionne une chute de neige. Le phénomène naturel le plus singulier de l'Hindou-Kouch est le "ver de neige", qui ressemble au ver à soie. Cet insecte, qui habite la région des glaces éternelles, meurt quand on l'éloigne de la neige.



SUFFISAMMENT DE PLACE POUR DEUX PERSONNES DE PLUS DANS UNE AUTOMOBILE

Le problème d'agencer une automobile de manière à ce qu'elle puisse porter deux passagers de plus sans augmenter sa grandeur et son prix, est celui qui a le plus préoccupé les dessinateurs depuis que les automobiles sont d'un usage général.

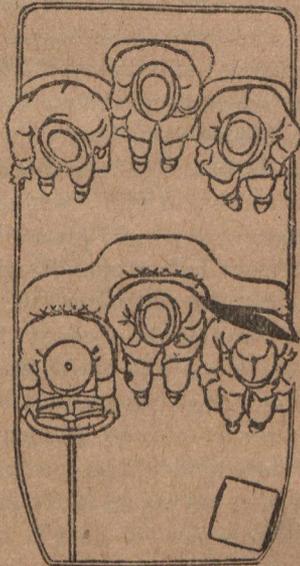
Tous les propriétaires d'une automobile à quatre places savent combien ils désiraient souvent pouvoir asseoir six personnes confortablement afin de les emmener avec eux, et c'est la même chose pour celui qui a une automobile à cinq places, il désire toujours avoir de la place pour sept personnes.

Un inventeur vient enfin de découvrir un moyen de pouvoir embarquer six personnes dans une automobile à quatre passagers sans qu'il y ait trop d'encombrement, et sans même augmenter la grandeur du corps de l'automobile, ni son prix.

Notre gravure fait voir comment ce moyen désirable peut être obtenu. Cette place pour une personne de plus peut aussi bien être faite sur les sièges de devant ou d'arrière. Ces places étant un peu en arrière des personnes qui sont de chaque côté, elles permettent alors à leurs occupants le libre mouvement de leurs jambes

et de leurs coudes, et leur donnent suffisamment de place.

On dit qu'un nombre de manufacturiers d'automobiles sont à considérer cette nouvelle invention et qu'il sera bientôt



Comment les sièges d'une automobile peuvent être multipliés sans augmenter sa grandeur.

possible d'acheter des automobiles pas plus grosses que les modèles actuels à quatre passagers, qui pourront asseoir confortablement six personnes.



AU MONTENEGRO

Funérailles

Notre confrère Helsey, a vu au Monténégro, les convois des blessés. Voici la relation de ce tragique spectacle :

Tous les matins, depuis le début de la guerre, les cloches de Cettigné sonnent, pour annoncer l'enterrement des morts.

C'est qu'ils tombent chaque jour par dizaines, les blessés ramenés sans pansement du champ de bataille. Leur incroyable vigueur les torture d'une longue agonie qu'ils endurent sans une plainte. Impassibles, oubliant leur corps à demi décomposé déjà par la gangrène, ils laissent s'exhaler leur âme fière, comme une flamme pure sortant d'une bûche pourrie.

Les parents, les veillent, immobiles près du lit, en silence et sans larmes.

Noble mais lamentable spectacle ! Durant tout mon séjour au Monténégro il ne m'a d'ailleurs pas été permis de voir le beau visage de la guerre ; elle ne m'a montré que ses laideurs. Mes yeux n'ont pas pu admirer la mêlée ardente, la ruée héroïque, la mort, rapide et douce comme un rêve, frappant d'une balle en plein coeur, en plein front, le soldat ivre de l'assaut. Nulle part je n'ai pu retrouver ces aspects exaltants de la lutte que j'a-

vais aperçus au Maroc.

Ici, je n'ai vu que l'odieuse tuerie du canon et le prolongement navrant du combat dans la tiédeur fétide de l'hôpital. Les plaies que je regarde ont cessé de verser un sang pur, elles suintent déjà la corruption.

Dans cette ambulance de Rjeka, où tout manque, où l'on ne peut même pas purger les blessés faute des plus rudimentaires ustensiles d'hygiène, je suis revenu souvent, trouvant à chaque fois quelque tristesse nouvelle, mais, toujours la même impression atroce, les mêmes détails désolants la monotonie dans l'horreur.

Tous ces blessés ont la même histoire. Dans ce pays, où la plus humble famille possède ses annales de gloire, chacun veut embellir son nom d'un grand souvenir, surpasser le voisin en bravoure. Et ce sont, de la part des officiers parfois, des hommes souvent, des joutes de témérité au mépris de toute sagesse, à l'oubli de toute discipline.

De temps à autre, un blessé revient, présentant une déchirure exceptionnelle, une misère peu commune. Avant-hier, ainsi, à Rjeka, la mort a consenti enfin à délivrer un montagnard de trente ans, dur

au mal, indéracinable, robuste comme les blocs de roche qui s'érigent dans ce pays.

Il avait reçu deux balles dans le poumon, ce qui avait produit de l'emphysème. Et peu à peu la peau du malheureux s'était soulevée, soufflée, gonflée comme l'enveloppe d'un ballon. Sur le lit où il attendait sans gémir la dernière minute, on ne distinguait d'abord qu'une boursouffure énorme, bombant les draps. Le visage disparaissait dans cette enflure. La plaie du flanc était repoussante, une sorte d'infâme bouche sanieuse où gluait une écume noirâtre. A chaque respiration un sourd et brusque son, pareil au battement d'un moteur, sortait de cette ouverture. Le pauvre diable ne mourait pas. Il parlait à son médecin, il bégayait de faibles confidences, s'enquêrait des siens. Trois piqûres de morphine à haute dose, quotidiennement répétées, n'arrivaient pas à endormir ce cœur trop solide, à éteindre cette vie rebelle. Il lutta sept jours et sept nuits.

Les enterrements sont moins tristes que ces visions d'hôpital. Le cortège s'avance en chantant à travers les rues de Cettigné. Un enfant, devant, promène une hampe crépée ; un chœur de jeunes gens le suit, traînant, d'une voix grave, la lente mélodie liturgique. Un vieux pope, une croix de métal à la main, courbe sa haute taille dans une chappe désargentée. Un diacre, en dalmatique d'or, tient un cierge, et, de l'autre main, balance un vieil encensoir qui fume dans le vent.

Derrière, on porte à bras les morts. Dans des cercueils de bois blanc recouverts de papier peint et de cartonnages dorés, ils dorment sous le linceul, le visage découvert. Des parents ont sur l'épaule le couvercle qu'on n'ajustera qu'au dernier instant, dans la tombe.

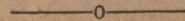
Devant les saintes icones d'une petite

chapelle, les cadavres sont posés sur le sol, face à Dieu. L'office est long. Les prêtres chantonnent, les hommes répondent ; des femmes pleurent silencieusement. Pendant une de ces cérémonies, je m'étais mêlé à la foule. On enterrait quatre soldats. Je regardais leur visage jaune où déjà saillaient les pommettes. Ils étaient encore coiffés du bonnet de la Tchernagore, couleur de deuil et de sang, rouge et noir et brodé d'or. Une grosse mouche bourdonnante vint se poser sur une de ces faces inertes et se promena sur les yeux clos.

Les prières finies, le pope d'abord, puis les parents, puis les amis, tout le monde s'agenouilla en désordre pour donner aux morts le dernier baiser. Je n'ai jamais vu un tableau de désolation pareil au spectacle de cette foule en noir se traînant à genoux et grouillante entre ces cadavres.

Au cimetière, le pope, selon le rite orthodoxe, versa sur les morts couchés dans la tombe le vin de la communion dont le relent se mêlait à des odeurs de terre remuée et à des senteurs de sépulcre. Un homme descendit dans les fosses, boucla le couvercle des cercueils. Et tout fut fini.

Chaque jour et plusieurs fois par jour, la même image pathétique attriste Cettigné, Rjeka, Podgoritza, Nitchnitch, toutes les villes, tous les villages, cependant que, là-bas dans la plaine de Vraka, à Ipek ou devant Tarabosch, tombent d'autres morts enfouis en hâte et dont les corbeaux ou la neige régleront seuls la sépulture.



Il existe dans un temple du nord de la Chine, une cloche qui n'a pas arrêté de sonner depuis un siècle. Une taxe est prélevée dans la province pour payer les sonneurs qui ne cessent pas de se relayer.



LE JEU ET LA GUERRE

Il ne faut pas croire que ceux qui se battent ne jouissent d'aucun instant de repos entre les exercices ou les combats. Les jeux les plus divers sont en honneur parmi les Alliés et ces soldats faisant partie du contingent canadien prouvent que la bonne humeur et la santé règnent toujours chez eux.



LA GRANDE ARMÉE DE L'ANGLETERRE

La seule réponse de l'Angleterre au raid des Zeppelins a été un redoublement d'effort et une tension encore plus grande de la volonté vers le but fixé : la défaite complète de l'ennemi. Cette fière riposte, le "Times" l'a exprimée en termes lapidaires. L'Angleterre a déjà en France trois fois plus d'hommes que ne permettait de le prévoir l'organisation militaire du corps expéditionnaire britannique. Cette organisation ne prévoyait, on le sait, l'envoi sur le continent que d'une armée de six divisions.

L'importance des résultats déjà réalisés saute aux yeux. Le journal de la Cité demande au gouvernement britannique de leur donner la plus large publicité en France et en Belgique afin que nul n'ignore les sacrifices consentis par le peuple anglais à l'oeuvre de salut commun. Comme il a raison ! Pourquoi taire des faits que les Allemands ne pourraient ignorer par les seules manifestations des champs de bataille alors même que leur service d'information n'aurait pas l'excellente organisation que l'on sait ? La dissimulation ne lèse que les énergies nationales. On ne saurait rendre plus grand service à la cause commune que de projeter le plus de lumière possible sur tous les efforts et particulièrement sur ceux que l'i-

gnorance des profanes tendrait à faire méconnaître.

Est-ce peu de chose que d'avoir recruté en quelques mois plus de 800,000 volontaires, que d'avoir obtenu de quelque 200,000 territoriaux l'engagement de servir pendant la durée de la guerre et d'avoir obtenu de près de la moitié des soldats de l'armée territoriale l'engagement de servir sur le continent, réalisant un total de plus d'un million de combattants ?

Trouver des soldats, c'est relativement facile dans un pays où le sens du devoir impérial est aussi développé que dans l'empire britannique. Mais organiser ces masses, les équiper, les armer, improviser les cadres et le matériel d'une telle armée, voilà où étaient les véritables difficultés. Songez à tout ce que l'Angleterre a dû faire depuis le début de la guerre.

Elle a dû tout d'abord subvenir à tous les besoins d'une armée en campagne de quelque 200,000 hommes, transporter les contingents primitifs, dont beaucoup sont venus de l'Inde ; combler les vides creusés par la mitraille. Et ces vides, d'après les déclarations de lord Kitchener, atteignaient 60,000 hommes avant les rudes batailles de l'Yser. N'oublions pas les opérations secondaires engagées en Egypte,

en Mésopotamie et sur maints théâtres africains.

Avant même de pourvoir à son nouvel effort, l'Angleterre a dû encore subvenir à certains besoins absolument pressants des alliés. L'importance de ces appels peut se mesurer au chiffre des capitaux français et russes mobilisés sur le marché de Londres. Cela se chiffre par centaines de millions.

Enfin, il a fallu créer de toutes pièces l'équipement complet d'une armée de plus de 500,000 hommes ; fusils, canons, munitions, uniformes, voitures, etc. Tout cela était absolument inexistant. L'organisation anglaise ne prévoyait qu'une armée de 180,000 hommes avec des réserves de remplacement, et en seconde ligne une armée territoriale de 26,500 hommes sommairement équipés. Tout était à faire.

Se représente-t-on ce que peut être un tel coup de collier ? Pour s'en faire une idée, il suffit de rappeler qu'un seul corps de 40,000 hommes exige, dans toutes les armées européennes, quelque 140 canons de campagne, sans compter la grosse artillerie.

Je vous le dis, il n'y a pas dans l'histoire d'exemple d'une telle improvisation. Pour la réaliser, il ne suffisait pas de la prodigieuse organisation industrielle britannique, il fallait toutes les ressources que donne la maîtrise des mers. Ainsi seulement l'Angleterre parvient à créer de toutes pièces une armée aussi forte que celle que Napoléon, à l'apogée de sa puissance, jeta au delà du Niémen. C'est un autre titre de gloire que de mitrailler quelques innocents.

A Hambourg l'impôt sur les chiens est d'autant plus élevé que l'animal est plus gros.

Humour Britannique

Dernièrement, dans une ville de l'Ouest, où se trouve un important dépôt de l'armée britannique, on donna au théâtre une soirée pour fêter le départ d'un contingent vers le front.

Presque tous les numéros furent fournis par la troupe, et ces chanteurs amateurs obtinrent un vif succès, non seulement parmi leurs camarades, mais encore auprès de tous les assistants.

Tout à coup, il se produisit un brouhaha, suivi d'un vif moment d'attention : un homme, vêtu de l'uniforme kaki, venait de paraître sur la scène, mais cet homme avait une autre allure que les précédents. C'était ni plus ni moins qu'un des colonels des régiments stationnés dans la ville.

Allait-il faire un discours ? Pas du tout. L'orchestre joua une ritournelle et le colonel, le plus naturellement du monde, chanta une chansonnette anglaise en vogue.

Quand il eut fini, on applaudit, on acclama :

— Hip ! hip ! hurra ! bis !

Alors, le colonel s'avança vers la rampe et dit, en français :

— Je ai chanté la chanson que je connaissais ; si je savais une autre, je chanterais aussi ; mais je sais pas, et alors je vous prie seulement de crier avec moi : "Vive la France ! Vive l'Angleterre !"

Et tout le public cria tandis que les soldats anglais s'étaient levés pour applaudir frénétiquement ce chef, qui savait qu'il ne risquait pas de compromettre son autorité en chantant pour ses frères d'armes.

Recit d'Un Prisonnier Evade

Un correspondant d'Amsterdam écrit : Interrogé aujourd'hui un soldat français. Il s'est évadé du camp de Wesel (Friedrichsfeld). Parti avec trois camarades, il est arrivé en Hollande sans trop de souffrances, mais au milieu de mille périls. Et voici ce qu'il m'a raconté :

“Les prisonniers de Friedrichsfeld sont traités fort durement.

Ils doivent faire l'exercice de huit heures du matin à onze heures et de une heure à quatre heures. (Ce sont pour la plupart des territoriaux de trente-huit à quarante-trois ans, soldats pris à Maubeuge.)

Ces mouvements de bras et ces marches inutiles par tous les temps ne seraient pas sans résultats utiles pour eux s'ils pouvaient manger à leur faim. Mais, malheureusement, la nourriture est tout à fait insuffisante.

“Le matin, à huit heures, distribution de tisane d'orge brûlée, sans pain. A midi, une portion de pain noir et de rata. La portion de pain pèse environ dix onces ; c'est une tranche de deux doigts. Le rata est composé tantôt de choucroute, tantôt de riz, tantôt de haricots, avec un peu de lard ou de viande. Chaque homme a une bouchée de viande. Mais comme le cuisinier n'a pas assez de charbon, rien n'est cuit. La choucroute n'est jamais mangeable.

“Le reste est toujours insuffisant. Tous les prisonniers sont affamés. Et comme on ne leur permet pas de disposer de tout leur argent, les suppléments de la canti-

ne ne suffisent pas davantage. Ceux qui n'ont pas d'argent s'affaiblissent affreusement. Il en est qui fouillent les boîtes d'ordures où on jette les détritres pour les porcs et qui cherchent le riz encore mangeable. Car il n'y a que cette distribution par jour et on doit attendre jusqu'au lendemain à midi.

“La discipline est extrêmement dure. A la moindre faute, on est puni. La punition unique consiste à être attaché à un poteau sur lequel est cloué, à 4 pieds du sol environ, une traverse en croix. Les hommes sont attachés à ce poteau, les bras en arrière de la traverse et liés au dos par une chaîne que ferme un cadenas. Ils restent là des heures entières par tous les temps ; au bout de deux heures, les membres sont brisés et la pluie ou la température glaciale font de ce supplice une des plus abominables tortures qu'on puisse imaginer.”

Le Calvaire d'Une Femme

Récit de l'occupation de Lunéville par les Allemands en août dernier. Mme Weill raconte comment son mari et sa fille furent brûlés vifs :

Je rencontrais, dès les premiers pas, un homme qui portait le grand tablier de cuir des ouvriers tanneurs et que quatre soldats entouraient. Derrière lui marchait un jeune homme que j'ai su depuis être son fils et qui était, lui aussi, étroitement gardé. Lorsque je fus parvenue à la hauteur du premier groupe, l'un des soldats abattit d'un coup de revolver l'homme au ta-

blier de cuir ; quand je passai devant le second groupe, on tua de la même façon le jeune homme.

A ce moment, la folie me monta au cerveau et je me mis à courir devant moi en criant : "Mon mari, ma fille !" J'entendis l'un des soldats qui criait : "On va les tuer, on va tuer tout le monde, car on a tiré sur nos blessés." Au fur et à mesure que je me rapprochais de notre maison, j'entendais plus distinctement le crépitement d'une fusillade intense, et bientôt j'aperçus de grandes flammes qui s'élevaient du côté de la ville où nous habitons. Repoussée, injuriée, menacée, brutalisée, plusieurs fois jetée à terre, je parvins cependant, grâce à ma connaissance de l'allemand, à apitoyer un chef, qui ordonna en riant de me laisser passer. J'arrivai devant chez nous, la maison était en feu ; je voulus entrer par la porte de la rue, on me repoussa à coups de baïonnette ; je fis le tour pour pénétrer par la cour, on me menaça de revolver. Je

revins dans la rue en criant : "Mon mari, ma fille !" Un soldat me répondit : "Elle brûle avec son père." Je me jetai à genoux devant un officier qui me dit : "Ça brûle, et ce que nous avons allumé doit brûler." Comme je m'accrochais aux vêtements de cet homme, je me sentis saisir par les deux bras et lancer à la volée dans un café situé en face de chez nous et dont les Allemands avaient exigé que la porte restât constamment ouverte.

Là, des soldats racontèrent que mon mari avait voulu sortir de la maison, mais qu'on l'avait, à coups de baïonnette, poussé dans la cave, qu'un instant on avait vu ma fille à une fenêtre du second étage, et qu'on l'avait entendu crier : "Papá, papa, viens vite... ils veulent me prendre." Elle aussi on l'avait jetée dans la cave de force, on avait arraché des mains de mon mari la clef que je lui avais donnée avant de partir, on les avait tous les deux enfermés dans la cave, et, dans cette cave, on avait mis le feu.

SONNET

Mon oeil, sur le cadran toujours fixé, calcule
 Quand l'heure au pas boîteux qui s'endort en chemin,
 Posant son doigt d'acier sur le chiffre romain,
 Fera chanter le timbre au coeur de la pendule.

Le balancier palpite et l'aiguille circule,
 Mais le jour ne vient pas!—Une invisible main
 Arrête le marteau qui sonnera demain.
 Sur sa route d'émail le Temps bronche et recule.

Il n'en est pas ainsi quand je suis près de vous ;
 Je m'assieds à vos pieds, j'embrasse vos genoux,
 Je mire mes yeux noirs dans vos blondes prunelles.

Votre main sur mon front, vous me dites des mots
 Que personne ne sait, pour endormir mes maux ;
 —L'heure devient minute et fuit à tire-d'ailes!

Théophile GAUTIER.



UNE INDUSTRIE PAYANTE

LES JOUETS DE VERRE

J'ai connu plus d'un enfant qui collectionnait de ces menus jouets de verre comme on en gagne dans les loteries des baraques foraines ou comme en vendent certains bazars.

Ce sont des petits verres à double fond, à demi remplis d'un liquide jaune ou vermillon et inversables; ce sont de légers cygnes blancs qui flottent dans une cuvette; ce sont des boules colorées, d'amusants diabolins, des chiens, des chats, des cerfs tirés d'une pâte laiteuse et qui combattent ou s'élancent par-dessus un tronc d'arbre; ce sont des nids d'oiseaux, garnis de cinq ou six petits oeufs: la mère étend ses ailes sur sa couvée, tandis que le père, soutenu à quelques centimètres du nid, par un fil de fer flexible, semble apporter à sa compagne le grain de mil dont elle se nourrira.

Toute cette verroterie puérile est charmante. On la conserve sur les tablettes d'une étagère, lorsqu'on est devenu grand; de temps en temps, on l'époussette avec soin, car on tient à ses anciens jouets comme on tient à de vieux amis; de temps en temps, on lui accorde un regard attendri.

Et alors, on s'étonne de l'art et de l'habileté déployés dans ces productions fragiles; on sait que ces verroteries sont vendues très bon marché, et l'on se demande d'où elles viennent et comment elles ont été faites.

C'est en Allemagne que se trouvait un des principaux centres de leur fabrication. Faisons donc un court pèlerinage dans ce paradis des enfants.

Le pays est merveilleux: nous sommes en pleine forêt montagnaise. L'odeur balsamique des pins, aux frondaisons sombres, plaît à nos narines et nous aspirons fortement cet air parfumé, essouffés que nous sommes par la montée de la route forestière.

C'est de ces pins qui nous environnent que sont tirés, chaque année, les milliers d'arbres de Noël qui réjouissent les familles germaniques; c'est dans leur bois que sont taillés et sculptés les millions de jouets grossièrement peints que l'on vend dans tous les bazars d'Europe.

Nous sommes dans le Meininger Oberland, qui s'étend jusqu'à l'antique Hohenpfaden: dans toutes les directions se rencontrent des villages qui s'adonnent, de-

puis des siècles, à la fabrication des menus objets qui ornent les arbres de Noël. Ce sont Neuhaus et Igelschieb, tout haut perchés sur la montagne, et puis Schmalenbusche, Siegsmunbusche, puis Steinheid, au pied du mont Kieferle.

On fabrique des verreries soufflées à Steinheid, on en emplit de ces petites caisses dites "boîte de cinq marks", que toutes les mères allemandes connaissent bien; mais l'endroit où la production est la plus forte est un peu au delà, dans le Meininger, au village de Lauscha.

Lauscha jouit d'une grande prospérité industrielle. Ses habitants se sont d'abord exclusivement livrés à la création des jouets de verre: le succès qu'ils ont obtenu les a rendus plus ambitieux; des verreries "à deux sous", ils sont passés aux objets d'usage domestique, aux verreries d'ornementations (lustres, corbeilles, vases artistiques, bouquets de fleurs, groupes d'animaux, rouets, assiettes ornées de fruits d'une surprenante réalité) et puis enfin, aux verreries propres aux travaux scientifiques et médicaux. Nous citerons seulement à cet égard la fabrication des yeux artificiels qui, il y a quelques années à peine, était encore le monopole presque exclusif des verriers parisiens.

Tous ces travaux d'ordre supérieur sont exécutés dans des usines.

Les jouets se font dans de modestes chaumières et toute la famille y travaille sous la direction du père qui s'adjoint un ou deux ouvriers, lorsque la demande est pressée.

Lauscha, vu de la colline abrupte du Renstieg, offre à l'oeil un aspect charmant.

En été, le paysage est noyé sous la verdure, les verreries s'étendent çà et là, en-

tourées d'habitations ouvrières.

Une usine à gaz approvisionne tous les producteurs, grands et petits. Ici, l'industrie du verre remonte à une date très ancienne. Elle dut sa naissance à deux maîtres-verriers, Hans Greiner, venu de Souabe, et Christophe Müller, venu de Bohême, qui s'installèrent à Lauscha en 1597; ce sont eux les bienfaiteurs de ce pays, c'est à eux que tant de familles montagnardes doivent leur pain quotidien.

Mais, par un sentiment de reconnaissance exagéré, quelques habitants illettrés de Lauscha vont jusqu'à attribuer à Greiner et à Müller l'invention du verre. Ils se trompent, et vous le savez bien. Le verre est beaucoup plus vieux. Et l'historien Pline, qui vivait il y a des siècles et des siècles, s'est chargé de nous raconter son origine.

Dans un temps très reculé, nous dit-il, en Phénicie, sur les bords du fleuve Bélus, passaient des marchands de natron. (Le "natron" est un carbonate natif de soude et un fondant très actif). Le soir vint. Ces marchands s'apprêtèrent à camper et à souper sur les sables du rivage. A défaut de pierres, ils mirent par terre, sous les vases où cuisaient leurs aliments, d'assez gros morceaux de natron. Leur souper fini, ils s'endormirent, laissant leur feu s'éteindre.

Mais le lendemain, au moment de partir et d'emporter leurs vases, ils aperçoivent, au lieu des morceaux opaques de natron, des fragments d'une matière inconnue et brillante mêlée au sable. Ils la ramassent, elle est solide; ils la regardent, elle est transparente: c'est du verre, dont l'industrie, si nous en croyons Pline, est née de ce jour.

Quoiqu'il en soit, les plus anciens documents de l'histoire nous montrent l'in-

industrie du verre en pleine prospérité. Il en est fait mention dans le livre de Job, dans Aristophane, dans Aristote.

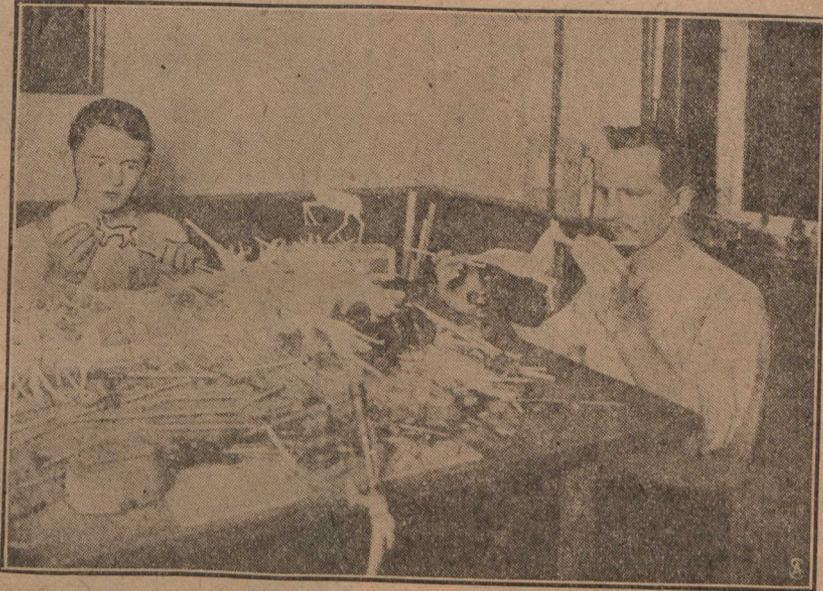
Sidon et Alexandrie avaient des verreries célèbres; les Egyptiens savaient tailler, graver et dorer le verre; Claudien nous parle avec admiration d'un globe céleste, avec la représentation des astres, construit en verre par Archimède. Le verre servait à faire des coupes à Néron.

Le Moyen âge n'oublia pas les secrets

On a atteint une précision, une virtuosité inconnues des anciens. Mais les principes du travail du verre sont, en somme, restés les mêmes.

Des fabricants de jouets à Lauscha se procurent le verre dans les usines locales, sous forme de tubes. Ces tubes sont "cueillis" (c'est là l'expression consacrée) à l'ouverture des creusets des fours.

Pour cela, l'ouvrier approche du verre en fusion, y trempe l'extrémité de sa can-



Soufflage des figurines

de sa fabrication; la verrerie fut, longtemps en France, un métier noble, et l'on put dire qu'il y avait des gentilshommes verriers "qui travaillaient en chemise et l'épée au côté".

Naturellement, les procédés de fabrication ont été singulièrement améliorés quant à la clarté de la matière, à sa blancheur, à sa transparence, et le prix des objets de verre a été considérablement diminué.

ne, percée dans toute sa longueur comme un tuyau, et en retire une petite quantité de pâte épaisse et ignifiée. Il applique alors ses lèvres sur la partie supérieure de la canne et souffle de toutes ses forces: aussitôt, ce morceau de pâte se dilate et s'arrondit comme une bulle de savon d'abord gros comme une prune, puis comme une balle, puis comme une petite sphère, toujours plus mince, à mesure qu'il devient plus gros, toujours plus clair à me-

sure qu'il devient plus mince.

Balançant ensuite au bout de sa canne ce globe de feu souple et élastique, l'ouvrier le fait monter et descendre pour répartir partout également la matière. Elle s'étire, la sphère s'allonge et bientôt, au lieu du petit morceau de pâte ignifiée, vous avez sous les yeux un long tube de verre, mince, transparent et solide.

Dans l'atelier du petit fabricant de bibelots, ce tube de verre va, par des procédés analogues, prendre toutes les formes possibles, il sera une grappe de raisin, un petit navire voguant toutes voiles dehors, un flacon, un ange ailé, une automobile de poupée, n'importe quoi, au gré du magicien inventif et au souffle puissant qui l'exposera au jet de flamme.

Il y a peu d'opérations mécaniques qui exigent plus d'adresse et de savoir-faire que le soufflage et la manipulation du verre fondu. Il faut pour cela, non seulement une certaine délicatesse ou sensibilité de toucher, mais encore une grande rapidité. Dans la plupart des cas, on n'a pas le temps de réfléchir et l'action doit être instantanée: par conséquent, le souffleur doit savoir exactement ce qu'il a à faire et, le moment arrivé, profiter de l'occasion, rapidement et avec certitude.

Peu d'instruments sont nécessaires. Le plus important est un chalumeau à gaz, capable de donner des flammes larges ou pointues, quelques morceaux de charbon à pointe conique ou pyramidale, une lime triangulaire bien affilée, un compas, des ciseaux, des pinces.

Pour former une boule, le verrier étire d'abord le tube en pointe; puis il chauffe une petite longueur du tube en arrière et en épaisit la paroi en pesant sur l'extrémité du tube.

Il renouvelle cette opération deux ou

trois fois, jusqu'à ce qu'il ait accumulé une quantité suffisante pour former une boule de la grandeur désirée. Le tube, pendant ce travail, doit être constamment tourné sur la flamme, pour que la chauffe soit égale.

Une fois qu'il a assez de verre, l'ouvrier continue à chauffer pour que la masse soit bien ramollie, puis la souffle à petits coups, dans le tube.



Coloriage des boules.

Veut-il faire un pigeon, il cueille un peu de pâte et l'expose au feu: ses joues s'enflent et, grâce à l'art de ses mains et de son haleine combinées, le corps de l'oiseau se dessine. Il faut des ailes à cet oiseau: le verrier les attache à droite et à gauche; il fixe de la même façon un cou et une tête au volatile.

Quelques gouttes de verre coloré en noir indiqueront les yeux et le bec de

Peau Satinée, Points Noirs, Comédons, Rides disparaissent avec
l'emploi de
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.

l'oiseau, ailleurs, elles égayeront la blancheur du pigeon de quelques taches. Avec plus de rapidité que le sculpteur qui modèle la glaise ou la cire, le fabricant de jouets de Lauscha façonne des pattes à la bestiole; puis, faisant un socle de verre en forme de branche ornée de feuillage, il y perchera le pigeon.

L'opérateur aux doigts agiles travaille avec goût et fantaisie.

Le visiteur est émerveillé à la vue des centaines de petits objets qui naissent sous ses mains expérimentées, par un soufflage ou par une aspiration bien compris, par des rayures, des pressions, des arrondissements, des formations de noeuds de toute la matière du verre fondu.

Une maladresse peut contrarier l'harmonie de la forme, un hasard heureux ou un petit correctif peut permettre à l'artiste de la rétablir. S'il n'y réussit pas, il transformera son sujet, fera un cheval de son cerf, un chat de son lévrier... les enfants n'y regardent pas de si près.

Pour les travaux assez compliqués, il est généralement aidé d'un apprenti qui lui tendra, au moment voulu, une des parties de la pièce en construction.

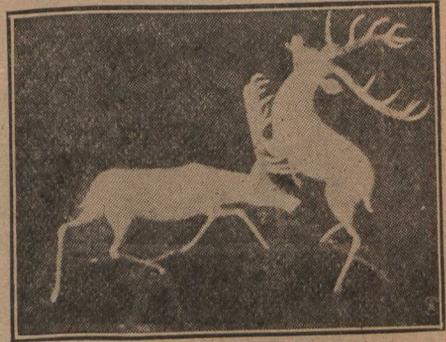
Une de nos gravures vous montre un combat de cerfs exécuté en verre blanc et vous pouvez précisément voir, sur une autre photographie, le verrier en train d'achever ce genre de travail. Vous vous rendez compte que les cerfs sont faits séparément. Le cerf, à cette étape de sa production, se prolonge de particules de verre en forme de tube qui sont conservées lors du soufflage. Il s'agit d'en supprimer quelques-unes, ce que l'aide accomplit d'un coup de ciseaux bien net, tandis que d'autres particules que l'on conserve serviront à former de la composition.

Tout le monde, comme nous l'avons dit,

trouve un emploi dans la famille du verrier.

Tandis que le fils aîné, assis aux côtés de son père, s'initie peu à peu aux mystères du soufflage, sa mère est employée à décorer au pinceau les jouets fragiles.

Son "établi" n'est point luxueux, c'est un simple coin de table, mais il est suffisant pour y poser les quelques pots de couleur où elle plonge son diligent pinceau et, à côté, dans une caisse, s'accumulent les globes colorés qui attestent qu'elle ne chôme point.



Un combat de cerfs.

Il est à Lauscha des ateliers plus importants où des familles se réunissent pour travailler en commun. La collectivité verrière y a compris que la division du labeur est un facteur notable de bonne et rapide production. Ici, des femmes sont employées à remplir de fruits de verre de toutes les couleurs des petites corbeilles également faites en verre. Vous pouvez vous rendre compte du succès que doit obtenir cet article par les piles de corbeilles et de fruits qui sont accumulées dans de larges paniers et sur la table.

Là, des femmes et des fillettes s'occupent de l'emballage des pièces plus délicates et les entourent de rubans de pa-

GRATIS-Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.
SUCCESS ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la **nervosité**.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS
ECHANTILLONS GRATIS**

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal
Dépt. 8, Boîte postale 2353.

pier de soie avant de les placer dans les caisses.

On fabrique aussi à Lauscha ces petits colliers de verroterie commune dont les fillettes se parent volontiers. Certaines perles sont taillées à facettes; d'autres, sont rondes. On les vend pour quelques sous, dans des boîtes de carton à vitre, avec une aiguille et du fil; les enfants s'amuse à en faire des broderies.

Le procédé employé pour la fabrication de ces dernières perles est fort simple. Lorsque le verre est en fusion, l'ouvrier y trempe la canne qu'il rapporte chargée d'une certaine masse de pâte, au milieu de laquelle, à l'aide d'un instrument de verre, il pratique une large ouverture. Un second ouvrier applique contre ce trou une autre canne, garnie elle aussi d'un peu de verre en fusion, et tous deux s'éloignent l'un de l'autre en reculant, avec toute la rapidité que ce genre de course peut leur permettre. La pâte s'étend et finit par n'être plus qu'un tube plus ou moins gros, selon la distance qu'ont parcourue les ouvriers avant le refroidissement de la matière. Ils filent quelquefois des tubes forés à peine plus gros qu'un cheveu.

On casse ces tubes par morceaux de trente centimètres et un autre ouvrier, à l'aide d'une sorte de hache-paille, les coupe par petits morceaux dont la longueur égale le diamètre. Les morceaux tombent dans un baquet plein de poussière de charbon et d'argile infusible qui, s'introduisant dans les trous de la perle, doit s'opposer à ce qu'ils se remplissent, lorsque, pour arrondir et abattre ses angles, on fait subir encore une fois à la perle l'action du feu. Cela fait, il ne reste plus qu'à laver les perles; elles sont prêtes à rejoindre tous les autres jouets et bi-

belots de verroterie qui remplissent les "boîtes de cinq marks" ou qui dansent, suspendus aux branches des arbres de Noël.

— o —

Un Heros Anglais

Le populeux faubourg de Bermondsey, à Londres, avait pris l'autre jour, une manière d'air de fête. Une foule considérable et qui grossissait d'instant en instant se pressait le long de la principale artère, New Kent road, dans l'attente, semblait-il, d'un haut personnage. Une animation extraordinaire régnait aux abords de l'Hôtel de Ville.

Ce n'était pourtant pas un grand seigneur, ni un puissant de la terre que les curieux allaient acclamer tout à l'heure. C'était un enfant de Bermondsey, un petit caporal qui s'est battu sur la terre de France où il a été blessé. C'est un héros, mais quel héros !... Ecoutez son histoire :

Le caporal Holmes se trouvait au Cateau le 26 août. Au moment où son détachement recevait l'ordre de battre en retraite, il ne partit qu'après avoir réussi à emporter un camarade blessé qu'il alla mettre en lieu sûr deux cents mètres plus loin, sous une grêle de balles.

Ensuite, il retourna tranquillement sur la ligne de feu.

Un peu plus tard, il apercevait une pièce d'artillerie, autour de laquelle gisaient les servants, tous tués. A quelques pas se trouvait un pauvre trompette, affreusement blessé.

Le caporal Holmes sauva l'homme et la pièce; plaçant le blessé sur la prolonge,

M. ARTHUR ÉCRÉMENT

NOTAIRE

Au nombre des principaux notaires de notre ville, il convient de placer M. Arthur Ecrement, dont la vignette ci-contre est un portrait fidèle, et qui occupe une position enviable dans la profession. Le cercle de ses relations n'est pas non plus confiné à sa profession, mais M. Ecrement jouit d'une grande popularité. Dans la vie publique et particulièrement dans le monde politique le nom de M. Ecrement est avantagement connu. Il fut pendant quelque temps le secrétaire particulier de l'hon. Sénateur Dandurand, et en 1894, Sir Wilfrid Laurier le nommait secrétaire de l'Organisation Libérale du District de Montréal. Né il y a environ 29 ans, le jeune homme public fit ses études au Collège de Montréal, puis à l'Université Laval, où il prit ses degrés de bachelier en Droit puis de lauréat en Droit. En outre de l'exercice de sa profession, M. Ecrement est directeur dans plusieurs Compagnies d'immeubles et de commerce de bois. Il remplit aussi l'office de notaire dans plusieurs institutions importantes, et a fait sa marque déjà comme journaliste. Il obtenait en 1908 la nomination comme candidat libéral dans Berthier, et était élu représentant de ce comté, battant son adversaire, M. Allard, par une forte majorité. Bien qu'il ne soit plus député depuis 1911, M. Ecrement n'a cependant pas abandonné la carrière politique, et on le verra de nouveau à Ottawa.



M. ARTHUR ECREMENT
Notaire.

il fouetta les chevaux et dirigea le tout, placidement, vers l'arrière tandis que l'artillerie allemande, qui avait pris la pièce comme point de mire, crachait sur elle, d'ailleurs vainement, des quantités incroyables de mitraille.

Au cours de ses aventures, le caporal Holmes reçut une assez grave blessure. Mais c'est l'homme le plus heureux du monde. Le roi ne vient-il pas de le recevoir à Buckingham Palace et d'accrocher sur sa poitrine la croix de Victoria ?

Et l'accueil qui lui fut réservé à Bermondsey ne dépasse-t-il pas en splendeur les plus dorés de ses rêves enfantins ?

L'Image de la France

D'un discours prononcé à l'inauguration des conférences de l'Alliance d'hygiène sociale, par M. Léon Bourgeois, le vendredi 18 décembre 1914 :

Une seule pensée : le devoir. Une seule résolution : le sacrifice de soi-même. Et cela, je le répète, chez tous, du plus grand au plus petit, avec la même modestie. Je sais des généraux qui ont commandé dans une même journée, sur certains points du front, plus de 200,000 hommes, et livré des batailles dont le nom, autrefois, eût rempli le monde, et qui sourient en les racontant et en disant simplement quelle joie c'est pour eux d'avoir contribué, ce jour-là, à l'effort de tous et de n'en avoir d'autre récompense que la certitude d'avoir bien agi.

Aussi quelle unité morale incomparable dans cette grande armée ! Il y a quelques jours, dans un voyage que je faisais

au nord de la France, un officier supérieur nous citait ce simple fait ; il était entré dans une ambulance ; un blessé grave agonisait et, penché sur lui, l'embrassait comme on embrasse un frère, un officier lui parlait tout bas. Il s'était approché : "C'est un ami que vous perdez ? — Oui, c'est mon ordonnance." Une heure après, le même officier supérieur, entrant au quartier général, y trouvait entouré de son état-major, le commandant d'armée qui, à son tour, embrassait un officier : et c'était celui du matin, auquel il donnait la croix pour sa bravoure dans cette même action où l'ordonnance avait trouvé la mort. Au-dessus de ces trois hommes, le soldat qui meurt, l'officier également prêt à la mort et le grand chef qui semble, du même geste, les étreindre tous deux, n'apercevez-vous pas l'image de la France, indivisible par l'union étroite des cœurs de tous ses enfants ?

Arras a toute confiance — pour éviter la destruction complète — en sa "chandelle sainte". La légende veut que le cierge auquel les fidèles ont donné ce nom ait été remis, au mois de mai 1105, par la sainte Vierge elle-même au cours d'une terrible épidémie à deux jeunes saltimbanques qui avaient imploré sa protection. La cire chaude de ce cierge guérit les malades. On éleva une église, Notre-Dame-des-Ardents, pour le conserver précieusement, et autour de la chaise dans laquelle il est enfermé les prières sont à nouveau ardentes.

Dans les rues commerciales de Berlin, il n'est pas permis de se promener avec une voiture d'enfant.



EXAMEN DES YEUX GRATIS Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal
Le Spécialiste BEAUMIER
 A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue Sainte-Catherine Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

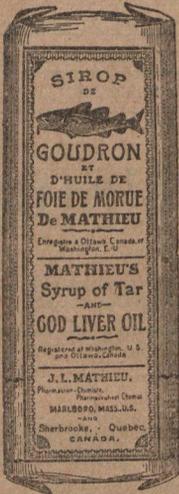
REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

Quand Vous Toussez

☞ C'est un signe que vos bronches sont attaquées et que vos poumons sont menacés. Netardez pas un instant, combattez votre rhume avec un remède énergique et sûr comme le



SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux

Quelques doses calmeront l'irritation des Muqueuses, guériront le Rhume, préviendront la Consommation.

EN VENTE PARTOUT

Si vous êtes fiévreux, vous activerez votre guérison en associant au

"SIROP MATHIEU" les

POUDRES NERVINES MATHIEU souveraines contre l'Etat Fiévreux, les Maux de tête, la Migraine, la Névralgie.

En Vente Partout: 25c la Boîte de 18 Poudres.

CIE. J. L. MATHIEU, Propriétaire,
SHERBROOKE, Qué.

L. CHAPUT, FILS & CIE., LIMITÉE,
Distributeurs, MONTREAL.

Une Relique Qui a Sauvé La Vie de Cortez

Dans la chapelle d'un monastère à Puebla, Mexique, est conservée une des plus précieuses reliques de la conquête de l'Amérique par les Espagnols.

C'est une petite statuette en bois représentant la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Bien que bossuée et vermoulue, elle est habillée de soie et d'or,



et porte des bijoux; elle est placée sur le maître-autel pour la vénération des fidèles. Elle a été donnée à Hernando-Cortez par l'empereur Charles-Quint et le fameux conquérant l'a portée durant toute sa carrière.

La relique a une fois sauvé la vie de Cortez pendant la bataille; mais, en cela l'histoire du Mexique est un peu différente.

Une main a été remplacée par une main en argent. Cette main fut enlevée par une balle qui, au lieu d'atteindre la statue, aurait certainement tué Cortez. Il donna la statue à Aexotecatlec, capitaine de la République de Tlaxcala, qui était son allié. Depuis ces jours elle est toujours restée au monastère, mais on fait actuellement des démarches pour l'enlever du monastère et l'apporter au Musée National, où les ravages du temps et des vers pourront être réparés.

Aucun effort n'a été fait dans le passé pour préserver la relique des attaques des pernicious insectes du Mexique, elle est marquée çà et là d'une quantité de petits trous et elle tomberait vite en poussière si l'on n'y prenait pas tant de soins.

— 0 —

DUELS D'ETUDIANTS

En Allemagne, pays excentrique s'il en fut, on ne se bat pas, comme chez nous, pour se tuer tout bonnement, on se bat pour se battre, et, comme se battre est un plaisir un peu plus dangereux et un peu plus vif qu'un autre, on ne veut pas s'en priver tout de suite. En conséquence, au lieu d'ôter son habit, on en met un, ou, plutôt, on revêt une armure complète.

Cette armure se compose d'un feutre à large bord, qui garantit le crâne et ombre le visage ; d'une immense ceinture, qui, pareille à un plastron de salle, défend la poitrine et le ventre ; d'un bas merveilleusement rembourré, qui, au lieu de se mettre à la jambe, se passe au bras, et protège depuis l'épaule jusqu'au poignet; enfin, d'une cravate thermidorienne qui couvre les carotides et la trachée

Gratis aux Hernieux

UN ESSAI DE PLAPAO

Grand Prix et Diplôme décernés à l'Exposition Internationale à Paris, et Médaille d'Or à Rome.

Les PLAPAO-PADS DE STUART, c'est un traitement merveilleux contre les plus graves hernies: application chez vous en secret: sans interruption du travail et à bon marché.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS, c'est-à-dire que vous pouvez vous débarrasser du bandage douloureux, car les PLAPAO-PADS sont faits pour guérir la hernie et non pas seulement pour la retenir, mais ils sont adhésifs et en adhérant fortement au corps, sans glisser, ils sont par conséquent un facteur important dans la retention d'une rupture qui ne peut pas être retenue par un bandage. Pas de courroies, pas de boucles, pas de ressorts attachés. Doux comme du velours, faciles à appliquer.

Plapao Laboratoires, Block 1637, St-Louis, Mo., U.S.A. enverront un Essai Gratuit de Plapao à tous ceux qui le leur demanderont.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal

artère : si bien que l'on n'offre à peu près à son adversaire qu'une petite surface de la joue et le bout du nez.

J'oubliais une garde qui se visse à la lame de l'épée au moyen d'une virole, et qui est d'un tel développement, que les mauvais plaisants, vu sa ressemblance avec l'objet indiqué, l'appellent la souprière de l'honneur.

Ajoutons qu'il est défendu de pointer, et qu'on ne peut frapper que d'estoc.

Sauf l'application plus ou moins juste du mot, il n'y a donc pas grand danger pour un étudiant, malgré quelques sanglantes exceptions, à être appelé imbécile.

Entre chaque assaut, et tandis que les combattants se reposent sur la pointe de leur épée, deux garçons balayent les fragments de chapeau, de ceinture, de cravate et de manchon que les adversaires ont fait sauter en espadonnant ; puis, au signal donné, le combat recommence pour cesser ou recommencer encore, jusqu'à ce que les commandements du "Comment" soient rigoureusement accomplis. Il arrive souvent que le duel s'achève, non pas sans douloureuses contusions, mais sans blessures graves. On s'est plumé, voilà tout.

Alexandre DUMAS, père.

Un des formidables canons des armements modernes ne coûte pas moins de \$150,000. La fabrication dure à peu près sept mois. Comme un tel canon ne peut pas tirer plus de deux cents obus sans être hors d'usage, et que chaque obus traverse la pièce en moins d'un vingt-cinquième de seconde, on voit que huit secondes de "travail" suffisent à le détruire.

Ce qu'on Appelle la Mobilisation Turque

La "mobilisation turque" est une aubaine pour presque tous les fonctionnaires, sauf peut-être pour quelques braves officiers — ancien régime — car pour les chefs actuels, jeunes-turcs, tout est prétexte à des gains illicites.

Exemple pris lors de la mobilisation de la guerre balkanique (et qui vient de se répéter au mois de novembre dernier) : tous les mobilisables et les non mobilisables aussi, sont appelés au sérail, disons à la préfecture, ordre est donné à tous de se tenir prêts, mais l'on sait que moyennant le versement d'une somme variant de \$4.00 à \$200.00, selon les situations, chacun est provisoirement laissé tranquille. Un homme a dû ainsi "arroser" trois fois les hauts bonnets du sérail ; âgé de 30 à 35 ans, il a été, une première fois appelé comme faisant partie de "l'active", il a versé 200 dollars et se croyait tranquille, d'autant plus que, sujet ottoman chrétien, il n'avait jamais fait, de service. Jugez de sa stupeur quand, une dizaine de jours après, il est convoqué à nouveau "comme réserviste!" coût 80 dollars de "bakchich, pour être rayé des listes. Mais voici que quinze jours plus tard on le convoque "comme territorial" ; une vingtaine de dollars, (cinq napoléons comme on dit en Syrie), calmèrent enfin le zèle de l'administration militaire à son égard. Et notez bien qu'aucun recours n'était possible.

En somme, il ne part que les plus pauvres gens qui ne peuvent pas payer de pots-de-vin.

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

A L'Institut de France Les Croiseurs de l'Avenir

La Cathédrale de Reims.

Au cours d'une séance que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenue sous la présidence de M. Chavannes, le docteur Capitan, professeur au collège de France, a fait une intéressante communication sur les destructions produites à la cathédrale de Reims, par le bombardement allemand.

Médecin principal de l'armée, le docteur Capitan, au cours d'une mission à Reims, a pu prendre, avec l'autorisation du sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, de saisissantes photographies de la basilique mutilée : l'abbé Thinot, maître de chapelle de la cathédrale, lui en a communiqué d'autres. Ce sont ces photographies qu'en de lumineuses projections, le docteur Capitan a fait passer devant les yeux des membres de l'Institut.

On y voit les abominables ravages que les obus allemands et l'incendie provoqué par eux ont fait de toutes parts : détruites les belles sculptures de la tour nord-ouest, de la porte centrale et des porches les précédant ; — anéantis presque tous les vitraux anciens de la grande rosace : — écroulée et réduite en cendres la magnifique charpente des combles construite en 1484 ; — fondue la toiture en plomb recouvrant cette charpente ; — pulvérisé le délicieux "clocher à l'ange" de 1485 ; — réduit en mousse métallique le carillon de 1772 placé dans l'amorce de la flèche centrale ; brisées ou fondues les cloches de la tour nord ; — brûlées presque toutes les stalles du chœur...

Et les allemands se prétendent civilisés !

Tas de sauvages !

C'est une vieille histoire, mais qui se rajeunit sans cesse, que constructeurs de navires et fondeurs de canons s'ingénient à se jouer mutuellement des farces : dès que les uns inventent une cuirasse très résistante, les autres trouvent un obus capable de la transpercer.

On comprend donc que M. Hudson Maxim, le fameux inventeur, ait pu déclarer récemment, en visitant à Pittsburg les fonderies Carnegie :

"Avec les blindages dont sont recouverts actuellement les cuirassés, ils sont presque aussi mal protégés que si leurs flancs étaient de fromage blanc !"

M. Hudson Maxim prédit qu'on abandonnera avant peu les blindages, parce qu'on aura reconnu qu'ils ne servent plus à rien, et que par conséquent, ils forment un poids mort.

Tous les dreadnoughts peuvent maintenant lancer des obus qui percent les cuirasses les plus épaisses et font explosion dans l'intérieur du navire. Alors, se demande M. Maxim, à quoi servent ces pesantes cuirasses ? Simplement à alourdir le navire et à diminuer sa vitesse.

Et le célèbre inventeur termine par cette prédiction : on verra avant peu des croiseurs capables de filer à la vitesse de 70 kilomètres à l'heure, et qui n'auront pour tout armement que des pièces de 16 pouces montées sur le pont, et non plus des tourelles blindées. La cuirasse ne sera d'aucune utilité à des vaisseaux aussi rapides ; bien au contraire, elle leur serait nuisible.

Si la prédiction se réalise, la ferraille flottante se vendra pour rien dans les ports militaires !

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

PLAINTES DE SOLDATS ALLEMANDS

Le capitaine Croenstedt, correspondant de guerre à Pétrograd, ancien officier des armées russe et danoise, a eu l'occasion de parler avec des prisonniers de guerre allemands blessés, dont les remarques

sont très intéressantes pour apprécier l'état d'esprit des hommes de troupe.

Moritz P..., sous-officier de la garde prussienne, déclare: "Nous sommes trompés par nos officiers. Ils se sont couverts et cachés tout le temps derrière notre dos. Nous n'avons pas eu de vêtements chauds, pas de linge, pas de chaussettes, et nos chaussures n'étaient bonnes à rien sur les chemins bourbeux. Pendant des semaines, nous avons risqué de mourir de faim, et pendant les nuits, dans les grandes forêts, nous étions transis de froid, tandis que les officiers vidaient des bouteilles entières de cognac et de liqueurs. Mais une fois rentrés en Allemagne après la guerre, nous allons régler notre compte avec eux!"

Un vieux lieutenant de landwehr a dit: "Je ne comprends pas ce que deviendra notre armée si notre état-major ne fait pas de meilleures combinaisons stratégiques; tous les officiers de mon régiment, excepté moi-même, sont tués, et j'avais seul le commandement; et hier, à B..., les cadavres de nos soldats étaient placés en hautes piles. Nous étions forcés, suivant nos ordres, d'avancer malgré tout, et le résultat a été la perte de presque tous nos soldats."

Un jeune baron volontaire dans un régiment de la garde, a dit: "Nous autres, Prussiens, nous sommes résolus à nous battre jusqu'à la fin, mais je ne sais pas si les Etats du sud de l'Allemagne sont prêts à en faire autant. Ces croates — et en même temps il m'indiquait quelques prisonniers — sont des lâches; il faut des coups de fouet pour les forcer à se battre."

Les photographes russes ne peuvent exercer leur profession sans une autorisation du gouvernement.

Tél. St-Louis 2310

Heures de bureau: { 8 à 11 A. M.
2 à 5 P. M.
7 à 8 P. M.

Dr. Paul E. PICOTTE

CHIRURGIEN DENTISTE

L. D. S.

6, RUE SAINT-VIAEUR OUEST
COIN ST-LAURENT

Près de la gare du Mile-End

Te. Bell Main 5539

J. E. Carreau,(Autrefois de la maison J. E. Carreau
Limitée)

61, rue St-Jacques

CHAMBRE NO 4

Importateur et Fabricant d'Ornements d'Eglises de toutes
sortes

Manufacturier: d'Autels, Bancs, Confessionnaux, Chaires, Vestiaires,
etc., etc., à des prix défiant
toute concurrence.

 Spécialité de décorations pour
Fêtes et Funérailles.

Il y a deux façons de MAIGRIR, l'une dangereuse l'autre inoffensive. Lisez et vous comprendrez

La première vérité à exposer franchement aux personnes affligées d'embonpoint est que cet embonpoint n'est pas seulement une infirmité disgracieuse, mais que c'est une dangereuse maladie qui est la cause initiale de beaucoup d'autres. La seconde vérité est que l'obésité n'est plus désormais un mal incurable et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en arrêter le développement et ramener le corps à son poids normal. Pour cela que faire ? C'est bien simple, prendre des Tablettes LeRoy. Avant d'aller plus loin nous voulons répondre de suite à l'objection que vous ne manquerez pas de formuler. Pourquoi les Tablettes LeRoy feront-elles ce que n'ont pu faire tels ou tels autres produits ou méthodes que vous avez essayés en vain ? Donnez-nous une minute d'attention et vous comprendrez.

Les produits que vous avez pu employer jusqu'ici faisaient un travail incomplet.



Toutes ces méthodes, que ce soit diète, régime spécial, drogues quelconques, cherchaient et parvenaient, parfois, il faut bien le dire, à faire maigrir de façon passagère, mais elles ne prévoyaient rien pour éviter le retour de la graisse.

Les Tablettes LeRoy ont ce précieux pouvoir de faire disparaître progressivement la graisse nuisible et d'empêcher son retour. Elles remplacent par du sang pur, de la peau fraîche et des muscles élastiques la graisse qui s'en va. Chaque Tablette LeRoy signifie un peu de poids en moins et un peu de force et de santé en plus. Lorsque nous aurons ajouté qu'elles sont à base de produits essentiellement inoffensifs, nous pourrions nous dispenser d'insister, car il n'est pas une personne sensée et raisonnable qui n'ait pas compris en quel les Tablettes LeRoy diffèrent de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour et qui ne s'explique comment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

Il faudrait plus que les colonnes de ce journal pour reproduire les lettres témoignant de leur succès. Nous avons fait appel à votre intelligence et à votre bon sens parce que nous comprenons votre hésitation, due à des insuccès répétés. Mais après avoir lu et compris les lignes précédentes, il est impossible que vous n'éprouviez pas le désir de commencer immédiatement l'emploi d'un remède qui, contrairement aux autres, prouve sa supériorité et son efficacité. Écrivez aujourd'hui même et vous recevrez sur envoi de 4 cents pour frais d'envoi une intéressante brochure dont vous retirerez le meilleur profit.

M. JULES LeROY, Fabricant de Produits Pharmaceutiques, Tiroir Postal 2094, Montréal, Que

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR



REGISTERED TRADE MARK.

Notre outillage perfectionné, notre personnel expérimenté et le choix de notre matière première, nous permettent de livrer au plus bas prix ce qui se fait de mieux en articles en cuir.

**MALLES, VALISES, SACOCHES,
SACS DE VOYAGE, SACS
A MAIN, PORTE-MONNAIE,
PORTE-CARTES, ETC.
ARTICLES EN CUIR A LA
DERNIERE MODE. A TOUS
LES PRIX ET POUR TOUS
LES GOUTS**

Il en est de même de nos Harnais, Selles, Couvertes pour chevaux, etc. La Marque "Alligator" est la meilleure garantie de qualité et de durée. Avant d'acheter assurez-vous si la Marque "Alligator" est bien sur la marchandise.

Jamontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

338 rue Notre-Dame Ouest, Montréal, Can.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

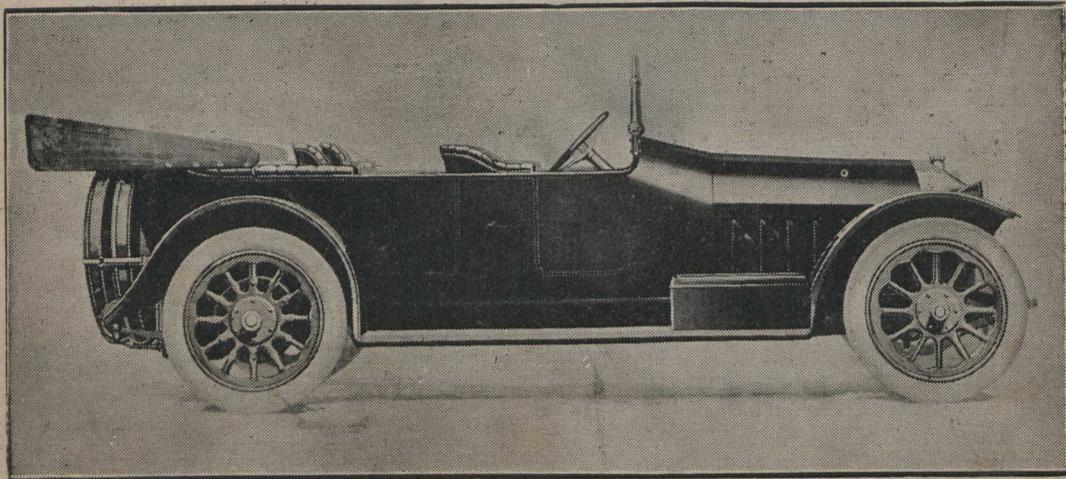
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des "101 Raisons" qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.